

WENDY MARKHAM

**EX** IN  
THE **CITY**



**RED  
DRESS  
I N K®**

# Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

© VIRGINIE JACQUIOT

© 2004, Wendy Corsi Staub. © 2005, 2007, Traduction française :

Harlequin S.A.

978-2-280-85005-6



Cet ouvrage a été publié en langue anglaise  
sous le titre :  
SLIGHTLY SETTLED

Traduction française de  
CAROLINE CHAMINADOUR

HARLEQUIN®  
et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

Illustration de couverture

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait  
une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63  
Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

— ISSN 1761-4007

A mes deux très chères Jens : Jennie King Eldridge, qui était à mes  
côtés à la soirée  
fatidique du bureau, où cette histoire a commencé...  
Et Jennifer Hill, qui était là pour le deuxième volet :  
Une femme mariée en banlieue. Et, comme toujours, pour Mark,  
Morgan et Brody  
avec amour.

Trente-huit.

C'est bien moi, Tracey Spadolini.

Je fais du trente-huit.

Incroyable, non ?

Attendez ! Je ne parle pas de ma pointure, mais de ma taille !

Je rentre dans du trente-huit, sans forcer, sans gaine ni culotte spéciale pour ventre plat, et je vous promets que je ne retiens pas ma respiration !

Et toc !

En commençant mon régime au début de l'été, je pensais perdre environ dix kilos, mais une fois sur ma lancée, j'ai continué à maigrir un peu. Aujourd'hui, j'en suis à moins douze, grâce à une alimentation équilibrée, de l'exercice et aussi, il faut bien l'avouer, grâce à mes merveilleuses petites pilules roses.

Mais non, pas des trucs prohibés achetés dans des arrière-boutiques louches. Ce sont de vrais médicaments prescrits par mon médecin pour prévenir les horribles attaques de panique dont j'ai été victime cet été. Selon le pharmacien, il peut y avoir quelques effets secondaires assez désagréables, dans le genre constipation, ballonnements ou diarrhée. Sympa, non ?

Autant vous dire que les premiers jours, je ne me suis pas beaucoup éloignée de chez moi, craignant une déroute intestinale en pleine rue. Mais grâce à Dieu, je n'ai souffert ni de gargouillis gênants ni de crampes abdominales. Au contraire, non seulement les petites pilules roses ont calmé mon anxiété, mais elles ont eu l'effet inattendu de me couper l'appétit.

Mon copain Buckley les appelle « mes petites pilules du bonheur ». C'est lui qui m'a convaincue de consulter un psy après les crises d'angoisse que j'ai eues par le passé. Je croyais qu'elles étaient dues au fait que Will, mon ex-petit ami, m'avait abandonnée. En réalité, il a quitté New York pour participer à un festival de théâtre, mais j'ai vécu son départ comme un abandon.

Le Dr Schwartzenbaum pense que cela a sans doute aggravé et précipité mon inclination à la panique, mais que je souffre de toute façon d'un dérèglement hormonal. Elle doit avoir raison, car depuis deux mois que j'ai commencé le traitement, je n'ai eu qu'une seule crise. Et je n'ai quasiment plus faim, quel plaisir !

Voilà ! Vive les pilules du bonheur !

Pour en revenir aux vêtements, je voudrais que vous me voyiez en ce moment ! Je porte une robe rouge vif, dont le bustier fait joliment pigeonner ma poitrine et affine ma taille. La jupe, un grand volant taillé dans le biais, virevolte autour de mes hanches avec grâce. Cette robe aurait été totalement impossible à porter avant l'été, mais j'ai maigri de la poitrine comme du reste, et cela ne me chagrine pas du tout, bien au contraire !

J'admire mes clavicules apparentes. J'en ai tellement rêvé, de ces clavicules ! Pour moi, c'est le comble de la minceur. Vous n'avez jamais remarqué que toutes les actrices et les top models ont des clavicules visibles ? A chaque cérémonie ou défilé de mode à la télé ou dans les magazines, je

ne regarde pas les robes, mais les os des stars !

— Tracey ?

C'est Kate Delacroix qui frappe à la porte de la cabine d'essayage où je m'admire en ce moment.

— Elle me va ! je hurle de joie.

J'esquisse un petit pas de danse et les nombreux miroirs me renvoient l'image d'une jeune femme mince et jolie dans une robe rouge faite pour elle. J'ouvre la porte et Kate en profite pour passer sa tête blonde.

— Waouh ! Tracey, tu es supercanon ! Vraiment ravissante.

Ravissante ! Il n'y a qu'elle pour utiliser des mots aussi désuets avec une telle sincérité. Ce sont ses origines sudistes, sans doute. Je suis un peu gênée qu'elle m'ait surprise en train de m'admirer sans vergogne. Hypocritement, j'adopte un air hésitant, regardant ma silhouette d'un air critique :

— Finalement, je ne sais pas... Oui, ce n'est pas mal, mais...

J'ai les clavicules qu'il faut pour fouler un tapis rouge, mais je ne suis pas une actrice. J'ai beau chercher le défaut caché, je sais que je suis superbe et je n'arrive pas à éteindre la petite flamme de joie qui danse dans mes yeux bruns, ni à empêcher le coin de mes lèvres gercées de se lever dans un grand sourire. Gercées, mes lèvres ? Bon, d'accord, je ne suis pas parfaite. Je suis tellement focalisée sur ma taille que j'en oublie des détails comme celui-ci. Je prends note mentalement de passer à la pharmacie pour acheter du baume hydratant pour les lèvres.

P.S. Prendre aussi rendez-vous pour une épilation.

P.P.S. Et pour une bonne coupe de cheveux.

Retour à mon « ravissant » reflet dans la glace. Cette robe rouge me va mille fois mieux que le chemisier de soie gris que Kate m'a offert et qui a dû lui coûter une fortune. Elle fait toujours des cadeaux moches et hors de prix. Elle aime les choses chères, mais elle a mauvais goût. En tout cas pour les autres. Elle adore le gris et les couleurs un peu passées, et ça lui va très bien. Ça met en valeur ses lentilles de contact vertes et son bronzage permanent, alors que sur moi, ces couleurs éteintes me donnent une mine de déterrée, un peu comme sous une lumière trop vive. Bien entendu, j'ai dit à Kate que j'adore le chemisier, mais je le porte le moins possible. Uniquement pour faire des courses au rayon femmes de chez Bloomingdale. C'est un endroit où vous avez autant de chances de rencontrer un petit ami potentiel que le samedi soir sur Christopher Street à Greenwich Village.

Tout en tirant sur l'ourlet de la robe comme pour la rallonger, j'interroge Kate :

— Tu ne penses pas que cette robe est un peu trop dénudée pour la soirée de la boîte ?

D'un revers de main aux ongles parfaitement manucurés, elle balaie l'objection :

— Nah !

— Tu es sûre ? Parce que je ne veux surtout pas donner l'impression que je m'habille au rabais.

— Tracey, cette robe vaut au moins deux cents dollars, ce n'est pas franchement bon marché !

— Je sais bien, mais parfois, justement, les choses chères font... Kate ! Qu'est-ce que tu tiens contre toi ?

Je l'attrape par le bras et la fais entrer dans la cabine.

— Mais c'est une robe de mariée !

Elle déglutit, gênée.

— Est-ce que ça signifie que Billy et toi... ?

Alors qu'elle étreint en silence sa robe en satin blanc, je prends sa main gauche à la recherche d'un diamant révélateur.

Rien.

Imperturbable, elle finit par me répondre :

— Billy vient à Mobile à Noël pour rencontrer mes parents. J'espère que nous nous fiancerons à cette occasion. Il sait très bien que je n'ai pas du tout l'intention de continuer cette relation jusqu'à la fin de mes jours, sans que nous soyons mariés.

— Jusqu'à la fin de tes jours ? Mais, Kate, tu ne le connais que depuis trois mois !

Mon ex-petit ami, Will McCraw et moi sommes sortis ensemble durant trois ans. Trois ans ! Et au lieu de nous installer ensemble, nous avons rompu. Pour être honnête, il m'a larguée. Non, d'abord, il m'a trompée, puis il m'a larguée. Et ce fameux jour de la rupture, je suis tombée dans les pommes, à cause du chagrin, bien sûr. Vlan ! Etalée par terre à ses pieds, comme un sac de patates sur le plancher de son appartement, au vingt-sixième étage d'une tour de New York. C'était il y a presque trois mois.

Tant de choses peuvent se produire en trois mois.

Apparemment, c'est aussi ce que Kate pense. Tenant la robe de mariée devant elle, elle valse lentement, faisant bruisser la soie et le satin dont les volants effleurent ses beaux orteils. Elle a l'air émerveillé d'une fiancée dansant dans les bras de son promis. Je regarde ses pieds nus. Des ongles roses nacrés, impeccables pour une fin novembre.

Kate pense à tout, au moindre détail, alors que j'ai honte d'avouer qu'à cette période de l'année, je m'épile rarement les jambes, à moins que je ne doive les montrer à quelqu'un. C'est sans doute aussi pourquoi elle a eu envie d'essayer une robe de mariée. Elle a de grandes chances de la porter d'ici peu pour de vrai, alors que je n'ai même pas un cavalier pour m'accompagner le week-end prochain à la soirée de Noël de Blaire Barnett, la société où je travaille. Cela dit, ce n'est pas un drame, je ne serai pas la seule à venir sans cavalier. Brenda viendra sans son mari, Yvonne sans son fiancé et Latisha sans son copain. Nous serons entre filles pour fêter mon retour au sein de l'entreprise.

Je l'avais quittée en septembre, le jour même de ma rupture avec Will. Mais à l'inverse de celui-ci, Blaire Barnett Publicité m'a demandé de revenir.

Voici ce qui s'est passé. L'intérimaire qui m'avait remplacée a engagé des poursuites pour harcèlement sexuel contre mon ex-patron. Il a été viré sur-le-champ, et on m'a demandé de revenir. J'ai pas mal hésité, surtout parce que je gagnais beaucoup mieux ma vie en travaillant comme serveuse chez Cocktails et petits fours, un traiteur de Manhattan. Mais je reconnais que c'était un job crevant qui me prenait toutes mes soirées et mes week-ends. Et puis mes copines me manquaient. Alors, comme on m'a augmentée et qu'on m'a promis de penser à ma candidature pour le prochain poste de créatif disponible à l'agence, je me suis laissé tenter. J'ai la garantie que je



ne serai pas assistante toute ma vie.

Que c'est bon d'être là !

Pour être franche, tout me plaît dans ma vie. Je parle, bien sûr, de ma vie de tous les jours, pas de ma vie amoureuse.

L'amour, c'est une autre histoire. Il n'y a pas de happy end, du moins pas pour l'instant.

Kate qui, elle, est une image vivante de l'histoire d'amour romantique, soulève d'une main ses longs cheveux blonds au-dessus de sa tête afin de tenter d'attacher, de l'autre, les petits boutons qui courent le long du dos de la robe de satin blanc. Je m'approche, me prends les pieds dans des mètres de tissu immaculé, et l'aide à attacher ces boutons minuscules. On dirait des mini-M&M's, comme ceux qui me sont interdits depuis que j'ai commencé mon régime en juillet.

Kate reprend la parole :

— Je t'assure, Tracey, que c'est long de sortir avec quelqu'un pendant trois mois, sans que cette personne ne s'engage. Si Billy ne m'offre pas une bague de fiançailles à Noël, je serai très choquée.

— Moi aussi.

— Ah, bon ? J'avais cru comprendre...

— Cela ne fait que trois mois, c'est tout ce que j'ai dit. Cela ne veut pas dire que vous ne devez pas vous fiancer.

Je meurs d'envie de lui avouer que j'apprécie aussi peu son Billy que le chemisier de soie grise accroché à la patère de la cabine d'essayage. Mais Kate est mon amie et Billy fait désormais partie du lot, comme le chemisier. Si je suis amère, c'est peut-être parce que ma vie sentimentale est vide. Si je sortais avec quelqu'un, je me réjouirais certainement davantage pour elle. Ça fait six mois que je n'ai pas fait l'amour, il est possible que je ressente une certaine frustration.

Je m'acharne sur les boutons de la robe de mariée, et enfin, mes efforts sont récompensés ! Kate poursuit :

— Raphaël m'a conseillé de ne pas emménager tout de suite avec Billy. Il dit que quand on vous offre du lait gratuitement, on n'a plus envie d'acheter la vache.

Je lève les yeux au ciel en disant à mi-voix :

— Raphaël sait de quoi il parle ; au point où il en est de ce côté-là, il pourrait ouvrir une crèmerie et se faire tatouer « vache à lait » là où je pense !

— Tracey ! s'exclame Kate sur un ton faussement offusqué. Raphaël reconnaît lui-même qu'il est volage, surtout depuis sa rupture avec Wade.

— Il était volage bien avant !

— C'est vrai, mais pour ce qui me concerne, il est toujours vieux jeu.

— Avec moi aussi.

— Il veut nous voir mariées parce qu'il veut jouer les tontons gâteaux, dit Kate sur le ton de la confidence.

— Il t'a dit ça ?

— Non, il a « tata gâteau ».

— Oh, mon Dieu, je vois le truc, tata Raphaël !

Je secoue la tête. Raphaël est vraiment à part, c'est un de mes meilleurs amis, mais il est vraiment complètement foldingue et je l'adore !

— Quoi qu'il en soit, Tracey, je te demande de ne pas répéter à Billy ce que Raphaël a dit.

— Sur quoi ? Sur le lait et la vache ?

— Non, sur son envie de devenir la tante de nos futurs enfants. J'ai peur qu'il se fasse faire aussitôt une vasectomie. Tu connais son opinion sur les gays.

Vous savez comment notre cher Billy, qui est conservateur, nomme les homosexuels ? Il les appelle « ces gens-là ».

« Ces gens-là » est une expression que je déteste et c'est une de celles que Billy préfère. Je ne sais vraiment pas ce que Kate lui trouve. D'accord, il est beau et il est aussi riche que Trump. Mais il est superficiel, borné et ultraconservateur. Ce défaut est le pire de tous à mes yeux et pourtant, je sais ce que conservateur veut dire !

J'ai grandi à Brookside, dans l'Etat de New York, mais si loin de la grande ville que ça aurait pu être aussi bien dans le Midwest. Les gens là-bas sont catholiques et républicains, et la grande majorité d'entre eux sont des ouvriers, ce que nous appelons des « cols bleus ». Billy est républicain, lui aussi, mais il vient d'une famille de « cols blancs » et il appartient à l'église presbytérienne. Comme mes compatriotes de Brookside, il est donc très coincé, mais il y a néanmoins une différence entre ma grand-tante Domenica et lui. Elle est convaincue que les homosexuels brûleront en enfer en compagnie du démocrate Bill Clinton et de tous les membres du planning familial !

Alors que j'accroche le dernier bouton dans le dos de Kate, je change de sujet.

— A propos de Raphaël, à quelle heure lui as-tu donné rendez-vous au cinéma ?

Kate interrompt sa muette contemplation d'elle-même dans le miroir.

— Oups !

— Quoi, oups ?

— Je ne peux pas y aller.

— Pourquoi ?

— Billy.

Billy, bien sûr !

— Il m'emmène voir Hairspray.

— Tu l'as déjà vu.

Raphaël nous y a emmenées toutes les deux, il avait des invitations pour la première. A l'époque, il sortait avec le chef costumier.

— Je sais, mais Billy a des places à l'orchestre et nous sortons avec son patron et sa fiancée. C'est plus une soirée boulot qu'un amusement. Tu vois ce que je veux dire.

— Oui, je vois très bien.

Il y a un silence lourd de signification.

Elle sait ce que je ressens. Cela me chagrine qu'elle choisisse Billy plutôt que ses amis. C'est la première fois, et je sais que Raphaël sera lui aussi déçu qu'elle ne soit pas là. Nos petites sorties du samedi soir étaient devenues un rituel depuis ma rupture avec Will. Kate et Raphaël m'entouraient car ils avaient peur de me laisser seule avec mes idées noires. Kate nous a déjà laissés tomber le week-end dernier. Billy était malade et elle ne voulait pas le laisser seul. On aurait cru qu'il avait une pneumonie tellement elle était inquiète. En fait, il n'avait qu'un banal rhume, mais elle a joué à la supergarde-malade, soignant son Billy à coups de soupe de poulet, d'oranges pressées, de mouchoirs en papier et de bonbons au miel. Pendant ce temps, Raphaël et moi buvions des Martini en cassant du sucre sur le dos des absents.

— Allez, ne boude pas, Tracey, dit Kate.

— Je ne boude pas.

Il est vrai que moi aussi à l'époque de Will, je n'ai pas toujours été très chouette avec mes amis. Je n'en suis pas fière aujourd'hui. C'est drôle, j'adore Kate quand nous sommes toutes les deux, mais je ne l'apprécie plus autant quand elle est avec Billy. On change avec le temps. Il y a six mois, je n'aurais jamais osé me mettre à côté d'elle devant un miroir. Aujourd'hui, cela n'a rien de ridicule. Vêtues comme nous le sommes, on dirait Blanche-Neige et le Petit Chaperon Rouge. La jolie Kate, mince avec ses longs cheveux blonds et ses grands yeux verts, et la presque aussi mince Tracey, avec ses longs cheveux noirs et ses grands yeux bruns. Son regard croise le mien, nous nous sourions.

— Tu es très belle dans cette robe, Tracey.

— Et toi, tu es magnifique en mariée. J'espère sincèrement qu'il va t'offrir une bague à Noël. J'adorerais faire les boutiques avec toi pour préparer ton mariage.

Elle se regarde d'un air critique.

— Rappelle-moi ce jour-là que les robes à volant ne me flattent pas ! Mais dans celle-ci, je me trouve énorme.

— Enorme ? Mais tu es toute mince !

— Non, pas là-dedans, il y a trop de froufrous. Quand je marcherai dans l'église, je veux paraître mince et sexy. Tu m'aides à sortir de là ? demande-t-elle en se tortillant pour essayer d'atteindre les boutons dans son dos.

Tout en l'aidant, je me dis que je suis très contente de ma robe rouge. Je vais l'acheter et je la porterai pour la soirée de Noël. Qui sait ? Peut-être que je rencontrerai quelqu'un ? Blaire Barnett est une compagnie très importante qui compte beaucoup de personnel, et particulièrement beaucoup de jeunes hommes célibataires. Vous ne croyez pas qu'une soirée de fin d'année dans votre entreprise est un bon endroit pour « harponner » un joli petit poisson tout frétilant ?

Tout faux !

La fête de Noël de l'entreprise n'est pas du tout l'endroit idéal pour « harponner » qui que ce soit. En tout cas, si l'on en croit cet article de Elle que je suis en train de lire. C'est dans ce magazine que Raphaël travaille comme assistant styliste.

Je lis, allongée sur le canapé de Raphaël, en attendant que celui-ci ait fini de se préparer pour notre petite virée du samedi soir.

L'article est intitulé : « Les dix choses à ne pas faire lors d'une soirée ».

— « 1/ Ne pas s'habiller trop sexy ». Bon, ça part mal, dis-je à Raphaël.

— Qu'est-ce qui part mal ? demande-t-il en passant la tête à travers le rideau à volant qui sépare le dressing du reste du loft où il habite.

Ses yeux paraissent plus grands et plus sombres que d'habitude. Je l'interroge :

— Je rêve ou tu t'es mis du rimmel ?

— Non, c'est un maquillage permanent, je l'ai fait faire hier, tu aimes ?

Mon Dieu ! Il s'est fait tatouer un trait noir autour des yeux !

— C'est ravissant !

Il m'adresse une grimace en battant des cils.

Je poursuis :

— D'après cet article de Elle, je dois porter une tenue boulot parce que c'est tout de même une soirée boulot. Ils disent que je dois m'habiller comme pour aller travailler. Le problème, c'est que pour porter la robe que j'ai achetée cet après-midi, il faudrait que je bosse la nuit sur la 12<sup>e</sup> Avenue et que j'aie un patron peu fréquentable, si tu vois ce que je veux dire.

— Tracey ! Ne prends pas cet article au pied de la lettre ! Si tu voyais la journaliste qui l'a écrit, tu comprendrais. C'est Talbot.

Venant de Raphaël, qui se veut à la pointe de la mode, c'est la pire des références.

— Elle n'a peut-être pas complètement tort. Ce n'est sans doute pas une bonne idée que j'aie à cette soirée dans une robe trop sexy. Elle fait un peu garce sur les bords.

— C'est toujours bien de faire un peu garce, ma chérie, me dit Raphaël, qui sait apparemment de quoi il parle.

Quand il sort de derrière le rideau, il est moulé dans un T-shirt de soie noire sur un pantalon en cuir hyperserré. Pendant qu'il enfle une paire de mules, je lui demande :

— Je croyais que nous allions au cinéma ?

— Nous y allons, Tracey, et ensuite nous irons danser.

Je baisse les yeux sur mon jean et mon gilet bleu marine.

— Mais je ne suis pas du tout habillée pour aller danser !

— Tu as tout à fait raison.

Il détaille ma tenue d'un air vaguement écoeuré.

— Ce pull a connu des jours meilleurs.

Soudain, je me sens comme une candidate de l'émission « Etes-vous sexy ? »

« Eh, non, chère candidate, vous n'êtes pas assez sexy. Au revoir et merci ! »

— Ne t'inquiète pas, Tracey, après le film, on fera les boutiques.

— Impossible, j'ai dépensé tous mes sous chez Bloomingdale cet après-midi. Il ne me reste plus rien.

— C'est moi qui régale, je paierai avec ma carte professionnelle, je mettrai ça sur le compte de la boîte.

Ce qui est génial dans le job de Raphaël, c'est qu'il peut se permettre ce genre de choses. Vous ne pouvez pas savoir le nombre de fois où il m'a offert des vêtements de cette façon. Sans parler des soirées sushi !

— Ils ne vont pas trouver que tu exagères à ton boulot ?

— Mais, Tracey, ils m'adorent, répond-il en lissant ses longues mèches brunes.

— Ecoute, Raphaël, (par mimétisme, quand je suis avec lui, j'utilise les prénoms abusivement), je suis un peu gênée... Je ne voudrais surtout pas te créer de problèmes. On va au cinoche, tu sors danser et moi, je rentre chez moi.

— Chez toi ? dit-il sur un ton horrifié.

— Oui, chez moi.

Mon chez moi, c'est un minuscule studio dans l'East Village. Il fait environ la taille d'un des ascenseurs des immeubles chic de Central Park South. Je le sais parce qu'avec mon job d'appoint pour un grand traiteur new-yorkais, j'ai travaillé souvent dedans. Je veux parler des immeubles, pas des ascenseurs, bien sûr.

Mon appartement ne sera jamais aussi beau qu'un ascenseur de Central Park South, mais il est beaucoup plus sympa depuis que j'ai investi dans des meubles, des rideaux, des tapis et même une chaîne hi-fi. Ça ne veut pas dire que j'ai particulièrement envie de passer un samedi soir enfermée chez moi toute seule. D'un air apeuré, comme si j'allais le quitter tout de suite, Raphaël dit précipitamment :

— Certainement pas, Tracey. Il est hors de question que tu rentres chez toi. On se fait une toile, on fait les boutiques pour te trouver une tenue sympa et on sort en boîte. Tiens, on ne va pas au cinéma, j'ai changé d'avis. On fait des courses et on va danser.

— Je croyais que tu voulais absolument voir ce film ?

— Peut-être, mais...

Il jette un coup d'œil derrière lui comme s'il craignait d'être espionné. Il baisse le ton jusqu'à ce que sa voix soit réduite à un simple murmure.

— Je pense que Madonna est plus faite pour la chanson que pour le cinéma.

— Mais tu disais qu'elle aurait mérité un Oscar pour son dernier film !

— C'était seulement pour l'encourager, répond-il avec une parfaite mauvaise foi.

Il s'interrompt pour remettre en place une de ces minuscules sculptures de verre que lui et ses petits copains successifs appellent des objets d'art. J'appellerais plutôt ça des nids à poussière. Je connais des milliards de façons plus sympa de dépenser son argent. Je reviens à Raphaël qui continue à parler de cinéma :

— Je parlais de l'Oscar pour son avant-dernier film, et puis, il faut reconnaître que Madonna n'est pas Cher. Elle en faisait beaucoup trop dans la dernière comédie romantique qu'elle a jouée, et j'ai entendu dire que son nouveau film n'est pas terrible non plus. J'aime autant attendre que le DVD sorte, à moins que tu n'aies absolument envie de le voir ?

— Moi ? Pas du tout, j'y allais pour te faire plaisir.

— C'est donc réglé, dit-il avec soulagement.

Et prenant le ton surexcité d'un motard s'embarquant pour un voyage de groupe en Harley Davidson :

— Ce soir, on fait du shopping !

\*  
\* \*

En route pour le shopping.

Deux heures, trois taxis et un passage éclair à mon appartement plus tard, je suis assise en face de Raphaël dans un bar assez sombre. Il a troqué son pantalon en cuir moulant contre un autre délavé et à pattes d'éléphant. Il n'a pas pu résister à un nouveau look rétro, inventé durant notre lèche-vitrines. Quant à moi, je porte une adorable minirobe vintage de chez Pucci, dont l'imprimé se marie superbement bien avec le boa vert acide que Raphaël a exigé que j'achète.

En ce moment, on ne porte que ça à Paris !

Pour l'instant, il repose sur le dossier de ma chaise par-dessus ma veste en cuir marron... Tant pis pour Paris !

— Je ne suis pas du genre à mettre un boa, ai-je protesté vainement alors qu'il le drapait autour de mes épaules.

— C'était vrai il y a quelques mois, a-t-il objecté, mais aujourd'hui, il y a une nouvelle Tracey qui crie qu'elle a envie de porter un boa !

Je baisse les yeux, m'attendant presque à voir un autre corps que le mien. Je bois une gorgée du cocktail mortel qu'il a commandé pour nous deux. Il y a quelque temps, Raphaël sortait avec un barman, et il se targue depuis d'être incollable en matière de cocktails ! Je ne sais même plus comment s'appelle celui-ci. Au début, il avait un goût de détergent, mais il descend de mieux en mieux. Pour en revenir au boa, je lui dis :

— Je ne m'entends pas crier que j'ai une furieuse envie d'un boa !

— C'est parce que tu n'es pas à l'écoute de toi-même. Tu caches la nouvelle Tracey sous l'ancienne qui n'osait rien et qui avait peur de tout. Lâche-la !

— En lui mettant autour du cou un boa vert acide ? Tu es dur avec elle, je trouve, dis-je ironiquement.

Je finis mon verre. Raphaël se penche vers moi.

— Tu en veux un autre ou on va tout de suite au Boys Club ?

Le Boys Club, c'est la boîte où nous sortons ce soir. Autour de nous, le bar est bondé, et je meurs d'envie d'une cigarette. Mais comme dans tous les bars de Manhattan, les murs sont couverts d'affichettes anti-tabac. Au moment où je m'apprête à lui dire que je suis prête à lever le camp, mon regard croise celui d'un type supermignon. Installé au fond du bar, entre les toilettes et le juke-box, il est en compagnie d'une bande de mecs canons. Il me fait un clin d'œil avec un sourire. Le genre de signe qui ne trompe pas, le regard appréciateur du type qui vous a remarquée et qui vous le fait comprendre. Enfin, d'habitude, ce genre de regard craquant est adressé à Kate, pas à moi. Jamais à moi, jusqu'à ce soir. Je sens que je dois saisir ma chance si je ne veux pas finir la soirée toute seule.

— Je veux bien un autre verre, s'il te plaît, dis-je à Raphaël, en prenant le parti de rester un peu plus longtemps.

J'espère que le type qui me regarde toujours ne va pas croire que je sors avec Raphaël. Je regarde de nouveau son T-shirt noir moulant, son cocktail rose fuchsia et son maquillage permanent. Aucun risque !

— Es-tu sûre que tu veux rester, Tracey ? Tu ne trouves pas qu'il y a un monde fou, ici ?

TSM — Type Super Mignon — se dirige vers moi, à moins qu'il ne tente d'échapper à la fumée de cigarette qui s'échappe des toilettes ou aux braillements de Bon Jovi.

Attendons un peu. Je pense être rapidement fixée.

— On reste, dis-je fermement à Raphaël.

TSM s'appelle Jeff.

Jeff Stanton, de Stilton, ou un truc comme ça.

Vous vous demandez comment je le sais ?

Tout simplement parce que quelques minutes après l'arrivée de notre deuxième cocktail, il s'est pointé à notre table et s'est présenté. Jeff est courtier à Wall Street, un boulot qui a l'air très ennuyeux. Ah, oui, j'ai aussi appris autre chose sur lui : il a une passion un peu déplacée pour Star Wars, vous savez, cette saga horripilante avec des tas de sabres laser ?

Et vous vous demandez comment je sais tout cela sur lui ?

Parce qu'il a des draps Star Wars dans son lit. Vrai de vrai !

En ce moment précis, je suis couchée dedans.

Si vous en déduisez que j'ai fait l'amour avec ce garçon dont le nom de famille commence par un S et finit par un N, vous avez gagné !

Si vous voulez savoir si je regrette de me réveiller dans ce lit inconnu, au cœur d'une banlieue inconnue, vous avez aussi gagné. Et c'est très ennuyeux. Me réveiller à Manhattan, dans l'Upper East Side, ou même à Tribeca, passe encore... Mais pas en banlieue ! Au moins, on n'est pas dans le New Jersey, dit une petite voix réconfortante en moi.

Je me redresse dans le lit jumeau (oui, vous avez bien lu !) de la chambre. Je m'enroule dans le drap Star Wars, en tentant de me souvenir de la façon dont je suis arrivée ici.

Il gèle dans cette chambre, je vois même de la buée qui sort de ma bouche ! Pourquoi n'y a-t-il

pas de couette ? Oh, mais si, je la vois, elle est roulée en boule sur le sol, mêlée à mes vêtements, à l'exception de mon boa qui est accroché à une patère près de la porte. Comment a-t-il atterri ici ? Et puisqu'on en est aux questions sans réponses, comment ai-je moi-même atterri ici ? Et du reste, où suis-je ? Je me souviens d'avoir demandé à Jeff S...N, s'il habitait le New Jersey. Je me souviens qu'il a ri en disant « Bien sûr que non ! » Comme si je l'accusais d'être un trafiquant d'armes ! En revanche, je ne me souviens pas du tout du moment où Raphaël m'a abandonnée aux mains de ce parfait étranger qui vit dans une banlieue inconnue et avec lequel j'ai couché cette nuit. Je sais que nous avons beaucoup bu, je me souviens vaguement d'un long trajet en taxi et du passage d'un pont. Était-ce le Golden Gate ? Je n'en sais fichtre rien, j'étais en train d'embrasser passionnément Jeff S...N sur la banquette arrière.

Et que s'est-il passé une fois arrivés ici, où que nous soyons ?

J'ai beau fouiller dans ma mémoire — rêvant d'un grand immeuble avec portier, hall de marbre et ascenseurs —, je ne trouve qu'une rue noire pleine de voitures garées le long de bâtiments sombres et de petites maisons de banlieue. J'ai l'impression que nous sommes dans l'une d'elles, mais il y a beaucoup trop de trous noirs dans mes souvenirs de la nuit. Je sais qu'il faisait sombre quand nous sommes entrés et qu'il n'a pas allumé la lumière. Heureusement, du reste, sinon, la vision de Yoda sur la taie d'oreiller m'aurait sûrement fait prendre mes jambes à mon cou. Et après tout, est-ce si épouvantable qu'un homme adulte dorme dans une chambre avec des lits jumeaux et des draps Star Wars ? Je regarde l'homme encore endormi à mon côté, prête à un geste de tendresse envers lui. Mais le spectacle que j'ai sous les yeux m'en dissuade immédiatement.

Vision d'horreur ! Il a la bouche ouverte, une terrible haleine de bière, et j'ai une vue imprenable sur ses plombages, sans parler du filet de bave épais et blanchâtre qui relie la lèvre supérieure à la lèvre inférieure.

Au secours ! Fuyons !

Il ne bouge pas quand je sors de mon lit. Je me rhabille le plus silencieusement possible. Je regarde autour de moi, m'attendant à trouver des posters de voitures ou de filles à poil, mais je dois reconnaître qu'il n'y a rien de tel. La chambre est totalement impersonnelle, à part une étagère avec des médailles et des coupes, et une autre supportant une collection complète des œuvres de Tolkien et de C.S. Lewis.

Je me retourne pour regarder de nouveau Jeff. C'est peut-être un adolescent. En fait, il ne m'a pas donné beaucoup de détails sur sa vie (du moins d'après mes maigres souvenirs). Je remarque une barbe naissante sur ses joues encadrant le filet de bave précédemment cité, et sa poitrine est couverte de poils. Il ressemble à un homme et il ronfle comme un vrai mec !

Mon Dieu, et si c'était la maison de ses parents ? Je me souviens qu'en rentrant cette nuit, il m'a recommandé de ne pas faire de bruit pour ne pas réveiller ses colocataires. Mais peut-être que ses colocataires sont du genre papa et maman ! Ça ne me dérangerait pas de sortir avec quelqu'un qui vit encore chez ses parents, mais je serais gênée de savoir que je me suis envoyée en l'air alors que ses parents dormaient de l'autre côté de la cloison. Dire que j'ai fait l'amour dans des draps sur lesquels batifolent Ewok et Yoda, les personnages de La Guerre des étoiles. Je jette un dernier regard sur Jeff qui dort paisiblement. Dois-je le réveiller pour lui dire au revoir ? Il grogne, bouge les lèvres, se retourne. Je fronce le nez. Et si je lui laissais un mot ?



Je pourrais lui donner mon numéro de téléphone, me dis-je en enfilant ma veste en cuir. Oui, mais s'il appelle, je serai bien embêtée ! Il faudra que je le revoie. Et s'il ne me rappelle pas, ce sera pire encore !

Ramassant mes chaussures, mon sac et mon boa, je sors de la chambre. J'arrive dans un couloir recouvert de moquette, m'attendant presque à tomber sur un monsieur d'un certain âge en pyjama et peignoir, sortant de la salle de bains. Mais tout ce que je vois, c'est une rangée de portes fermées. Sauf une, entrouverte, qui révèle un lavabo et des toilettes. Je me demande si je peux boire un verre d'eau. Je meurs de soif, je suis totalement déshydratée. Mais je sens une odeur de café ; apparemment, un des colocataires est réveillé. Je ne veux pas courir le risque de rencontrer quelqu'un.

Salut, Jeff, et merci pour euh... tout ! Puisque je ne me souviens de rien !

Je descends les escaliers et je me retrouve dans une rue. Je fais une prière muette pour que ce soit une rue du Bronx ou de Staten Island.

Il fait tellement froid que je claque des dents. J'aurais dû emprunter sa couette à Jeff pour m'enrouler dedans. Je suis à peine couverte et je grelotte sous ma veste en cuir. Ah, oui, j'oubliais, le boa ! Je l'enroule autour de mon cou, espérant me réchauffer. Et surtout éviter une pneumonie.

J'avance à petits pas, tellement j'ai peur d'être submergée par une vague de nausée ou, pire, par une vague de panique. Je me calme au souvenir de mes pilules miraculeuses, mais je suis aussitôt terrassée par le cafard. J'ai envie de me retrouver chez moi, à Manhattan, dans mon petit studio et dans les bras de... Will.

Will McCraw me manque.

Ça fait pourtant trois mois que c'est terminé entre nous, mais je n'arrive pas à tourner la page. Je ne veux pas dire qu'il m'obsède au point de le chercher partout, à tous les coins de rue, mais je n'arrive pas à l'oublier, ni à oublier les réveils contre un corps chaud et familier, dans une chambre familière. Mais Will m'a quittée. Désormais, il forme un vrai couple avec Esme, la nana qu'il a rencontrée durant son festival de théâtre cet été.

Je le sais parce qu'il me l'a dit lui-même.

Et il me l'a dit parce qu'il croit que nous sommes restés amis.

Eh oui ! Amis... C'est son propre terme !

Cliché ou pas, il tient beaucoup à cette amitié entre nous. Alors il m'appelle toutes les semaines pour prendre des nouvelles. Je le laisse me raconter cette merveilleuse nouvelle vie dont je suis exclue. J'essaie d'avoir l'air ravi pour lui, alors je ponctue son discours de quelques sons enthousiastes.

Au pied de l'immeuble de Jeff, j'allume une cigarette en regardant autour de moi. Des immeubles de briques brunes, de petites maisons... Je me dis que je suis à Brooklyn, mais ça pourrait aussi bien être le Queens. Il y a une plaque de rue, mais elle ne me dit rien. Il y a sans doute une 15<sup>e</sup> Rue dans tous les quartiers et toutes les banlieues ! Je n'ai plus qu'à marcher jusqu'au prochain croisement, mais encore faut-il que ce soit un embranchement assez important pour que je me repère ! Je sais que si je tombe sur Pelham Parkway, je suis dans le Bronx et si c'est Astoria Boulevard, c'est le Queens.

Petite pensée annexe : ne plus jamais sortir sans un atlas des rues.

Deuxième pensée annexe : éviter de coucher avec n'importe qui, n'importe où.

Une vieille dame avance vers moi en poussant un vieux Caddie rempli de provisions. Elle porte un manteau chaud et des chaussures confortables, alors que je suis en minirobe avec un boa vert acide autour du cou.

— Pardon, madame, pouvez-vous m'indiquer la station de métro la plus proche ?

— Quelle ligne ?

Elle n'a même pas sourcillé en voyant ma tenue. C'est peut-être banal dans cette banlieue de se balader comme ça le dimanche matin !

— N'importe quelle ligne, pourvu qu'elle mène à Manhattan.

— Vous trouverez la ligne F à deux blocs d'ici, dans cette direction.

Sur un hochement de tête, elle s'éloigne, accompagnée du bruit grinçant de son Caddie. Je la regarde et, un instant, j'envie sa vie simple et bien réglée... Jusqu'à ce que je réalise que je suis sans doute encore sous l'effet de l'alcool absorbé hier soir.

La ligne F.

Ça ne me dit rien du tout. Pour la bonne raison qu'elle passe par Brooklyn, Manhattan et le Queens.

Mais après tout, je me contrefiche de l'endroit où je suis !

Je descends la rue, passant près de deux ados qui jouent au basket. Ils s'interrompent et rigolent en me voyant.

Je me moque de ce qu'ils peuvent penser. J'attrape un bout de mon boa et je l'envoie avec désinvolture sur mon épaule. Je les entends murmurer dans mon dos, leur ton est moqueur.

Je m'en moque... Quoique... Je ne veux pas qu'on me prenne pour une traînée. Je veux être moi de nouveau.

Tracey Spadolini.

Le problème, c'est que je ne sais plus qui est Tracey !

Trois ans d'une liaison compliquée avec Will, suivis de trois mois d'hébétude post-rupture...

Je ne suis pas seulement seule et perdue dans une banlieue quelconque.

Je suis seule et perdue, point.

Aveuglée par les larmes, je marche jusqu'à la ligne F, priant de tout mon cœur qu'elle me conduise jusqu'à chez moi.

— Est-ce que tu te rends compte que tu aurais pu tomber sur un serial killer ?

Lors de notre déjeuner, ce mercredi midi, je raconte à mon ami Buckley Hanlon cette fameuse soirée de samedi dernier. Une soirée sordide qui s'est terminée dans le lit d'un inconnu nommé Jeff S...N. Un inconnu que je ne reverrai jamais, et qui vit dans une banlieue lointaine.

Non sans mal, nous avons trouvé une table pour deux, dans un restaurant-épicerie-bar-fleuriste-chinois-coréen, un de ces endroits hyperbranchés que l'on ne trouve qu'à Manhattan.

J'ai rencontré Buckley l'été dernier, dans une autre vie. Je pesais douze kilos de plus qu'aujourd'hui et je croyais qu'il était gay. Même si je sais qu'il a parfaitement raison quant aux risques que j'ai pris en suivant Jeff chez lui samedi dernier, ses réflexions me font lever les yeux au ciel.

— Il n'est pas serial killer, il travaille à la Bourse !

Buckley boit une gorgée de Snapple et rétorque :

— Et alors ? Tu n'as pas lu American Psycho ?

Satisfait de sa repartie, il attaque son sandwich à la dinde.

— Non, je ne l'ai jamais lu mais j'ai vu le film.

Et à la réflexion, je sens un frisson de terreur rétrospective me parcourir le dos. Je sais que c'est idiot de se balader toute seule la nuit avec un inconnu. C'est dingue ce que trois mois d'abstinence peuvent vous faire faire comme bêtises !

Buckley poursuit :

— Le film était débile mais le bouquin était super.

Buckley préfère toujours les livres aux films, cela peut paraître prétentieux, mais je vous assure qu'il n'y a rien de prétentieux en lui. Il est concepteur rédacteur indépendant. Il rédige des plaquettes publicitaires ou des textes pour des couvertures de livres, mais surtout, il a commencé à écrire son premier roman. Le projet est un peu en suspens en ce moment car il sort avec quelqu'un. Vous me trouvez peau de vache ? Désolée.

Je crève de jalousie, c'est tout ! Il faut dire qu'il a rencontré sa copine au moment où je me faisais plaquer par Will. Pas de chance ! Surtout que je suis persuadée que nous aurions pu devenir plus que des amis. Il est très mignon, très intelligent et très drôle. En somme, tout à fait mon genre. A part le petit détail qui gâche tout : il a une petite amie.

— Je n'aime pas du tout que tu sortes avec le premier venu, Tracey.

— Je suis une grande fille, Buckley. Peut-être pas aussi raisonnable que je le devrais, mais suffisamment pour savoir ce que je fais. Ne t'inquiète pas pour moi.

— C'est plus fort que moi.

Je souris.

— Je t'adore. Tu es trop mignon.

— Je sais, je suis le plus mignon !

— Arrête de dire des bêtises, c'est vrai, tu es adorable. Je suis sérieuse.

— Moi aussi. Fais gaffe, ne sors pas avec n'importe qui.

Quand Will m'a larguée, j'ai pleuré sur l'épaule de Buckley. Il m'a promis qu'un jour viendrait où je remercierais Will. Il m'a juré que cette rupture était la meilleure chose qui pouvait m'arriver. Mais j'attends toujours que ses prédictions se réalisent. Et parfois je pense que ce jour pourrait arriver plus tôt que prévu si je sortais avec quelqu'un comme... Buckley.

— Et comment va Sonja ? je demande poliment.

Je sens qu'il est temps de changer de sujet. Et puis je n'ai pas très envie de parler avec Buckley de cette nuit où je me suis envoyée en l'air avec un parfait inconnu. Je me doute qu'il n'a jamais vécu lui-même ce genre d'expérience et je n'en suis pas très fière, a posteriori.

— Elle va bien.

Je l'observe par-dessus mon assiette de jeunes pousses à peine germées. Elles ont un goût de papier mâché mais avec l'assaisonnement spécial régime, mon repas ne fera que deux cents calories.

— Tu es sûr ?

— Sûr de quoi ?

— Que Sonja va bien.

— Bien sûr, dit-il en attrapant une tomate égarée sur le coin de son assiette.

— Ta bouche dit oui, mais tes yeux disent le contraire, et en plus, tu as de la mayonnaise sur la joue.

Il prend une serviette en papier, essuie sa joue, et passe à côté de la mayonnaise. Je prends une serviette à mon tour et j'enlève la tache.

— Qu'est-ce qui se passe entre vous ?

Il soupire.

— Sonja veut qu'on vive ensemble.

J'ai un coup au cœur. Je souris faiblement.

— C'est très romantique.

Il secoue la tête.

— Tu ne trouves pas ça romantique, Buckley ?

— Non, c'est débile, nous sommes très bien logés, nos appartements sont super, nous n'avons pas de colocataires, il n'y a donc aucune raison de nous précipiter pour vivre ensemble. Surtout que nous ne nous connaissons que depuis peu de temps.

Tu as raison, mon chéri, ne te presse surtout pas ! On ne sait jamais, tu pourrais enfin rencontrer la femme de ta vie ou mieux, t'apercevoir que celle-ci est juste sous tes yeux ! Tiens, par exemple, son nom a pour initiales T.S. Vous voyez ce que je veux dire ? J'essaie de prendre un ton détaché pour lui demander :

— Tu n'es pas amoureux d'elle ?

Je ne lui ai jamais montré à quel point je le trouvais séduisant.

— Je n'en sais rien... Oui, je pense que je le suis vraiment.

Merde, il pense qu'il est vraiment amoureux ! C'est fichu. Tout le monde sait que quand un mec reconnaît qu'il est amoureux, ce n'est plus qu'une question de temps pour qu'il se retrouve devant Monsieur le maire, et tant pis pour lui si ce jour-là, il y a un bon match de foot !

— Ecoute, Buckley, si tu l'aimes...

— J'ai seulement dit que je croyais l'aimer.

— Alors, si tu le crois, où est le problème ?

Tais-toi, Tracey ! La ferme !

Je sais que je débloque, on dirait que l'esprit de Sonja a pris possession de mon corps et me fait parler à sa place ! Comme si j'étais devenue le porte-drapeau de toutes les petites amies incomprises de la planète.

— Tu n'hésites pas parce que tu penses à une autre fille ?

Comme moi par exemple...

— ... Sonja est super, elle est intelligente, jolie, drôle...

Il n'y a personne qui puisse m'arrêter ? Non, je continue à creuser ma tombe...

—... Vous êtes tout le temps ensemble, c'est vraiment idiot de payer deux loyers !

C'est étrange, j'ai l'impression d'être ailleurs, comme si j'avais Will en face de moi et que j'essayais de le convaincre d'emménager avec moi, au lieu de partir à l'autre bout du pays, pour son festival de théâtre, sans même me laisser un numéro de téléphone où le joindre.

— Tu n'as pas tort, répond Buckley en réfléchissant.

— Ecoute, si tu te sens bien avec elle, la prochaine étape ne doit pas te faire peur. Regarde Billy et Kate, ils ont emménagé ensemble deux mois à peine après leur rencontre et maintenant, ils en sont à choisir leurs alliances.

— C'est vrai ?

— En fait, pour l'instant, c'est Kate qui est en train de choisir. Mais elle pense vraiment qu'ils vont se fiancer à Noël. Elle veut se marier en juin.

Buckley secoue la tête d'un air entendu.

— Ça ne m'étonne pas d'elle, un mariage en juin correspond tout à fait à notre « petit magnolia ».

Je ne peux pas m'empêcher d'enfoncer le clou. Avec horreur et consternation, je m'entends lui demander sur un ton résigné :

— Tu crois que Sonja voudrait se marier en juin ?

Il soupire.

— Tu connais une fille qui ne rêve pas de ça ?

— Moi.

— Toi ?

— Euh... En fait, je rêve de me marier à l'automne.

C'était mon rêve quand je sortais avec Will. J'avais tout organisé dans ma tête : ma tenue, les invités, les fleurs, le menu, la tarte au potiron nappée de crème...

— Un mariage à l'automne, c'est chouette aussi, répond Buckley avant d'ajouter en hâte : à l'automne suivant, bien sûr !

Il est adorable ! Je le regarde finir les dernières miettes de son repas. Il est tellement différent de Will et de Jeff S...N.

C'est vraiment un superami. Et quand il ne parle pas de Sonja durant des heures, je le trouve irrésistible. C'est l'une des personnes les plus drôles que je connaisse. Et pour la énième fois, je me demande comment les choses se seraient passées si Will m'avait larguée avant que je ne rencontre Buckley. Je sais que je lui plaisais. Il m'a embrassée sur la bouche, c'est du reste comme ça que j'ai compris qu'il n'était pas homosexuel. C'était un merveilleux baiser, tellement merveilleux que j'en rêve encore parfois.

Bon, d'accord, tout le temps... Mais c'est sûrement parce que depuis ce jour-là, personne ne m'a embrassée de cette façon.

Ou alors parce que je sais que je pourrais très facilement tomber amoureuse de lui. Mais même s'il était libre, je sais que ce serait trop tôt. Je n'ai pas encore oublié Will. Je dois tourner la page avant de redémarrer une autre histoire, sinon, si j'en crois Kate, le magazine Elle et l'émission Pop Psychologie 101, je vais reproduire le même type de relation !

Buckley froisse l'emballage de son sandwich et avale les dernières gouttes de son Snapple.

— On retourne au boulot ?

— Non, j'ai envie de me balader cet après-midi.

— Tu es sérieuse ? me demande-t-il, intrigué.

— Non, je plaisante. Je dois terminer une présentation de projet pour Mike et je n'en suis qu'à la moitié. Et ensuite, j'ai rendez-vous avec Brenda et Latisha, nous allons organiser la soirée d'enterrement de vie de jeune fille d'Yvonne.

— Elle se marie quand ?

— Pendant les fêtes de Noël. Elle va avec Thor à Las Vegas.

Thor était le correspondant suédois d'Yvonne. Ils se sont écrit pendant des mois, et cet été, ils se sont enfin rencontrés. Dès qu'ils se sont vus, ils ont décidé de se fiancer. Elle a beau jurer que ce n'est qu'un mariage arrangé pour permettre à Thor d'obtenir sa carte verte, ça crève les yeux qu'Yvonne est amoureuse. Quand elle est avec lui, on dirait une vraie gamine. Enfin, si on peut dire ça d'une vieille fille comme elle !

— Bon, je ferais mieux de me bouger, dit Buckley en se levant.

— Moi aussi.

Nous avons à peine repoussé nos chaises que deux types affamés se précipitent pour prendre notre table.

— Tu ne trouves pas que ce serait sympa de faire l'école buissonnière ? me demande Buckley. On pourrait aller patiner ?

— Moi, sur des patins à glace ? Tu plaisantes, j’espère ?

— Quelqu’un qui a passé toute son enfance près de Buffalo sait forcément faire du patin à glace. Je fais non de la tête.

— Je t’apprendrai, alors.

Alors que nous descendons l’escalier vers la sortie du restaurant, une image se forme dans mon esprit. Je me vois en minijupe de patineuse avec un joli pull un peu moulant, et Buckley est habillé comme les patineurs aux Jeux Olympiques. Il est supersexy là-dedans. Je sais que je fantasme, mais que ce serait quand même top de glisser à son bras par un belle journée d’hiver... La neige tombe, nous sommes seuls sur un lac gelé. Il me fait tourner puis me soulève sans effort. Nous faisons des figures. Très difficiles. Puis il me serre contre lui, me regarde intensément, m’embrasse passionnément, et dit...

— Est-ce que j’ai quelque chose entre les dents, Tracey ?

L’atterrissage fait mal...

Envolée, la promenade romantique sur le lac gelé. Je suis sur la Troisième Avenue, à côté d’ouvriers qui trouent le bitume à coups de marteau-piqueur, les chauffeurs de taxis klaxonnent, et Buckley est penché vers moi la bouche ouverte. J’aperçois une jolie petite feuille de laitue encastrée entre ses dents.

— Tu as un truc vert coincé entre tes deux dents de devant, dis-je en soupirant intérieurement.

Pour me remettre de mes émotions, je prends une cigarette au fond de mon sac.

Fin de la séquence « Fantasme ».

\*  
\* \*

Mike Middleford, mon nouveau patron, est exactement le contraire du précédent. Ce dernier était narcissique, sexiste, et fourbe, alors que Mike est charmant et surtout, il me respecte. Il me demande mon avis sur les présentations que nous devons faire sur Power Point, ne fait pas d’histoire si j’ai cinq minutes de retard le matin, ou si je fais une pause cigarette. Il est aussi complètement fou amoureux de sa copine, Dianne. J’ai pour mission de venir le chercher d’urgence dès qu’elle appelle, à moins qu’il ne soit en réunion ou aux toilettes. C’est rassurant de voir un homme réagir comme ça quand sa petite amie lui téléphone. Et je vous assure qu’elle appelle souvent, et qu’elle a l’air adorable. Elle a toujours un mot gentil pour moi et elle m’appelle par mon prénom. Par exemple aujourd’hui :

— Bonjour, Tracey, comment allez-vous ? Etes-vous prête pour la soirée de Noël de la société, samedi prochain ?

— Oui, je crois que nous allons bien nous amuser. Vous venez avec Mike ?

— Non, il me l’a demandé, mais je ne connais personne.

Elle doit vraiment avoir confiance en lui pour le laisser sortir tout seul ! Si je sortais encore avec Will et s’il m’avait demandé de l’accompagner à une soirée, je ne l’aurais ratée pour rien au monde. D’autant que ça va être une sacrée fête ! Blaire Barnett a loué la fameuse boîte de nuit Space qui occupe trois étages dans un immeuble de Chelsea.

Evidemment, les liens qui unissent Mike à Dianne n'ont rien de commun avec ceux que nous avons, Will et moi. Mike vibre à chaque appel de sa fiancée ; Will me mentait en me disant qu'il était injoignable durant tout le temps du festival. Quand je suis allée le rejoindre, le temps d'un aller-retour, j'ai constaté que dans la maison qu'il habitait avec les autres acteurs, il y avait bien le téléphone !

— Vous y allez accompagnée, Tracey ? me demande Dianne.

— Moi ? Non. Je n'ai pas de petit ami en ce moment. J'ai rompu avec mon copain en septembre.

Je me demande bien pourquoi il faut que je parle de Will à tout le monde... Aux portiers des immeubles, aux garçons d'ascenseur, aux vendeuses des magasins... comme si l'interlocuteur n'avait aucune importance, comme si l'essentiel était de faire passer le message : « Attention, cœur fragile ».

— Je suis désolée pour vous, dit Dianne avec gentillesse.

— C'est difficile, je le reconnais, mais je sais que je vais rencontrer quelqu'un de bien un jour ou l'autre.

Les visages de Buckley et de Jeff S...N dansent devant mes yeux.

Quel cafard !

— Je cherche si je ne connais pas un célibataire que nous pourrions vous présenter, mais je ne vois pas, ajoute Dianne. Mike partage son appartement avec un colocataire, mais c'est un parfait idiot.

— Il n'y a pas d'urgence, vous savez, je n'en suis pas encore à vouloir me caser à tout prix !

— Mais je sais que c'est dur d'aborder les vacances et les longs week-ends quand on est seule. Et c'est tellement agréable d'être gâtée par celui qu'on aime... les bijoux, les babioles...

Des babioles ?

Je n'y avais jamais pensé de cette façon. Pendant toutes ces années passées avec Will, il m'a si rarement offert des cadeaux...

Dianne poursuit :

— Sans parler de se retrouver seule pour le réveillon du Nouvel An !

— C'est vrai.

Je n'y avais pas encore pensé non plus, merci de le faire pour moi... Dianne, oublie-moi !

— Oh, ma pauvre, je vous plains, ajoute-t-elle en soupirant.

Mais faites-la taire, par pitié !

— Est-ce que Mike est dans les parages, Tracey ?

— Oui, je vais le chercher, ne quittez pas...

J'ajoute mentalement qu'il est peut-être sorti lui acheter une paire de boucles d'oreilles en diamant, à moins qu'il ne soit au téléphone en train de réserver la suite présidentielle à l'hôtel Sherry Netherland, pour le soir du 31 décembre.

Mais je le trouve tout simplement à la photocopieuse, essayant d'aider mon amie Brenda à sortir des documents coincés dans la machine. Dès que je lui annonce que Dianne est en ligne, il part en



courant vers son bureau.

Brenda le regarde en hochant la tête :

— Regarde-moi ça ! Quelle veinarde, cette fille !

— Tu peux parler, toi, avec ton Paulie ! lui dis-je, amusée.

— Tu sais, Tracey, la lune de miel est terminée. Ça fait à peine quatre mois que nous sommes mariés et Paulie m'a déjà demandé de ne plus l'appeler sur son portable quand il est au boulot.

— Mais, Brenda, il est policier ! Tu l'imagines en train de traquer des bandits dans les coins glauques en se faisant le plus discret possible, quand soudain son portable sonne, et au bout du fil, tu lui demandes de rapporter de la mozzarella pour le dîner !

Cette idée nous fait rire toutes les deux. Pendant quelques instants, nous tentons ensemble de réparer ce fichu photocopieur tout en discutant de la soirée que nous préparons pour Yvonne, puis nous enchaînons sur la soirée de Noël.

— Tu veux passer chez moi avant de partir à la soirée ? je lui demande. Elle ne commence qu'à 20 heures.

— Le temps que je fasse le trajet jusqu'à chez toi, puis que nous trouvions un taxi jusqu'à la boîte de nuit, il sera au moins 19 h 30, je pense que la meilleure idée serait de nous retrouver là-bas.

Je place une feuille blanche dans la machine avant de lui répondre.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée d'arriver les premières.

— Et pourquoi pas ?

Le papier se coince de nouveau. Je soupire, puis je parle à Brenda de l'article que j'ai lu dans Elle.

— Ils disent qu'arriver à l'heure à la soirée de Noël de ta société est l'une des dix choses que l'on doit à tout prix éviter ?

Elle retire sa main de la photocopieuse et regarde un de ses ongles qui est abîmé. Elle reprend :

— Tu ne crois pas que la ponctualité est une question de politesse ?

— Pas dans ce cas. « Il ne faut jamais arriver la première à une soirée ! », dis-je sur un ton sentencieux en ajoutant sur le même ton : « Il ne faut jamais partir la dernière ». Tiens-moi cette porte ouverte, s'il te plaît, que je puisse dégager ce papier.

Je continue tant bien que mal à essayer d'extraire les feuilles coincées, car je sais que Brenda est obsédée par ses ongles toujours parfaitement manucurés alors que les miens ne craignent rien. Je pense être la seule femme de New York qui ne porte ni faux ongles, ni vernis... Mais moi, au moins, je ne gaspille pas quinze dollars par semaine en french manucure !

Cela dit, je vais quand même y songer, parce que des ongles longs, soignés et vernis se marieraient très joliment avec une certaine robe de soirée rouge et sexy...

Penser à demander demain après mon épilation si une manucure est libre pour un soin des mains.

Brenda continue à m'interroger :

— Quelles sont les autres bévues à éviter, d'après ton magazine ?

— Voyons, je t'ai déjà parlé de « Ne pas être habillée trop sexy », il reste : « Ne pas boire plus que de raison. » Ils conseillent de mélanger alcool et eau gazeuse pour garder l'esprit clair.

— Oh, Sainte Mère ! s'exclame Brenda.

Le sang latin de Brenda réapparaît dès qu'elle est émue. D'habitude, elle donne très bien le change avec son accent distingué, mais elle vous prend parfois par surprise. Au détour d'une phrase, on se croirait dans une boutique de Little Italie ! Elle me fait penser à ma grand-mère italienne ou à Carmella Soprano dans le feuilleton du même nom.

— Quand même pas du vin blanc mélangé à de l'eau gazeuse, Tracey ! Après tout, on s'en fiche, on fera comme on veut, on sera entre filles. Que disent-ils d'autre ?

— « Ne fumez pas », « Ne draguez pas », « Ne racontez pas tous les potins de la boîte », « Ne dansez pas », « Ne... »

— Mais quel est l'imbécile qui a écrit cet article ? Le président de l'université Bob Jones ?

Je hausse les épaules avant de me plonger dans le ventre de la photocopieuse, afin de vérifier qu'il ne reste aucune feuille coincée à l'intérieur.

— C'est bon, cette fois, je crois qu'on peut essayer de nouveau. Appuie sur on, dis-je à Brenda.

Celle-ci s'exécute. La machine se met en branle.

Un éclair jaillit. Et puis, plus rien.

Nous nous penchons vers l'écran.

« Papier coincé. »

— Laisse tomber, dit Brenda en prenant la liasse de feuilles à photocopier. Je descends au septième. Ça ira plus vite sur l'autre machine. Et un conseil, Tracey, oublie cet article idiot. On va là-bas pour s'amuser !

Mais en retournant à mon bureau, je ne cesse de repenser à cet article. La vie est beaucoup plus simple pour Brenda, qui file le bonheur parfait avec son mec. Pour l'instant, elle est secrétaire et elle arrêtera de travailler quand elle aura son premier enfant. La grossesse est programmée pour l'année prochaine. Son travail actuel n'est qu'un job comme un autre, car elle n'a pas l'intention de faire carrière.

En revanche, si je veux progresser professionnellement et devenir rédactrice, je dois faire attention à mon comportement. Je ne veux pas qu'on me mette dans le même sac que les autres secrétaires. Je sais que cela peut paraître prétentieux, d'autant que j'adore ma bande de copines, mais je dois aussi avouer que cela me pèse parfois d'être cataloguée comme simple assistante. Lorsque je sortais avec Will, et même si j'étais en plein rêve, cela me gênait beaucoup moins.

Maintenant que je suis seule, je pense de plus en plus à « ma carrière ».

« Et tu aurais une bien meilleure opinion de toi-même, si tu n'avais pas passé une nuit de folie avec un ado attardé membre du fan-club Star Wars. »

Regardons les choses en face : je suis plus mince, mon compte en banque est devenu très confortable, et pourtant... ça pourrait aller mieux.

Beaucoup mieux.

Mike est assis sur ma chaise, il relit le projet que j'ai tapé à sa demande sur mon ordinateur.

Il est petit et maigre. En général, j'évite de me tenir près de lui quand il est debout, car je suis plus grande que lui. Nous devons peser le même poids, mais malgré mon régime, je ne suis pas encore assez sûre de moi pour supporter la promiscuité. En fait, je me sens toujours mal à l'aise à côté des types maigrichons. J'ai toujours l'impression d'être grosse, comme autrefois.

— Alors, comment ça va, boss ?

Mike a cette habitude amusante d'appeler tout le monde « boss ».

— Ça va bien, j'ai trouvé quelques erreurs que j'ai corrigées.

— Merci, tu es géniale.

Je souris. Ce n'étaient pas de petites erreurs, mais de grosses fautes d'orthographe. Peu importe, je ne veux pas l'embarrasser en soulignant qu'il est un piètre écrivain, il est tellement sympa !

— J'adore ta cravate, dis-je avec un sourire.

Pour quelqu'un qui ne va chez le coiffeur que lorsque ses cheveux lui tombent sur les yeux, il a un goût très sûr pour ses cravates.

— Merci. Tu veux des pop-corn au caramel ? Un magazine vient de m'en envoyer un énorme paquet. Je l'ai mis dans un tiroir de mon bureau.

A cette époque de l'année, nous recevons à l'agence d'innombrables cadeaux de Noël, de la part de magazines ou de chaînes de télé. Vous n'imaginez pas la valeur de ces cadeaux ! La semaine dernière, Mike a reçu un somptueux seau à glace en cristal de chez Tiffany, avec une bouteille de champagne qui valait à elle seule au moins cent dollars ! Je regrette encore qu'il ne m'ait pas proposé d'en profiter. Je suis très tentée par les pop-corn, mais je dois rester raisonnable. A cette période de l'année, si on commence à se laisser aller, on peut reprendre très vite cinq ou six kilos.

— Dis donc, boss, pourrais-tu aller me chercher un peu de liquide à la comptabilité avant ce soir ? J'en aurai besoin demain pour mon voyage à Philadelphie.

— Bien sûr.

C'est une autre des qualités de mon patron, il ne vous donne jamais d'ordre. Aller lui chercher de l'argent à la comptabilité pour un voyage d'affaires fait partie de mes attributions, mais il ne me le fait jamais sentir. C'est très agréable pour moi qui ai d'autres ambitions que de rester secrétaire toute ma vie.

Je rêve parfois que je deviens rédactrice comme mon ami Buckley. Mais en attendant que mon rêve ne se réalise, je ne me plains pas de mon job chez Blaire Barnett. A l'époque où je travaillais pour Jake, mon bureau était dans l'antichambre du sien. Désormais, j'ai davantage d'intimité, car je suis installée dans un « cube », un espace délimité par des cloisons basses. Je me dirige vers l'ascenseur qui m'amène à la comptabilité. J'y arrive en même temps qu'une jeune chef comptable. Elle s'appelle Susan, mais Yvonne la surnomme « miss Collet Monté », et je trouve que ça lui va bien. Elle est toujours impeccable, du genre collier de perles et chemisier blanc boutonné jusqu'au cou, ses cheveux sont noués en catogan, elle porte des chaussures à talons plats et elle ne sourit jamais à ceux qu'elle juge inférieurs à elle.

Comme nous sommes plantées côte à côte toutes les deux en attendant que l'ascenseur, connu pour être assez lent, arrive, je décide de la saluer. Elle me répond sans quitter ses chaussures des yeux. Je ne l'imagine pas une seconde suivant un parfait inconnu la nuit jusqu'à une banlieue lointaine pour s'envoyer en l'air avec lui.

J'essaie d'engager la conversation :

— Cet ascenseur est d'une lenteur incroyable, vous ne trouvez pas ?

Elle ne daigne pas me répondre, mais presse une nouvelle fois le bouton d'appel, sans succès.

Cela m'exaspère qu'elle m'ignore à ce point sous le prétexte que je ne suis qu'une petite secrétaire. J'aimerais lui expliquer que j'ai une licence d'anglais et que je vais faire une belle carrière en tant que rédactrice. Je brûle d'envie de lui dire qu'elle serait beaucoup plus jolie les cheveux dénoués, qu'elle devrait profiter de la vie au lieu de prendre constamment un air pincé. Elle pourrait au moins enlever le premier bouton de son chemisier ! Je me demande bien ce qu'elle va porter pour la soirée de Noël... En tout cas, je ne l'imagine pas dans une robe du soir. Mes pensées reviennent une nouvelle fois à l'article de Elle — je sais, c'est une véritable obsession ! Tant pis pour les conseils bidons et tant pis pour miss Collet Monté, me dis-je en entrant dans l'ascenseur qui est enfin arrivé. Je mettrai ma robe rouge si sexy, j'arriverai dès le début pour ne rien rater de la fête, et je vais m'amuser le plus possible !

— Attendez, s'il vous plaît ! crie une voix alors que les portes commencent à se refermer.

J'entends une galopade dans le couloir dans notre direction.

Je m'attends à voir Susan appuyer exprès sur le bouton « fermeture », mais elle ne fait pas un geste, ni pour fermer ni pour ouvrir les portes, alors qu'elle est la plus proche des boutons. Je passe une main dans l'entrebâillement et les portes se rouvrent. Si j'avais su qui c'était, je les aurais laissées se fermer.

— Salut, Mary, dis-je à celle qui, tout essoufflée, me jette un regard reconnaissant.

— Salut, Tracey, salut, Sue.

J'ai le sentiment que Susan déteste qu'on l'appelle Sue.

Mais Mary Kohl s'en moque. C'est le genre de détail qui lui passe très largement au-dessus de la tête. Elle est beaucoup trop occupée à tenter de récupérer une clochette de Noël qui s'est perdue dans son profond décolleté. Elle finit par tirer sur le cordon rouge et pelucheux qui est noué autour de son énorme cou et fait remonter la cloche. Je m'aperçois que celle-ci est agrémentée de saints en plastique. Avec quelqu'un d'autre que Susan, j'aurais échangé un regard lourd de signification. Mary, qui est secrétaire administrative dans notre département, est la personne la plus ennuyeuse que je connaisse. Si cet ascenseur tombe en panne entre deux étages, comme il le fait assez fréquemment, je vais regretter de ne pas avoir emporté une capsule de cyanure comme les astronautes le font, paraît-il, au cas où. D'un index boudiné, Mary appuie sur le bouton de l'étage où elle se rend et les portes se referment dans un claquement sinistre. Impossible d'échapper à mon destin... Mary prend aussitôt la parole d'une voix flûtée et haut perchée, inattendue venant d'un corps aussi imposant. On dirait Betty Boop gonflée à l'hélium :

— Vous avez toutes les deux signé pour le « mystérieux flocon de neige » ?

Je souris silencieusement en hochant la tête. Susan fait celle qui n'a rien entendu.

— Oh, oh, dit Mary en secouant la tête d'un air navré, ce qui fait tinter la clochette qui roule d'une mamelle à l'autre. Vous ne savez pas que cette année, le « mystérieux flocon de neige » est obligatoire ?

Je murmure quelque chose du genre : « Je suis nouvelle et donc pas au courant », mais je mens mal. Comment ignorer la note de service imprimée en rouge que Mary a envoyé à tout le personnel le 1<sup>er</sup> décembre ? Elle l'avait signée « Merry », comme dans « Merry Christmas », et nous demandait de l'appeler comme ça pendant toute la période des fêtes. Choquée, elle me demande :

— Tu plaisantes, j'espère ? Tu n'as pas reçu ma note ?

— Je ne crois pas, dis-je en mentant effrontément sous le regard de Susan qui nous ignore superbement.

— Non seulement, c'est obligatoire, mais je vais faire les couples lundi prochain. Vous devez donc vous inscrire avant ce soir, d'accord ?

— D'accord, dis-je, parce que c'est obligatoire et que je sais que je ne peux pas me défilier.

— Super. Et toi, Sue ?

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? dit Susan entre ses dents, alors que l'ascenseur s'arrête dans un brusque sursaut.

— Oh, c'est très amusant. J'inscris tout le monde dans un programme qui désigne un « flocon » pour chaque personne. Chacun reçoit par mail le nom de son « mystérieux flocon », et doit ensuite...

Trop tard. Susan sort en courant. Elle n'était même pas à son étage... Un coursier attend devant l'accueil. Mary-Merry lui lance :

— Joyeuses fêtes !

Il la dévisage avec l'air effaré de celui qui se demande si le Père Noël n'est pas mort et si sa femme ne l'a pas exceptionnellement remplacé. Mary se tourne vers moi, poursuivant son monologue sur le fameux « mystérieux flocon ». Le principe, c'est que chaque membre du personnel se voit attribuer un « flocon » à qui il doit faire un cadeau par jour pendant une semaine, d'une valeur totale de quinze dollars. A la fin de la semaine, nous faisons une petite fête et nous découvrons les « couples » désignés par le hasard.

Je souris. Mary ne vit pas dans le monde réel. Ou alors c'est moi qui ne sais plus m'amuser. Après tout, pourquoi ne pas accepter de retrouver un peu de mon âme d'enfant et de la magie de Noël ? J'observe la clochette entre ses seins et la guirlande de saints accrochés à son chignon. Elle est monstrueuse.

— Tu viens à la fête samedi soir, Tracey ?

— Je ne voudrais la manquer pour rien au monde, dis-je avec sincérité. Et toi ?

— Je serai là ! Avec mes clochettes ! Tu peux compter sur moi !

La vision de Mary chantant à tue-tête « Petit papa Noël... » s'impose soudain à moi. J'en ai des frissons. Mary décore son bureau, tout comme elle-même, en fonction des saisons. Il paraît qu'à la dernière Saint-Patrick, elle était déguisée en lutin, et pour Halloween elle avait choisi un costume de sorcière. Heureusement, je n'étais là pour aucune de ces manifestations... En revanche, je n'ai

pas pu me défilier pour Thanksgiving, le mois dernier, lorsque chacun d'entre nous a dû apporter quelque chose. Je ne me suis franchement pas foulée, je me suis contentée d'une boîte de sauce aux canneberges venant du magasin Key Food du coin. Mary, elle, est arrivée avec des tartes aux potirons maison. Vous ne me croirez jamais, elle les fait pousser sur l'escalier de service de son immeuble... Parfois, on dirait qu'elle en est restée à l'époque de la maternelle. Il paraît qu'elle est très appréciée de la direction, qui la trouve drôle et positive. Tous les autres la fuient comme la peste, mais notre avis compte pour du beurre. Nous n'avons pas le choix, nous devons nous plier à ces célébrations obligatoires. Je suis certaine qu'en février, Saint-Valentin oblige, elle va nous faire découper des cœurs en papier rouge pour décorer les bureaux.

L'ascenseur s'arrête à mon étage. Je m'éloigne déjà dans le couloir quand sa voix me rappelle à l'ordre.

— N'oublie pas de t'inscrire avant de partir ce soir, d'accord ?

Compte tenu de mon célibat et de ma solitude, je devrais me réjouir que quelqu'un s'intéresse à moi et m'offre des cadeaux. Bien entendu, une tasse à café avec un sapin dessiné dessus rempli de friandises dans du papier rouge brillant ne remplacera jamais un vrai cadeau d'amoureux. Mais après tout, je n'en sais rien. Will n'était pas très généreux, ni en cadeaux ni en amour. Je me demande bien ce que cela me ferait d'être gâtée par l'homme que j'aime ? Alors que j'attends l'ascenseur, j'ai un coup de blues. Trouverai-je l'amour un jour ? Je veux qu'on m'aime ! Je veux qu'on m'offre des cadeaux !

La voix de Lydia, l'énorme réceptionniste enceinte jusqu'aux yeux, me tire de mes réflexions.

— Salut, Tracey, tu vas à la soirée de samedi ?

— Bien sûr, et toi ?

Elle rit.

— Je viens si je ne suis pas en train d'accoucher ! Tu viens accompagnée ?

— Non.

Est-ce le fruit de mon imagination ? Il me semble voir dans son regard une lueur de commisération.

Je ne suis pas obsédée par la recherche de l'homme de ma vie. Je ne me sens pas mal parce que je suis seule. Je suis une femme indépendante qui s'assume parfaitement. Une femme avec une belle carrière devant elle. Une femme qui a de nombreux centres d'intérêt et beaucoup d'amis formidables.

Je suis comme Murphy Brown, Mary Richards, Elaine Benes. Je suis une jeune femme célibataire vivant à New York, qui a la tête sur les épaules et qui sait ce qu'elle veut. A moins que je ne me prenne pour une héroïne de série télé. De vieilles séries télé...

Alors que j'attends mon tour devant le guichet de la comptabilité, ma vie défile devant moi. Il y a une certaine ironie à passer ses nuits devant le petit écran, à regarder des personnages de fiction, vivre une vie différente, qui fait rêver, comme dans Nick at Nite et TV Land. Dans les feuilletons que je regarde, les femmes sont tellement occupées qu'elles n'ont pas le temps de se demander si un jour elles vont rencontrer l'âme sœur. Dans la vraie vie, aucune des femmes que je connais n'est célibataire par choix. A part les copines lesbiennes de Raphaël, toutes mes amies sont en

couple, ou attendent de rencontrer un mec.

Et alors ?

Cela va peut-être me tomber dessus au moment où je m'y attendrai le moins. Tiens, je vais marcher jusqu'à l'angle, juste après le distributeur d'eau, si ça se trouve, je vais lui rentrer dedans. Nos regards se croiseront, nous nous regarderons intensément, et nous saurons avec certitude que nous sommes faits l'un pour l'autre...

Et nous nous embrasserons.

Et alors ? Ça arrive !

Ça arrive tout le temps.

Enfin, parfois.

En tout cas, ça arrive tout le temps dans les films de Sandra Bullock. Il n'y a aucune raison que ce ne soit pas la même chose dans la vie.

Je respire profondément et je me dirige vers l'angle du mur, si j'y crois vraiment, peut-être que cela arrivera.

Je décide que si je me cogne à un homme, n'importe lequel, ce sera un signe. Enfin, il faut quand même qu'il soit mignon et célibataire.

Bon, j'y vais. Je ferme les yeux et je tourne l'angle du mur.

J'ouvre les yeux.

Vide. Le couloir est vide. Aussi vide que ma vie sentimentale.

J'aurais dû m'en douter, je ne crois pas aux signes de toute façon.

— Où sont-ils tous ? demande Brenda en regardant sa montre.

Juchée sur un tabouret de bar, elle boit une vodka orange. Ça fait maintenant une demi-heure et quelques cocktails que nous sommes arrivées toutes les quatre au Space. Nous sommes alignées le long du bar en zinc, sous un plafond constellé de minuscules lumières figurant un ciel étoilé. Autour de nous s'affairent des serveurs vêtus de combinaisons argentées. Des miroirs reflètent la pièce à l'infini, je contemple ainsi face à moi une très jolie fille qui me ressemble trait pour trait, vêtue d'une ravissante robe rouge. Je ne suis pas uniquement captivée par mon reflet, je regarde aussi les autres. Un peu. J'avoue que j'ai du mal à ne pas m'admirer, tout simplement parce que je n'arrive pas à croire que c'est bien moi, cette fille qui a un si beau décolleté et de si jolies jambes.

La question d'Yvonne me fait redescendre sur terre.

— Quelle heure est-il ?

— 20 heures. La soirée ne commence que maintenant et nous sommes les premières. Les plus ponctuelles de la boîte.

— Non, rétorque Latisha en pointant son doigt vers l'entrée. Regardez qui voilà.

— Attends un peu, ce ne serait pas Judy Jetson ? dis-je en riant un peu trop fort.

Il faut dire que j'en suis déjà à mon deuxième verre.

— Non, c'est Mary, précise Latisha en faisant un signe de la main.

— Mon Dieu ! murmure Brenda.

Je regarde à mon tour. Mary, ou plutôt Merry, fait son entrée. Elle qui est déjà grosse n'a rien trouvé de mieux que de s'affubler d'une grande robe rouge bordée de fausse fourrure blanche. Je n'en crois pas mes yeux, elle porte des bottes noires et un bonnet rouge à pompon blanc. Il ne lui manque que la hotte dans le dos.

Alors qu'elle s'approche de nous, je lui lance :

— La Mère Noël, je suppose ?

— Oh, Tracey, comme tu es drôle, s'esclaffe-t-elle, avant de se tourner vers Latisha qui la dévisage, un verre de vodka dans une main, une cigarette pas encore allumée dans l'autre.

— Tu sais qu'il est interdit de fumer ici, lui rappelle sévèrement Merry.

Sans répondre, Latisha lève les yeux au ciel.

— Elle le sait, mais elle a besoin d'avoir une cigarette à la main.

Une habitude que visiblement, la Mère Noël ne comprend pas du tout. Au serveur qui lui demande si elle boit quelque chose, elle commande un verre de vin coupé d'eau gazeuse. J'ai aussitôt une furieuse envie d'un troisième cocktail. Je me déculpabilise en me disant qu'une vodka orange ce n'est pas tout à fait la même chose qu'une vodka pure. Je sais que je suis déjà gaie, pour ne pas dire pompette, et quelque part au fond de moi, une petite voix me dit que je suis en train de transgresser un des interdits énoncés par le fameux article tant commenté avec mes copines. Mais je découvre dans la vodka orange un ami très cher... Je n'ai aucune envie d'un verre de vin coupé



d'eau, j'en ai ras-le-bol de m'interdire toujours des choses qui me font plaisir. En fait, je ne sais pas pourquoi, est-ce l'effet de l'alcool ? Mais j'ai l'intuition que les choses interdites sont beaucoup plus amusantes que celles qui sont permises... Parmi les bonnes nouvelles, Mary vient de mettre le cap sur de nouvelles cibles. La boîte s'est remplie peu à peu. Je ne connais pas la moitié des visages qui m'entourent, car Blaire est une grosse société. Certains dansent déjà sur la piste mais la plupart des convives restent groupés dans l'entrée en s'observant à la dérobée.

— Waouh ! C'est qui ce type ? s'exclame Brenda. Il est supermignon !

Je regarde l'objet de son admiration, inconnu au bataillon. Il a des cheveux blonds, ce qui d'habitude n'est pas ma tasse de thé. Je sais qu'il n'est pas non plus le genre de Brenda, mais elle a pourtant l'air séduite.

— Je te rappelle que tu es mariée, Brenda, lui dis-je sur un ton de léger reproche.

Elle hausse les épaules.

— Et alors ? Je ne suis pas de bois ! J'ai le droit de regarder, toi aussi, du reste, et je te rappelle que tu es libre et que tu pourrais en profiter pour rencontrer quelqu'un !

— Je vais y réfléchir.

— Tu ferais bien de t'y mettre !

— O.K.

Mais je ne suis pas pressée, je suis bien au bar, en train de regarder les autres. Enfin, bien, c'est vite dit. J'ai chaud, la musique est trop forte et je me dis que je ferais bien de passer à quelque chose de moins alcoolisé à la fin de mon troisième verre. D'autant que mes petites « pilules du bonheur » ne font pas bon ménage avec l'alcool. Alors que Latisha me prend en photo aux côtés de Brenda, je repère un visage connu qui s'avance dans ma direction. Au passage, je vous entends ricaner : oui, j'ai apporté mon appareil photo. Je ne sais pas du tout si ça fait partie des choses interdites dans une soirée. Je suppose que si, surtout que Latisha et moi nous sommes bien amusées à prendre en photo Alec, un des patrons, marié, en galante compagnie. Depuis le début de la soirée, nous le trouvons un peu trop proche de Mercedes, la pulpeuse réceptionniste du sixième étage. Bon, d'accord, voilà encore un des interdits transgressé, celui des potins !

Le visage connu qui s'avance vers moi est celui de mon propre patron, Mike.

— Comment vas-tu, boss ? me demande-t-il.

— Eh, Mike, viens faire une photo avec nous !

— C'est moi qui vais la faire, réplique-t-il en prenant l'appareil des mains de Latisha et en posant son verre de Molson Ice sur le bar.

Brenda, Latisha et moi nous rapprochons les unes des autres et faisons un grand sourire en prenant la pose. Je ne sais pas où est passée Yvonne. Aux dernières nouvelles, elle voulait sortir pour fumer une cigarette. Je la rejoindrai dès que j'aurai eu une discussion sérieuse, et je l'espère posée, malgré tout l'alcool ingurgité, avec mon boss.

— J'adore ta cravate, Mike.

Elle est de soie verte, avec un imprimé de minuscules visages du Père Noël. D'habitude, ce genre d'accoutrement me fait fuir, mais cette fois, je trouve que c'est plutôt réussi. Alors que la

musique enfle soudain et que le D.J. lance un boogie-woogie endiablé, Brenda commence à se trémousser sur place et tente de nous entraîner sur la piste.

Mike et moi refusons l'invitation. Ce n'est pourtant pas l'envie qui me manque d'aller me déhancher mais j'ai la trouille que mes seins passent par-dessus mon décolleté. Je reste donc sagement près de Mike.

— Dianne m'a interdit de danser la danse des canards, sinon, elle rompt avec moi.

— Tu plaisantes ?

— Non.

— Alors c'est elle qui plaisante.

— Pas du tout, elle trouve cette danse ridicule.

Je regarde la foule sur la piste qui fait les gestes en rythme. Tout le monde est hilare, à part Merry-Mary, qui fait tout à l'envers et se cogne dans les autres danseurs.

Bien sûr que cette danse est débile, mais les gens s'amuse ! Je suis gênée pour Mike, privé de danse et de quoi d'autre encore ?

— Elle n'est pas là, tu peux faire ce que tu veux, lui dis-je. Va danser si tu en as envie.

— Je ne peux pas.

— Mais elle ne le saura jamais !

Il regarde autour de lui avec nervosité, comme si Dianne se cachait quelque part, vêtue d'un grand imperméable et cachée derrière une paire de lunettes noires, prête à surgir. Un peu plus loin, Alec, l'homme marié, directeur de la comptabilité, flirte toujours outrageusement avec Mercedes, la réceptionniste. Brenda, dont l'annuaire porte le fameux diamant qui a coûté tant d'heures supplémentaires à Paulie, distingué membre des forces de l'ordre de la ville de New York, ne se gêne pas pour reluquer les mecs autour d'elle. J'ai une pensée pour Buckley, qui sort avec Sonja mais qui ne veut surtout pas vivre avec elle. Et je pense enfin à Will qui m'a trompée avec Esme Spencer cet été pendant leur festival de théâtre, alors que je me consumais d'amour à New York. Finalement, mon célibat a des bons côtés. Je ne dois pas être prête pour une nouvelle aventure. Je sens que Mike trépigne, il regarde fixement la piste de danse. Je décide de le provoquer un peu.

— Et la Macarena, tu y as droit ?

Je m'attends à le voir rigoler et se détendre, mais pas du tout, il me répond très sérieusement :

— Je ne sais pas, elle ne m'a rien dit là-dessus.

Est-ce l'effet de la vodka, mais je commence à la trouver franchement antipathique, cette Dianne. Elle a l'air très douce au téléphone, mais elle se comporte en vraie nazie avec son mec !

— J'ai envie d'une cigarette, et toi, tu as besoin d'une bière, dis-je à Mike. Ton verre est vide.

— D'accord, répond-il d'une voix obéissante.

Cela me rend très triste de voir qu'en dehors du bureau, il ressemble à un pauvre petit garçon soumis à la volonté des autres. J'arrive à la porte et je rejoins avec soulagement la troupe des pestiférés : tous les fumeurs sont désormais obligés de vivre leur vice dans la rue. C'est une assemblée disparate. Il y a des directeurs hyperstressés, des assistantes administratives qui portent

des tennis avec leur tailleur pour être plus à l'aise le soir en rentrant dans leur banlieue. Et aussi des jeunes qui bossent au service Média, et des quasi-retraités qui sont passés au travers de toutes les campagnes anti-tabac. Nous échangeons quelques mots, toujours sur le même thème, celui de la belle époque, celle où les fumeurs avaient le droit de fumer dans les bars. Une voix nostalgique qui ressemble à celle d'Yvonne, une voix de banlieusarde, éraillée à cause d'années de tabac, évoque les temps bénis où les gens pouvaient allumer leur cigarette assis à leur bureau. Une brise glacée venue de l'East River nous fait tirer une dernière bouffée avant de rentrer nous mettre au chaud.

Je me dirige directement vers le bar. D'abord, parce que je ne vois plus aucune de mes amies et que le bar est l'endroit le mieux indiqué quand on est seule, mais surtout parce que j'ai de nouveau soif. Je commande une vodka orange et je tente de la boire lentement tout en regardant les danseurs qui s'éclatent sur Love Shack. Je repère Latisha collée à Myron, le type du courrier qui lui court après depuis qu'elle a rompu l'été dernier avec Anton. J'ai le sentiment que ça va chauffer avec Derek, son nouveau mec, un père célibataire qui partage sa passion pour les New York Yankees, et sa passion pour... la passion. Et moi ? Est-ce qu'un jour je vais revivre la passion ? J'espère que ma nuit débile avec le fan de Star Wars ne sera pas mon chant du cygne ! En tout cas, comme j'ai juré de ne jamais plus avoir d'aventure sans lendemain, je risque de rester seule un bout de temps. A moins que le prince charmant ne se pointe...

— Salut.

Je me retourne. Un type se tient juste à côté de moi. Trop beau. Bizarre. Je regarde derrière moi, personne, c'est bien à moi qu'il s'adresse.

— Salut, lui dis-je prudemment.

— Je m'appelle Jack.

— Et moi, Tracey.

Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants...

Bon, passons. Il est beau à crever, tellement mignon que je me demande ce qu'il me trouve. J'oublie que je ne suis pas mal non plus, dans mon genre.

— Vous travaillez chez Blaire Barnett ? demande Jack.

Eh bien, quelle entrée en matière, tous ceux qui sont ici ce soir travaillent chez Blaire Barnett, non ?

— Non, je suis infirmière, à l'hôpital Bellevue. Service psychiatrique.

— C'est vrai ?

— Mais non, je plaisante, c'est de l'humour !

J'éclate de rire devant son air effaré, puis je réalise que je suis sans doute en train de saboter cette rencontre. Sur un ton plus raisonnable, je crois bon de préciser :

— Je travaille chez Barnett.

Je prends une nouvelle gorgée de mon cocktail. Encore plus corsé que les précédents. Je ne distingue même plus le goût de l'orange.

— Je travaille aussi chez Barnett, poursuit Jack.

Petite parenthèse, vous ai-je dit que j'ai toujours adoré les grands mecs baraqués qui ont un regard d'enfant ? Non ? Sans doute parce que jusqu'à maintenant, je ne m'en étais jamais aperçue. Il est grand, beaucoup plus grand que moi (pourtant, je porte des talons). Il a des épaules larges. Ses cheveux sont bruns comme ses yeux. Il a une jolie bouche et surtout des fossettes sur les joues qui me font craquer quand il rit. Et même quand il ne rit pas, d'ailleurs.

— Et tu bosses où ?

Soit il est sourd, soit il est faible d'esprit. Je viens de lui dire où je bosse ! Peu importe, il est tellement canon que ça m'est complètement égal. Je lui réponds patiemment en articulant soigneusement :

— Je travaille chez Barnett.

— Oui, j'ai bien compris, mais tu fais quoi comme job ?

Merde ! Il n'est ni sourd ni con.

— Oh, au service comptabilité.

Pitié, qu'il arrête de poser des questions, je préfère mourir que d'avouer que je ne suis qu'une assistante !

— Et tu fais quoi ?

Voilà ! Je fais celle qui ne comprend pas, au risque qu'il me prenne pour une faible d'esprit ou une fille dure d'oreille.

— Comment ?

Ce serait plus facile de lui dire la vérité, mais j'ai peur qu'il tourne les talons en apprenant que je ne suis que secrétaire, même si je suis sur les rangs pour une prochaine promotion. Alors qu'il s'apprête patiemment à reformuler sa question, je le devance :

— Et toi, tu es dans quoi ?

— Medias.

Ouf ! Je n'ai plus qu'à le faire parler de lui, c'est facile, pour célébrer ça, je bois une nouvelle petite gorgée.

Enfin, deux...

— Tu es acheteur d'espaces publicitaires ?

— Non, je suis à la planification.

— Oh !

Je sais que c'est un job plutôt sympa, pas hyperbien payé, mais je ne cherche pas un type plein aux as, au contraire de Kate.

— C'est marrant, mais je ne t'avais jamais vue à l'agence, dit Jack alors que je suis en train de détailler ses vêtements sans aucune vergogne.

Je ne suis pas aussi dingue de fringues que Raphaël, mais je sais faire la différence entre un mec élégant et un plouc. Incontestablement, il appartient à la première catégorie. Il porte un costume noir, sobre, mais classe, avec une chemise blanche et une cravate rayée noir et blanc.

— C'est la première fois que je te vois, moi aussi, lui dis-je à mon tour en espérant qu'il n'a pas

remarqué que je le dévore des yeux.

Mais il me semble que lui aussi ne me quitte pas du regard. Je me sens gênée soudain, nauséuse, et mal à l'aise. Pourquoi un type comme lui s'intéresse-t-il à une fille comme moi ? Je crois entendre la voix de Buckley, mon meilleur ami : « Arrête tout de suite ton cinéma, Tracey, pourquoi ne s'intéresserait-il pas à toi ? Pourquoi n'as-tu pas confiance en toi ? »

J'ai confiance en moi, je vaudrais la peine qu'on s'intéresse à moi. Mentalement, je me répète mon nouveau mantra mais j'ai du mal à y croire. Grâce à Buckley, j'ai pris conscience dernièrement que c'est Will qui m'a complètement déstabilisée. Il m'a ôté toute confiance en moi, et c'est difficile de faire marche arrière. J'ai perdu des kilos, mais je trimballe toujours des tonnes de complexes. Ce soir, par exemple, je devrais être au top de ma forme, hypercontente qu'un type comme Jack vienne vers moi et engage la conversation. Mais ça me semble trop beau pour être vrai. Si on était dans un film, les lumières se seraient éteintes au moment où il se serait avancé vers moi, un faisceau lumineux l'aurait suivi alors que la musique sur la piste serait passée du rock au slow le plus langoureux.

Mais on n'est pas dans un film, il est là en face de moi et je ne sais vraiment pas ce qui l'attire en moi. Il a l'air tellement normal, il est beau, il a un superjob. Ça ne m'est encore jamais arrivé d'attirer quelqu'un de normal. Will est acteur, il est beau lui aussi, mais il n'a pas de fossettes et il n'est pas normal. Demandez à Kate ou à Raphaël. Quand je sortais avec Will, ils passaient leur temps à dresser la liste de tous ses défauts au premier plan desquels figuraient son narcissisme, son égoïsme et son infidélité chronique. Enfin, ils n'avaient pas de preuves de ce dernier défaut, mais ils le suspectaient fortement de me tromper à tour de bras. Pour terminer, ils étaient tous deux persuadés que c'était un homo refoulé. Kate parce que pour elle, tous les mecs qui portent des cols roulés noirs, qui se parfument à l'eau de Cologne et qui sont dans le milieu du spectacle sont gays, Raphaël, parce qu'il est persuadé qu'un homosexuel refoulé se cache dans chaque hétéro. Je me creuse la cervelle pour trouver quelque chose d'intelligent à dire à ce Jack si canon et si normal qui tombe du ciel.

— Et donc, tu m'as vue de loin et tu as eu envie de venir me parler ?

Je sais, ne dites rien, c'est minable, mais j'en suis à mon troisième cocktail et c'est tout ce que j'ai trouvé. Et cela aurait pu être tellement pire !

Il ne répond pas directement, il a l'air gêné et se balance d'un pied sur l'autre. J'ai dû dire une connerie. Vous voyez, quand je vous disais que ça aurait pu être pire, ça y est, je l'ai fait !

— Oui, j'avais envie de faire ta connaissance, dit-il en regardant son verre.

— Ah.

Jack me tend alors la main et m'invite à danser. Les lumières sur la piste sont moins fortes, c'est une vieille chanson des Cure. Plus tard, je lui présente mes copines, Latisha mitraille l'assistance avec mon appareil photo, on boit encore, on fume dans le froid. Ou plutôt, je fume et il m'accompagne. Jusqu'à présent, je croyais qu'il n'y avait que deux sortes d'hommes à New York, les fumeurs et ceux qui pensent que le tabac devrait être interdit. Jack n'est ni l'un ni l'autre. Il est non fumeur mais il est tolérant. Il m'accompagne dehors quand j'ai envie de fumer, pour rester avec moi. Il met sa veste sur mes épaules pour que je ne souffre pas du froid, me prend le briquet des mains pour allumer lui-même ma cigarette. Je ris avec lui comme je n'ai pas ri depuis bien

longtemps, surtout quand il se met à chanter à tue-tête une chanson de Billy Joël que le D.J. vient de mettre. Il fait le pitre et j'adore ça, peu importe qu'il ait une voix de canard. Will a une jolie voix, mais c'est un con. Contrairement à Will, qui n'a jamais apprécié mon sens de l'humour, Jack a l'air de bien s'amuser avec moi. Il danse superbien, ce qui est rare de nos jours ; certains hommes n'ont pas le sens du rythme, d'autres vous secouent comme un prunier. Dans les bras de Jack, je me sens bien. Nos corps et nos pas sont parfaitement accordés, nous sommes naturels, ce qui n'est pas du tout le cas de Merry. Au moment où le D.J. met Santa Baby, de Madonna, elle se lance sur la piste et se trémousse avec un air inspiré comme si elle était soudain l'incarnation de la chanteuse.

Ne jamais, j'ai bien dit jamais, danser seule en boîte au milieu de la piste même si vous adorez la chanson qui passe.

Brenda qui nous rejoint au bar dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas.

— Je n'aimerais pas être à sa place demain matin quand elle se souviendra de cet épisode.

— Je pense qu'elle va passer la journée au lit en position fœtale à tenter d'oublier ses exploits et sa migraine, dis-je à mon tour.

— Tu plaisantes ! coupe Jack, très sérieux, demain matin à la première heure, elle va sûrement guetter le réveil de la marmotte !

Brenda et moi éclatons de rire pendant que Jack commande une nouvelle tournée.

— Que penses-tu de lui ? me glisse Brenda.

— Je le connais à peine !

Rien qu'au ton de Brenda, je sens qu'elle a une bonne impression sur Jack.

Et lui aussi semble apprécier mes amies. Il a une réaction sympa quand Latisha insiste pour nous prendre en photo tous les deux. Il passe alors son bras autour de mes épaules et sourit. On dirait de vieux amis. Ou un couple. Il a l'air de connaître une foule de gens dans la boîte, il me présente à tous ceux que nous croisons. C'est trop beau pour être vrai. Où est le hic ?

Parce qu'il y en a sûrement un quelque part ! C'est toujours comme ça, les mecs vous lâchent toujours à un moment ou à un autre.

Les gens commencent à partir, Brenda regarde sa montre en disant qu'elle va se faire tuer par Paulie. Je n'ai pas envie de m'en aller, pas encore, pas déjà.

Je suis à la fois complètement soûle et au comble du bonheur. Accoudée au bar avec Jack, nous refaisons le monde. C'est alors que le D.J. met ce disque de U2 que j'adore, With or Without You. Jack me prend dans ses bras et m'embrasse. Je lui rends son baiser. Plus rien n'a d'importance. Brenda et sa montre, la musique, le bar. Il n'y a plus que lui et moi. Nous flottons dans l'espace au Space. Devant tous nos collègues et même mon patron.

Quand nous nous détachons l'un de l'autre, mes copines sont parties.

Oups...

Il ne reste presque plus personne, et le D.J. remballe ses disques.

— Tu habites où ? me demande Jack en se dirigeant vers le vestiaire.

— East Village, et toi ?

— Brooklyn. On va prendre un taxi.

Vers quelle destination ? La sienne ou la mienne ? Dans l'immédiat, j'ai une préoccupation plus urgente. Je cherche mon ticket de vestiaire en vain, je tâtonne dans mon sac avec l'aide de Jack, ce qui nous fait partir dans une crise de fou rire incontrôlable. La demoiselle du vestiaire nous regarde d'un air glacial. Elle a envie d'aller se coucher. Je finis par lui décrire mon manteau qu'elle me tend enfin. Nous nous retrouvons dans le froid glacial, ce qui me ramène brutalement à la réalité. Je n'ai plus du tout envie de rire. Je suis sortie devant tout le monde avec un de mes collègues et nous partons ensemble. Il doit être persuadé que nous allons passer la nuit ensemble. Il faut que j'insiste pour que nous prenions chacun un taxi, comme ça il va comprendre que je ne compte pas coucher avec lui. J'ai promis à Buckley que je ne suivrai plus les types que je ne connais pas. Je lui ai promis. Enfin, je crois. Après tout, je n'ai pas à le lui dire.

Non, arrête tout de suite, Tracey !

Coucher avec quelqu'un que tu es sûre de ne jamais revoir, c'est une chose. D'accord, ce n'est pas génial, mais passons. Par contre, coucher avec un collègue que tu viens à peine de rencontrer... C'est hors de question !

C'est l'ultime interdiction : passer pour une fille facile.

Je fume une cigarette alors que Jack tente d'arrêter un taxi, il y en a peu et ils sont tous pris, si bien que lorsque, enfin, une voiture jaune s'arrête devant nous, je n'ai pas le cœur à le planter au beau milieu de la rue. Ce serait pire que tout, une fille facile doublée d'une garce.

Je rigole toute seule.

— Pourquoi ris-tu ?

— Quoi ?

— Tu viens de rire.

— Non, pas du tout.

Il a l'air gêné. Je lui souris. Enfin, j'espère que je souris, j'ai très peur qu'un nouveau gloussement incontrôlé m'échappe de nouveau. Je tente de reprendre mes esprits très dilués dans les vapeurs d'alcool. Nous nous glissons côte à côte sur le siège arrière. Un déodorant fruité n'arrive pas à masquer l'odeur de moisi. Je donne mon adresse au chauffeur.

— Vous me déposerez ensuite à Brooklyn, dit Jack.

Il n'envisage donc pas de dormir chez moi. Déception ou soulagement, je ne sais pas ce qui domine en moi. Nous nous dirigeons vers la Neuvième Avenue, mon regard accroche la plaque du chauffeur, je lis « Ishmael Ishtar », je me demande lequel est le prénom et lequel est le nom. Et puis j'oublie tout, Jack me prend dans ses bras et m'embrasse. Je plane.

A l'avant, le chauffeur parle dans sa radio dans une langue que je ne comprends pas. J'oublie en quelques secondes les bonnes résolutions que j'avais prises auparavant. Nous arrivons beaucoup trop vite à mon goût devant chez moi. Jack ouvre la porte, et nous sortons tous les deux. Dans mon oreille il murmure :

— Je peux venir avec toi ?

— Tu viens de dire à Ishmael que tu allais à Brooklyn !

— Euh...

Je lui montre le chauffeur.

— Oh, je lui donnerai un gros pourboire.

Il m'embrasse de nouveau de la façon la plus sensuelle qui soit. Il y a comme ça des moments qui sont décisifs pour le reste de votre vie. C'est le cas.

Que va-t-il se passer si je dis oui ?

Et si je dis non ?

Comment savoir ?

Je respire profondément et je prends ma décision.



Lundi matin, option profil bas. Je porte à dessein une robe bleu marine à rayures, deux tailles trop grandes, pas de maquillage et je me cache derrière des lunettes noires. Le temps est pourri, avec des nuages bas et un ciel gris, mais je n'y prête pas attention. Tout ce que je souhaite c'est de passer inaperçue. Alors que je me faufile dans l'ascenseur, je rêve que je suis devenue transparente. Autour de moi, tout le monde parle de la soirée de samedi. J'ai l'impression qu'ils se donnent des coups de coude et se font des clins d'œil en me regardant. Surtout, ne pas verser dans la parano. D'autant que je n'ai rien fait de mal, j'ai juste un peu flirté... Bon, d'accord, on s'est embrassés toute la soirée, mais cela ne veut pas dire que tout le monde avait les yeux rivés sur nous. J'aurais dû me faire porter pâle. Et si je démissionnais ? Arrivée à mon étage, j'aperçois Lydia assise derrière son bureau décoré d'une guirlande verte et argent. Je baisse la tête en marchant vite.

— Bonjour, Tracey, me dit-elle comme si de rien n'était avant de se replonger dans son journal.

Si elle m'a reconnue aussi facilement, c'est que mon déguisement ne vaut pas tripette. De toute façon, il faut que j'enlève mes lunettes de soleil. Coup de chance, il est encore tôt, le bureau est désert. C'est un de ces lendemains de week-end où la température s'est mise à baisser et où les gens ont du mal à sortir de leur couette. Je frissonne en me dirigeant vers la kitchenette, déserte elle aussi, et je me prépare un café. D'habitude, je le bois avec du lait écrémé et une sucrée, mais cette fois, je n'ai pas le temps de verser le lait que j'entends des pas approcher, je me précipite vers la porte opposée pour sortir de la cuisine en renversant le liquide brûlant sur ma main. Bon sang ! Je dois arrêter ce cinéma ! C'est complètement ridicule ! Je ne vais pas me cacher ainsi toute la journée. Mais qu'est-ce qui m'a pris de me conduire de la sorte samedi soir ? J'ai fait tout ce qu'il ne fallait pas faire ! Arrivée à mon bureau, je pose le café devant moi et je respire profondément. Je tremble de la tête aux pieds, ce n'est pas à cause de la température, c'est l'angoisse, je sens que je vais avoir une nouvelle crise de panique !

Dans ces cas-là, il n'y a qu'une chose à faire, s'occuper. J'ouvre mon ordinateur pour consulter mes e-mails. J'en ai reçu un paquet. L'un d'eux est signé Buckley, il veut que nous déjeunions ensemble aujourd'hui. Il y en a un autre de Kate qui veut tout savoir de la soirée de samedi, un de mon frère Joey et de sa femme Sara, qui m'envoient des blagues vieilles comme le monde, mais comme ils découvrent le net, c'est très nouveau pour eux.

— Et alors ? Comment s'est terminée la soirée de samedi ? susurre la voix de Latisha dans mon oreille.

— Chut ! dis-je en faisant de grands signes de la main au risque de renverser mon café de nouveau.

— Tiens, je t'ai rapporté ton appareil photo, je m'en suis occupée car samedi soir, c'était le cadet de tes soucis. J'ai veillé sur lui comme une mère.

— Merci. Je ne m'étais même pas aperçue que je l'avais laissé derrière moi. Dis-moi, Latisha, pourquoi n'as-tu pas veillé aussi sur moi ? Vous êtes parties sans un mot, vous m'avez carrément abandonnée.

— Nous ne t'avons pas abandonnée, comme tu dis ! s'exclame Brenda que je n'avais pas vue

arriver. Nous t'avons prévenu que nous partions, trois fois au moins, mais tu ne nous écoutais pas. Tu étais trop occupée à embrasser ce type.

J'ai soudain honte. Mes deux amies me regardent en silence. Latisha reprend la parole.

— Alors, raconte, tu es allée chez lui ?

— Non ! dis-je sur un ton outragé comme si une telle pensée ne m'avait jamais traversé l'esprit. Vous me prenez pour une fille facile ?

Elles se dévisagent en silence. Apparemment, oui.

— Vous étiez complètement scotchés, tous les deux, poursuit Brenda. J'étais assez surprise de vous voir comme ça.

Je me sens mal, quelle humiliation de m'être ainsi donnée en spectacle.

— Mon Dieu ! Croyez-vous que d'autres ont pu nous voir ?

Yvonne me donne le coup de grâce. Tout en mâchant son chewing-gum, elle dit :

— Ma chérie, il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir !

Son « ma chérie » est dit sur un tel ton de sarcasme que je me liquéfie encore davantage. Je cache mon visage entre mes mains, ressentant une bouffée de panique. J'essaie de prendre sur moi pour éviter une crise. Brenda me tapote le dos en disant :

— Prends les choses du bon côté, c'est un type bien. Tu lui as donné ton numéro de téléphone ?

— Non.

— Et pourquoi, non ? demande Latisha, interloquée.

Je réponds rapidement et à mi-voix :

— Parce qu'il ne me l'a pas demandé...

Encore une petite couche d'humiliation devant les copines.

— ... De toute façon je ne veux pas qu'il m'appelle, je ne souhaite qu'une chose, c'est tout oublier.

— Pourquoi ? demande Brenda, je te dis que c'est un type bien.

— C'est un bon coup aussi, apparemment, ajoute Latisha.

— Et il a un beau cul, chérie, conclut Yvonne.

Le détail n'a, semble-t-il, pas échappé à Yvonne qui, à l'âge de ma grand-mère, parle et jure comme un charretier.

— Salut, boss, dit Mike qui passe la tête dans mon bureau.

Il aperçoit mes collègues et les salue à leur tour d'un sonore :

— Bonjour, mesdames.

Elles le saluent en retour et disparaissent comme une volée de moineaux. Je suis seule avec lui.

— J'ai vu que tu as fait la connaissance de mon colocataire.

— Mmm ? dis-je vaguement en priant le ciel pour que Mike soit parti assez tôt pour ne pas avoir été témoin de ma conduite avec Jack.

— Ce qui est marrant, c'est qu'il ne savait pas que tu travaillais pour moi.

— Mmm.

Eh, attendez une minute. Qu'est-ce qu'il vient de dire là ?

Je lève les yeux vers Mike, grimace en cherchant mes mots, et tout ce que je trouve, c'est un piteux :

— De qui parles-tu ?

— De mon colocataire, Jack.

Merde, merde et re-merde !

— Jack est ton colocataire ?

Je suis sûre qu'il me mène en bateau.

— Oui.

Mais non, ce n'est pas une blague. Nous venons de franchir un nouveau palier dans l'horreur. Décidément, j'ai tout faux.

— Tu es en train de me dire que, euh, Jack, enfin le garçon que j'ai rencontré samedi soir, est, euh, ton colocataire ?

— Oui.

— Mais je ne savais même pas que tu avais un colocataire !

Si, je le savais, puisque Dianne me l'avait dit, mais je n'aurais jamais pu faire le rapprochement. A ce moment-là, j'aurais été bien soulagée que Mike dise que tout cela n'est pas vrai, qu'il se moque de moi. Mais non, pas d'espoir de ce côté. Il a vraiment un colocataire et ce colocataire s'appelle Jack.

— Que penses-tu de lui ?

— Jack ?

On dirait une interview, comme s'il me mettait un micro sous le nez pour une émission débile :

« Et alors, chère petite mademoiselle, donnez-nous vos impressions sur Jack. »

« Mon cher Mike, pour être honnête, je dois avouer qu'il a de très belles fesses. »

— Il est très sympa.

Merci, mon Dieu ! Je n'ai pas couché avec lui samedi ! J'ai au moins évité cette honte ! Pourtant, j'en avais envie. Je me revois dans la rue en bas de chez moi, serrée contre lui. Je n'avais qu'une envie, lui proposer de monter. Mais j'ai fait appel à tout ce qui restait de lucidité en moi pour repousser la tentation. Je l'ai embrassé une dernière fois et je suis rentrée chez moi. Cela tient du miracle ! Je dois ma détermination à une intervention divine. Merci, mon Dieu !

— Jack est très sympa, c'est le meilleur, approuve Mike sérieusement.

« T'as raison, dis-je en moi-même, c'est le meilleur. » Grâce à Dieu, décidément très présent, le téléphone sur mon bureau se met à sonner, ce qui interrompt une conversation qui pourrait très vite devenir gênante pour moi.

— C'est peut-être Dianne, dit Mike avec espoir.

Ce n'est sûrement pas elle, puisque je vois bien que l'appel m'est destiné. C'est sans doute Buckley qui veut savoir où nous nous retrouvons pour le déjeuner. Ou alors c'est Kate, ou Raphaël, car je leur ai laissé des tas de messages hier. Je me sentais tellement mal en réalisant que je m'étais jetée sur un inconnu à la soirée de Noël de ma boîte, et devant tout le monde ! J'ai traîné toute la journée du dimanche au lit devant la télé, en mangeant n'importe quoi pourvu que ce soit sucré et en me lamentant parce que j'avais froid.

J'ai connu des jours meilleurs.

— Tracey Spadolini, dis-je en décrochant.

J'ai pris ma voix la plus professionnelle, pour impressionner Mike, bien que je sache que les appels arrivant sur cette ligne concernent rarement le boulot. Mais cela ne regarde que moi, après tout.

— Salut, dit une voix.

Une voix mâle. Qui n'appartient ni à Buckley, ni à Raphaël. Je fais un signe à Mike pour qu'il comprenne que ce n'est pas Dianne. Il disparaît dans son bureau.

— Salut, dis-je à mon tour dans le téléphone.

— C'est Jack, on s'est rencontrés samedi soir.

Jack ! Le colocataire de Mike, mon patron.

— Ah, salut, redis-je faiblement.

Mon cœur bat un peu plus vite. Malgré tous mes regrets concernant mon attitude samedi, je reconnais qu'il a une belle voix. Je ne m'en étais pas aperçue parce que la musique était trop forte et que nous étions obligés d'hurler pour nous entendre. Contrairement à Will, qui a une voix de ténor au point qu'on le prenait parfois pour une femme quand il faisait du télémarketing, Jack a une voix grave et chaude.

— Tracey, tu travailles pour mon colocataire !

Merde.

— Je viens tout juste de le comprendre. Je ne savais même pas que Mike partageait son appartement avec quelqu'un.

— Je lui ai parlé de notre rencontre hier, et nous nous sommes rendu compte que c'était vraiment dingue comme coïncidence...

J'aurais voulu être une petite souris pour entendre la conversation !

« Dis donc, Mike, je suis sorti avec une nana en minirobe rouge moulante, elle avait un petit coup dans le nez, supercool, la nana ! »

« Mais ce ne serait pas Tracey ? mon assistante ? »

— ... J'ai cherché ton numéro dans le répertoire de la boîte.

Elémentaire, mon cher Watson !

Je suis très partagée, d'un côté je me sens flattée et excitée qu'il m'appelle, de l'autre, j'aurais préféré classer cette aventure pour oublier ma honte.

—... et je pensais que nous pourrions nous revoir.

— Pardon ? Tu pensais ?

Il rit.

— Je pense.

Il a envie de sortir avec une fille qui se conduit si mal ? Une fille qui s'est donnée en spectacle devant tout le personnel de la boîte ? Il n'a pas l'air d'en être le moins du monde contrarié ! Au contraire, il poursuit d'une voix chaleureuse :

— Es-tu prise vendredi soir ?

— Euh, je ne sais pas encore... Puis-je te rappeler cet après-midi ?

Il hésite.

— Bon, d'accord.

— Je dois joindre d'abord des amis avec qui j'avais prévu de sortir.

Quelle menteuse je fais...

— Pas de problème.

— Je...

— J'ai compris, tu n'es pas libre.

Tout à coup, je me sens comme Kate Winslet couchée sur une planche au milieu des icebergs en plein Atlantique Nord, serrant la main de son amoureux et sentant que cette main commence à la lâcher.

« Nooooooon, ne me quitte pas, Jack ! »

— Ecoute, dis-je rapidement, je me souviens que ma soirée était prévue samedi, pas vendredi. Enfin, je n'en suis pas sûre, je dois vérifier auprès d'eux, mais il me semble que je serai libre en fait, vendredi.

— Super.

J'entends une sonnerie lointaine.

— Je dois te laisser, on m'appelle sur une autre ligne, dit-il.

— D'accord.

— On se rappelle, alors ?

— D'accord.

— Salut.

— Merci pour ton appel.

— Je t'en prie. A plus tard.

Je suis folle de joie. Il m'a appelée !

Je suis inquiète. Pourquoi m'a-t-il appelée ? J'ai besoin d'un avis extérieur. J'appelle Kate. Elle est chez elle, bien sûr. En ce moment, elle ne travaille pas. Elle ne travaillera sans doute jamais plus. Quand j'ai fait sa connaissance, elle travaillait en attendant de rencontrer le prince charmant, un riche prince charmant, bien entendu. Ses parents, de riches retraités vivant à Mobile, payaient ses factures sans rechigner. Depuis qu'elle a rencontré Billy, elle joue à la femme au

foyer, sans foyer. Ni mari. Du moins pas encore.

— Tu ne devineras jamais qui est l'invité de l'émission Régis et Kelly ce matin ? me demande-t-elle juste après avoir décroché.

J'entends le son de la télé en fond sonore, des applaudissements et la voix de Régis.

— Ecoute, Kate...

— Tu te souviens de ce type blond qui jouait dans ce film qu'on a vu ensemble l'été dernier ?

— Kate, il faut que je te parle. Je suis au boulot et je n'ai qu'une minute. C'est important.

Il faut parfois user d'un ton dramatique pour réussir à extraire Kate de son petit univers ouaté. Mais je sais que ça marche.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu vas bien ? Pourquoi murmures-tu ?

— Parce que je suis au bureau et que je ne veux pas qu'on m'entende.

— Qu'on entende quoi ? Oh, mon Dieu, tu es enceinte ?

— Non !

J'aurais dû appeler Buckley, il aurait réagi plus calmement. Mais c'est trop tard, alors je raconte brièvement à Kate ce qui m'est arrivé samedi soir.

— Tu as couché avec lui ?

— Non ! On s'est juste embrassés, mais tout le monde nous a vus, et en plus, c'est le colocataire de mon boss ! Je ne sais pas quoi faire ! Et si je sors avec lui vendredi et que je vais chez lui, tu me vois prendre le petit déjeuner en face de Mike en pyjama ?

— Oh, et puis pourquoi pas après tout ?

— Réfléchis cinq minutes, voir ton boss en pyjama, ce n'est pas la meilleure des choses ! En tout cas pas pour moi.

J'ai soudain la vision de Mike en petite tenue. Rideau.

— Je ne dis pas que c'est une bonne chose pour toi de voir ton boss en pyjama, je ne suis pas idiote. Je ne te conseille pas non plus de coucher avec Jack dès vendredi soir, je te dis seulement que c'est bien qu'il t'ait rappelée et je pense que tu devrais accepter son invitation. N'oublie pas ce que Will t'a fait, tu mérites de rencontrer quelqu'un de bien et qui te respecte.

Mille fois merci, Kate, pour ces conseils !

A la place de l'image de Mike en pyjama, je revois Will et sa batterie de mensonges.

— Mais c'est quand même le colocataire de Mike !

Je l'imagine levant les yeux au ciel.

— Et alors ? Ce n'est qu'une soirée avec un type sympa. Point. Cela ne veut pas dire que c'est l'homme de ta vie.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Prends ça simplement comme une soirée qui va te changer les idées. Je sais bien qu'il va te falloir du temps pour passer de cette relation pourrie avec Will à une relation plus heureuse avec un homme normal. Prends cette aventure comme une étape. Tu as besoin de cicatriser.

— C'est déjà fait.

Et c'est vrai. Quand Will me téléphone, je ne m'attends plus à ce qu'il m'annonce qu'il s'est trompé. Bon, d'accord, cela ne fait pas longtemps que je réagis comme ça. Pour être honnête, cela ne date que du dernier coup de fil, et encore, j'ai eu un coup au cœur quand il m'a parlé de ses prochaines vacances de Noël avec Esme. Ils partent skier dans le Vermont.

— Tu es en train de cicatriser, mais tu n'es pas guérie, reprend Kate. Tu n'es absolument pas prête à te lancer dans une histoire sérieuse avec quelqu'un.

— Alors pourquoi me pousses-tu à sortir avec Jack ?

— Parce que tu as besoin d'un homme intermédiaire, un petit ami de transition, un amour passager en somme.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Un mec qui te ramène dans la vraie vie. Un mec qui te fasse oublier l'ancienne Tracey, celle qui subissait les exigences et les mensonges de Will sans rien dire, un mec qui te permette de faire éclore la nouvelle Tracey...

— En somme, un Monsieur Propre qui fasse le ménage en moi et qui me donne un petit coup de fraîcheur.

Silence à l'autre bout de la ligne.

— Tu es libre de voir les choses comme cela, dit-elle, vexée, mais ne laisse pas passer l'occasion de rencontrer quelqu'un de nouveau. Même si ce n'est évidemment pas le bon... Il a peut-être un copain qui se révélera être le bon le jour où tu seras prête.

Je pense que Kate regarde trop de feuilletons à l'eau de rose en ce moment. Je la remercie néanmoins pour ses précieux conseils et je raccroche, guère plus avancée. Je ne me souviens même pas du visage de Jack. Est-il aussi canon que je le pensais samedi soir ? Ou était-ce l'effet de l'alcool ? Si ça se trouve, il est moche comme un pou. Ne croyez pas que les apparences comptent autant pour moi. Je ne suis pas aussi futile ! Quoique... Quand on passe autant de temps à se regarder dans la glace et à observer les autres, on est forcément un peu futile. Mais tout le monde l'est, non ? Bon, pas ma famille. Ni Buckley. Ni mes collègues. Mais j'ai des excuses, j'ai fait tant d'efforts pendant de longs mois pour maigrir que je n'ai pas du tout envie de sortir avec un boudin. Je regrette, ça ne signifie pas que je suis superficielle ! Les gens futiles ne pensent qu'à leur look et ne vivent que pour ça, comme ceux qui travaillent pour Elle, ou comme Will, tiens, par exemple ! Voilà quelqu'un de futile. C'est même le plus futile que je connaisse. Il est aussi très beau, mais ce n'est que superficiel. A l'intérieur, il est froid et cruel. Je dois tirer la leçon de cette histoire. Désormais, je serai prudente. Et je réfléchirai à deux fois avant de m'impliquer sentimentalement. C'est décidé, je vais avoir un « petit ami de transition », une passade agréable, comme dit Kate, mon gourou en relations amoureuses. Quand je serai prête, je me lancerai dans quelque chose de plus sérieux. Je suis d'accord, pour l'instant, il ne s'agit pas de s'engager mais autant que le candidat potentiel soit mignon, non ? Prenez Jack, au hasard, il semble me souvenir qu'il était assez canon. C'est très simple, il n'y a qu'un truc à faire pour me rassurer avant de me lancer dans cette nouvelle aventure : faire développer les photos de la soirée. Le plus vite possible !

A Manhattan, il y a une quantité incroyable de boutiques qui s'engagent à développer vos photos

en une heure. Je vais vous dire ce que j'en pense : c'est de la publicité mensongère. Enfin, ça vaut pour la boutique qui est installée au rez-de-chaussée de ma boîte. La femme en sari qui est au comptoir baragouine un peu d'anglais. J'articule pour lui demander à quelle heure mes photos seront prêtes, je crois comprendre :

— Jamais.

Dans ma hâte à vouloir les récupérer au plus tôt, je m'offre un petit coup de stress, mais c'est vrai que chaque fois que je passe devant son comptoir, je l'entends dire la même chose aux clients pressés. Je sens une bouffée de haine m'envahir. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai l'impression qu'elle m'a prise en grippe. Sent-elle que de ces photos dépend le reste de mon existence ? Je suis sûre que son collègue et elle profitent de leur pouvoir.

Un peu plus tard dans l'après-midi, nouvelle crise de parano. J'attends l'ascenseur aux côtés de miss Coincée, j'ai nommé Susan, la chef comptable. Elle parle avec une de ses collègues, cadre elle aussi. Je la vois lui donner un coup de coude au moment où je m'approche. Vous allez croire que je délire, mais pas du tout. Je suis formelle, au moment où les portes de l'ascenseur se referment, j'entends Susan murmurer :

— C'est elle.

Elle qui ? Elle quoi ?

Elle qui est sortie avec un mec de la boîte au vu et au su de tout le personnel, bien sûr ! Je m'appuie contre la paroi de l'ascenseur en fermant les yeux et en priant pour que l'enfer m'engloutisse. Pourquoi ai-je oublié mes lunettes de soleil sur mon bureau ? Je prends un air détaché, essayant de ne pas remarquer les coups d'œil curieux de la collègue de Susan qui me regarde comme si j'étais la dernière des traînées. Je ne supporterai pas cette humiliation très longtemps mais comment faire ? Je porterai toute ma vie une étiquette de Marie-couche-toi-là, sauf si Jack et moi finissons par nous marier. Les gens mettront alors cette fougue sur le compte du coup de foudre. Bon, je n'ai plus qu'à me marier avec Jack. C'est simple.

Finalement, mes photos sont prêtes mardi midi. Je les arrache de la main de mon ennemie en sari. J'ai appris qu'elle est en fait la propriétaire de la boutique, et c'est officiel, nous nous détestons cordialement.

— Ça fait vingt-deux dollars cinquante, me jette-t-elle sèchement.

— Vingt-deux dollars cinquante ? dis-je sur un ton abasourdi comme si elle me demandait toutes mes économies.

Ce qui est à peu près le cas.

— Vingt-deux dollars cinquante, répète-t-elle en me montrant le panneau au-dessus de sa tête.

— Mais c'est le tarif pour le développement en une heure ! je proteste.

— C'est bien ce que vous avez coché sur le ticket, n'est-ce pas ?

— Mais ça a pris beaucoup plus d'une heure !

Elle pousse un soupir exaspéré et me montre une phrase écrite en petits caractères : « Nous ne garantissons pas le développement en une heure. »

— Mais si je l'avais su, j'aurais pris la formule moins chère, dis-je en haussant le ton.



La formule moins chère propose le développement pour le lendemain, avec un deuxième jeu gratuit, le tout pour douze dollars !

— Vous avez coché cette case, vous payez vingt-deux cinquante.

— Mais c'est de l'arnaque !

— Pas grave, je garde les photos.

— Non !

Et dans un réflexe enfantin, je brandis l'enveloppe au-dessus de ma tête.

— Vingt-deux dollars cinquante, madame, sinon, j'appelle la police.

— O.K. Très bien. Prenez-les vos vingt-deux dollars cinquante.

Je les jette sur le comptoir et pars sans me retourner jusqu'à l'ascenseur. Ce n'est qu'une fois à l'intérieur, entourée d'un homme de ménage et d'un coursier, que je retrouve mon calme et que je me décide à ouvrir l'enveloppe.

Je passe rapidement sur les premières, je cherche celle où l'on nous voit, Jack et moi.

Nous sourions, face à l'objectif, il me tient dans ses bras. Nous ressemblons à un couple.

Et Jack... Jack est vraiment très beau.

D'accord.

Je sors avec le colocataire de mon patron.

C'est trop bête quand même, me dis-je en regardant encore la photo, il ne sera qu'un petit copain de passage.

Vendredi, fin de la journée.

Je me rue dans les toilettes pour me changer. J'enfile une petite robe noire moulante qui me va très bien. Aucune courbe n'échappe à l'œil averti, c'est beau mais je sens que je vais me geler car un vent glacial sévit à cette époque de l'année. J'ai d'abord pensé porter une jupe un peu longue avec une veste de tailleur car j'avais peur que Jack imagine que je suis une allumeuse. Et puis, j'ai décidé d'assumer. Pas le fait d'être une allumeuse, mais tout simplement d'être sexy. C'est pourquoi, avant de partir de chez moi ce matin, j'ai glissé cette adorable minirobe noire dans mon sac. Quelque chose de plus fort que moi m'a poussé à le faire. Bon d'accord, pas quelque chose, quelqu'un : Raphaël. Il a passé la nuit chez moi car son appartement venait d'être désinfecté.

— Du tweed ? Tu ne vas quand même pas porter du tweed pour sortir avec un mec, Tracey ? m'a-t-il demandé sur un ton horrifié.

J'ai regardé avec honte le tailleur noir, les collants opaques et les mocassins plats que j'avais préparés. Il a repris perfidement :

— A moins qu'il ne soit témoin de Jehovah et que tu l'accompagnes dans sa tournée ?

Ce sera donc la robe noire qui me moule tellement que je me suis privée de déjeuner pour ne pas avoir un ballon à la place de l'estomac. Cela dit, je n'ai pas faim du tout, c'est le stress et aussi mes fameuses petites pilules roses. En revanche, je suis gelée. J'ai eu froid toute la journée, et tout le week-end, du reste. Je ne rêve que de rentrer chez moi et de me glisser sous ma couette. En fait, vous voulez que je vous dise ? J'ai la trouille ! Et j'ai encore deux heures à tuer avant de retrouver Jack. Nous avons rendez-vous chez Tequila Murray, un bar mexicain dans le Village. C'est moi qui lui ai suggéré cette adresse, alors que lui avait proposé que nous nous retrouvions dans le hall à la sortie du bureau. Ben voyons ! Nous nous sommes suffisamment donnés en spectacle samedi dernier. Inutile d'en rajouter. Comme vous le voyez, je fais toujours ma petite crise de parano et je me demande bien pourquoi j'ai accepté de le revoir ce soir. Quoi qu'il en soit, maintenant, il est trop tard pour faire machine arrière, je n'ai plus qu'à prendre le métro, ligne 6, direction Bleeker avec Raphaël. Rassurez-vous, il ne va pas tenir la chandelle ce soir, il a lui-même rendez-vous plus tard avec quelqu'un, un type qui travaille dans le bâtiment et qu'il a rencontré au rayon culottes de soie de chez Victoria Secret.

Sans commentaires...

Arrivés chez Tequila Murray, nous prenons place tous les deux à une table près d'une fenêtre. Comme c'est happy hour, nous avons droit à deux tequila pour le prix d'une.

— Hé, salut, Raphaël ! Comment vas-tu ? demande la serveuse en déposant un plein panier de chips, de sauce et de guacamole devant nous.

— Geri ! J'ignorais que tu bossais ici !

— Depuis une semaine seulement.

Pendant quelques instants, Geri et Raphaël papotent ensemble. Ils parlent de gens que je ne connais pas, de lieux où je ne suis jamais allée... Avec Raphaël, c'est tout le temps comme ça. Je souris bêtement dans le vide en attendant qu'ils aient fini. Enfin, Geri prend notre commande : je

prends un margarita et Raphaël un truc qui s'appelle golden cadillac. Geri lui fait remarquer que normalement à cette heure-ci, on ne sert que des margaritas mais qu'elle veut bien faire une exception pour lui. Alors qu'elle s'éloigne, j'interroge Raphaël :

— Tu connais tout le monde à Manhattan ?

Machinalement, je tends la main vers les chips. Je me retiens à temps, avec cette robe, je ne dois rien manger de superflu.

— Non, pas tout le monde quand même ! Mais lui, je le connais parce qu'il sortait à une époque avec mon copain Jacob.

— Lui ? Mais de qui parles-tu ?

— Jacob. Tu le connais, il bosse pour Sondheim Review.

Inconnu au bataillon. Je n'y comprends rien. Je tente encore.

— Et qui sortait avec Jacob ?

— Lui. Le serveur.

Un serveur ? Je regarde autour de moi. Je ne vois que Geri au bar ou plutôt Jerry. A bien l'observer, je m'aperçois que sa poitrine est aussi prometteuse que son entrejambe moulé dans un pantalon de torero. Je respire profondément. Je devrais pourtant être habituée, depuis le temps que je connais Raphaël, à ne rencontrer avec lui que des personnages — comment dire ? — originaux.

— Si tu savais comme il me tarde de faire la connaissance de Jack ! dit Raphaël en plongeant d'un air gourmand une chips dans la sauce piquante.

Je salive en le voyant croquer. Il mâche en reniflant. Il est très enrhumé depuis quelques jours. Il a toussé toute la nuit, mais quand je lui ai suggéré de remettre son rendez-vous de ce soir, il a pris un air horrifié comme si je lui avais suggéré d'entrer dans les ordres !

— Oh, quel délice ! Tu devrais te laisser tenter, Tracey ! C'est frais, c'est exquis, miam !

— Il est hors de question que tu fasses la connaissance de Jack, dis-je en attrapant le bol et en le déplaçant à l'autre bout de la table.

— Comment ça ? Et pourquoi ?

Je le regarde en silence. Aujourd'hui, il porte un chouchou léopard en guise de bracelet, une jupe-culotte en jean et des boots en cuir verni rouge à bout pointu.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que tu pourrais l'effrayer, lui dis-je sans rire.

— Peu importe, de toute façon, Carl ne va plus tarder à venir me chercher.

— Carl vient ici ?

— Je ne te l'avais pas dit ?

— Non, je croyais que vous deviez vous retrouver au Boys Club.

— Non, finalement, on a changé nos plans, dit-il en se mouchant pour la énième fois.

Il remet son mouchoir dans sa manche en s'écriant :

— Tiens, justement, le voilà !

Je tourne la tête. Un grand type très baraqué, brun, supersapé en costume sombre attend dans la

rue. Dites-moi que je rêve ! On dirait Batman !

— Il est viril, hein, Tracey ? demande Raphaël d'une voix énamourée.

— Il ne nous manquait plus que ça, dis-je à voix basse alors que Geri-Jerry dépose les verres sur notre table.

Carl nous rejoint. J'avale une longue gorgée glacée sans tenir compte de mon estomac vide depuis ce matin.

Le temps passe, nous papotons, nous buvons, ils mangent des chips. J'ai à peine fini mon verre que le second, offert par la maison celui-là, apparaît sur la table. Raphaël et Carl en sont à leur deuxième tournée — en une heure, ils ont bu quatre golden cadillac. Est-ce l'effet de l'alcool ? Je trouve que ce Carl est un mec plutôt sympa. La conversation roule sur un sujet inusable à New York, les histoires d'appartement.

— Alors, il arrive quand, ton marin ? demande Carl en regardant sa montre.

Qu'est-ce que c'est encore que ce plan ?

— Et qui est ce marin que l'on attend ? je demande à Raphaël, m'attendant à voir débarquer un drag-queen déguisé en sirène.

Il plonge son nez tout rouge dans une serviette en papier avant de la replier et de la glisser dans sa manche.

— Je suppose qu'il veut parler de Jack.

— Mon Jack ? Mais il n'est pas marin !

— Ah, bon ? demande Carl, gêné.

— Pas du tout ! Qui t'a raconté ça ?

— Toi-même, répond Carl.

— Jamais de la vie, j'ai dit qu'il était responsable du plan medias.

— Faux. Tu as dit qu'il était marin dans la marine marchande, s'obstine Carl.

Je me tourne vers Raphaël en quête d'un appui. Il acquiesce.

— Désolé, tu l'as dit, Tracey.

— Tu as bu quatre golden cadillac et avalé des tonnes de cachets contre le rhume, je doute que ton cerveau ait pu enregistrer la moindre information cohérente ! dis-je en protestant à Raphaël.

Il rigole.

— T'as pas tort.

— Moi, je sais, dit Carl qui n'en démord pas. Tu as dit marin !

Après tout, marin ou responsable de plan média, c'est un peu pareil, non ? Carl reprend :

— Je n'ai jamais rencontré de marin.

— On est deux, alors, lui dis-je, la voix un peu pâteuse.

— Et il arrive à quelle heure ?

Je me tourne vers Raphaël en faisant les gros yeux. Je tapote ma montre, l'air de rien.

— Vous ne devez pas y aller, maintenant, les mecs ?

— Ah, non, on attend le marin, insiste Raphaël.

— Oui, c'est ça, on veut voir le marin, rugit le malabar abruti assis à côté de lui tout en reposant violemment son verre vide sur la table. Je veux le voir ! Il vient en uniforme ?

Effondrée, je me tourne vers Raphaël. Il est hilare. Je sors fumer une cigarette dans la rue glaciale. A deux reprises, je crois reconnaître Will avec à son bras la ravissante Esmé. Mais ce n'est pas eux. Je tente de sortir Will de ma tête et de me concentrer sur la soirée de ce soir. Mais où est Jack ? Il est en retard maintenant. Ça commence à m'énerver jusqu'à ce que j'aperçoive le large visage de Carl écrasé contre la vitre. Je suis heureuse que Jack ne soit pas encore arrivé, j'écrase ma cigarette et je rentre dans le bar, bien décidée à leur dire de s'en aller. Mais au moment où j'ouvre la bouche, Raphaël se met à éternuer. Dehors, derrière la vitre, une femme promène un caniche en laisse. Elle porte un de ces chapeaux en fourrure que l'on trouve en Russie.

— Waouh ! je veux le même, se met à crier Carl en tapant sur la vitre pour attirer l'attention de la passante. Je suis sûr que ça m'irait très bien.

— Mais bien sûr que ça t'irait bien, très bien même, répond Raphaël en toussant, quelqu'un a-t-il un mouchoir ?

— Non, ça ne lui irait pas du tout, dis-je, il ressemblerait à l'Empire State Building avec un grand singe enroulé autour de sa flèche.

— Vous ne seriez pas en train de vous foutre de moi par hasard ? demande Carl.

— Moi ? Non.

Je jette un regard assassin à Raphaël qui ne m'a même pas entendue, tant il est occupé à fouiller son sac pour trouver un mouchoir. Devant le raffut, le patron du bar arrive et nous demande de quitter les lieux. Carl refuse. Il veut parler. Il a des choses à dire. Notamment sur les marins et sur les chapeaux en fourrure. Il parle fort. Il dit qu'il a encore soif. Qu'on lui apporte un autre cocktail. Le patron du bar ne veut plus lui servir d'alcool. Carl proteste. Le patron lui demande de sortir. Mais Carl ne veut pas. Je regarde ma montre, puis Raphaël qui a une quinte de toux.

— Fais quelque chose avant que cela ne dégénère, lui dis-je. Le patron va nous jeter dehors au moment où Jack va arriver. Tu imagines la honte !

— Mais non, pas toi, répond-il. Il veut seulement que Carl sorte.

Celui-ci vocifère contre le patron, l'accusant maintenant d'être homophobe et le menaçant de poursuites.

— Raphaël, tu l'attrapes par la peau du dos et tu le sors d'ici immédiatement, dis-je entre mes dents.

— Et comment ? Tu as une grue ?

— Tu te débrouilles.

Raphaël s'approche de Carl, lui dit quelque chose à l'oreille. L'autre s'arrête de crier, prend l'air intéressé et demande :

— Quand ?

— Tout de suite, répond Raphaël avec un clin d'œil.

Il laisse deux billets de vingt dollars sur la table et passe son bras sous celui de King Kong. Ils partent tous les deux dans la nuit vers de nouvelles aventures dont je ne veux même pas imaginer le scénario. Sans m'en rendre compte, je vide la moitié de mon second verre de margarita, puis je le finis en m'apercevant que Jack a maintenant quarante-cinq minutes de retard. Ne serait-il pas par hasard en train de me poser un lapin ? Ce serait la première fois de ma vie. Même Will ne m'a jamais fait ce coup-là.

— Tu en veux un autre ? me demande Jerry.

Ce n'est pas raisonnable, mais que faire ? Partir ? Mais si Jack arrive cinq minutes après ? Je reste.

Quinze minutes et la moitié de mon troisième margarita plus tard, il arrive enfin. Il est en jean avec des boots noirs, un pull noir à col roulé sous un caban bleu marine. Ses joues sont rouges à cause du froid et le vent l'a décoiffé.

— Tracey ! Je suis supercontent que tu sois encore là. Excuse-moi, tu ne croiras jamais ce qui vient de m'arriver.

Il se laisse tomber dans le fauteuil occupé quelques minutes plus tôt par Carl, l'ouvrier du bâtiment homo et amateur de marins. Comme je ne suis pas du genre à faire la gueule, je lui souris et lui dis :

— Raconte.

Je le regarde alors qu'il se passe une main dans les cheveux pour tenter de se recoiffer. Il est supermignon. Je voudrais qu'il ne partage pas son appartement avec Mike, car malgré toutes mes bonnes résolutions, j'ai envie de passer la nuit avec lui. Une nuit. Rien qu'une. Cette nuit.

Evidemment, on a la possibilité d'aller chez moi. Mais s'il vient chez moi, Mike saura que je couche avec un homme dès la première rencontre et je n'aurai pas ma promotion.

Oui, enfin, peut-être que je mélange tout. Peut-on refuser une promotion à un de ses employés à cause du sexe ?

Qui sait ? Et après tout ? Ce n'est pas si mal d'être assistante, me dis-je en le dévorant des yeux.

— Je suis rentré chez moi à Brooklyn pour prendre une douche avant de venir.

Je l'imagine tout nu sous la douche. Je vois ses muscles rouler sous sa peau, son corps plein de savon, la vapeur, et moi contre lui... Ignorant le film que je suis en train de me faire, Jack poursuit son explication.

— J'allais chez moi lorsqu'une vieille dame m'a demandé son chemin pour aller à Grand Central. Comme c'était ma destination, je lui ai proposé de l'y accompagner.

— C'est sympa de ta part.

Il sourit et je revois ces deux adorables fossettes dont j'avais noté l'existence samedi soir.

— Je suis sympa et de toute façon, c'est là que j'allais.

— Ah, vous voilà enfin ! Elle commençait à s'inquiéter ! dit Jerry qui surgit soudain.

— C'est vrai ? Tu croyais que je t'avais posé un lapin ?

— Euh, non, pas vraiment... En fait, j'espérais que tu ne ferais pas cela.

Il prend ma main dans la sienne.

— Je ne le ferai pas.

Nous nous sourions. Le temps s'arrête jusqu'à ce que Jerry intervienne de nouveau.

— C'est pas plus mal que vous soyez arrivé en retard, parce que vous auriez vu ses copains ! Un poème !

— Dis-moi, Jerry, tu ne devais pas m'apporter un autre margarita ? dis-je pour éviter qu'il/elle ne se lance dans une version trop colorée des aventures de Carl, l'insortable bûcheron gay égaré dans la jungle new-yorkaise.

D'autant que je devine, juste au-dessus du rouge à lèvres rose fluo que porte Jerry, une ombre de moustache qui commence à devenir un peu trop visible. Je n'ai aucune envie de boire quoi que ce soit, mais puisque Jerry s'est donné la peine de me l'apporter et que le verre est sur la table, je le bois pendant que Jack boit une Dos Equis en finissant son histoire.

— Alors, me voilà en train d'escorter cette vieille dame qui me dit s'appeler Henrietta jusqu'à Grand Central. Mais elle marchait à deux à l'heure et il y avait un monde fou.

Il se lève pour mimer la vieille dame. Je craque complètement.

— Ne ris pas, je suis sérieux. C'est alors que trois autres vieilles dames nous abordent et nous demandent si nous savons où est Grand Central. Elle répond : « Mais c'est là que nous allons, venez donc avec nous ! Je m'appelle Henrietta, mais vous pouvez m'appeler Henny, et voici Jack... »

Il l'imité à la perfection, je ne peux plus m'arrêter de rire.

— Me voilà avec quatre petites vieilles qui ne me lâchent pas d'une semelle. Je marche devant, elles me suivent à la queue leu leu, tu vois le tableau, dit-il en croquant dans une chips.

— Je te pardonne. Tu t'es conduit en bon citoyen, dis-je en essuyant mes larmes de rire.

— Ce n'est pas terminé ! Arrivées à Grand Central, elles étaient tellement déboussolées, que je leur ai proposé de les conduire à leur train. Nous nous apprêtons donc à descendre les marches vers les quais lorsque derrière nous, une voix nous appelle.

Je suis suspendue à ses lèvres, mais je commence à me demander si c'est du lard ou du cochon. Nous sommes à New York, une ville où tout est possible. Jack poursuit :

— Je me retourne, et je vois un type en fauteuil roulant en haut des marches. Il n'a ni bras ni jambes. Je remonte pour le chercher, je le dépose en bas des marches, puis je remonte chercher son fauteuil roulant. Enfin, j'installe les petites mamies dans leur train, puis je me rends compte que je n'ai plus qu'à foncer chez moi pour prendre une bonne douche, car le type était vraiment crade.

— Tu es sérieux ?

— Je t'assure que c'est vrai ! Une horreur !

— Non, je ne parle pas du type, je parle des vieilles dames, et du fauteuil roulant. Tu as tout inventé ou c'est vrai ?

— C'est du vécu ! Comment inventer un truc pareil ?

Je sens une soudaine et terrible envie de faire pipi. Je lui demande de m'excuser un moment, il lève sa bière à ma santé alors que je me lève et que je me dirige vers les toilettes. A peine debout, je réalise le danger que représente toute cette tequila sur un estomac vide. Je ne suis pas bourrée. Je suis malade ! A peine enfermée dans les toilettes, les margaritas reprennent le chemin inverse de celui qu'ils ont pris quelques dizaines de minutes plus tôt. Bon, je sais, ce n'est pas très ragoûtant, mais j'avoue que je me sens mieux. Je me rafraîchis au lavabo, je prends une pastille dans mon sac et je me regarde dans la glace. Je suis pâle à faire peur, je n'ai plus de rouge à lèvres, mais à part ça, je suis canon. Et le contact passe plutôt bien avec Jack. Pourtant, le déroulement de la soirée est un peu bizarre. Carl, d'abord, et ce scandale, puis Jack qui arrive en retard, enfin, moi qui me retrouve malade dans les toilettes. Je devrais peut-être le lui dire et rentrer chez moi. De toute façon, je sais bien que rien de sérieux ne sortira de cette aventure, on ne tombe pas amoureux juste après une rupture douloureuse. Je reconnais que je suis mordue, il me plaît terriblement, mais ce n'est qu'un petit copain de passage. C'est un mirage. Ce n'est pas parce que je suis attirée par le premier mec venu et qu'il semble me correspondre complètement que cela signifie quelque chose. Buckley, lui aussi, semblait être fait pour moi. Mais quand je l'ai rencontré, j'étais encore avec Will et quand j'ai été libre, c'est lui qui ne l'était plus.

Et s'il rompait avec elle ? Et si nous tombions amoureux l'un de l'autre ?

Je souris à mon reflet dans la glace.

Stop, Tracey, pourquoi vois-tu toujours un mari potentiel dans chacun des hommes qui croisent ta route ?

Parce que quand on a été en couple durant trois ans, la solitude est insupportable. Pourtant, je sais que ce n'est pas une raison pour me lancer dans la première aventure venue, ce serait aussi nul que d'être restée avec Will durant trois ans. Je me suis accrochée à lui parce que j'avais peur de la solitude, et me voilà prête à recommencer ! Kate a raison. Je ne suis pas encore guérie. Je ne suis pas prête pour démarrer une nouvelle relation avec quelqu'un. Je dois d'abord vivre pour moi-même.

Forte de cette résolution, je sors mon tube de rouge à lèvres, puis je tamponne mes lèvres avec un mouchoir en papier. J'avale une pastille de Halls, espérant que la menthe finira de me rafraîchir et je vaporise un peu de déodorant Ralph Lauren derrière chaque oreille. Je suis tellement jolie et je sens tellement bon que je me demande si Jack va me croire quand je vais lui dire que je suis malade et que je veux rentrer chez moi. Mais, alors que je sors des toilettes, je sais que c'est la meilleure chose à faire. Après tout, il est arrivé en retard, j'ai bien le droit de partir plus tôt. Il sera peut-être soulagé. Si ça se trouve, il s'est senti obligé de me voir ce soir à cause de Mike. Mon patron et Dianne lui ont sans doute dit à quel point j'étais dépressive après ma rupture avec Will.

C'est certainement ça.

J'arrive à la table.

— Enfin, te voilà, tu me manquais déjà, dit Jack avec un sourire attendrissant qui fait aussitôt apparaître ses fossettes.

Je devrais y aller.

Mais je reste.





C'est la première fois depuis des semaines que je ne suis pas gelée en me réveillant.

Sans doute parce que je suis pelotonnée contre une chaudière humaine, j'ai nommé, Jack.

Ah, oui, au fait, son nom de famille est Candell.

Je le précise parce que je ne voudrais pas que vous croyiez que j'ai pu passer la nuit avec quelqu'un dont j'ignore le nom de famille. Je tiens également à préciser que son nom se dit bien Candell, et pas Candle, comme une bougie. Je n'accepterai aucun jeu de mots de mauvais goût... Je sais d'autres petites choses à son sujet. Par exemple, quand il avait sept ans, sa famille a déménagé du Bronx pour la banlieue. Un coin tellement calme qu'il en est devenu insomniaque. Quand il a eu dix ans, ses parents l'ont envoyé en colonie dans le Massachusetts, il a cru qu'ils l'avaient abandonné, mais il a au moins appris à nager. A douze ans, il a perdu son chien, écrasé par la camionnette du livreur de glaces. Non, je ne connais pas le nom du chien. Aurais-je dû le lui demander avant de passer la nuit avec lui ? Sans doute. J'aurais certainement dû attendre davantage et respecter la promesse que je m'étais faite et que j'avais faite à Kate de ne pas coucher avec lui. Mais, voyez-vous, dans ce petit matin gris d'hiver, chaudement blottie contre lui, son bras autour de moi, ma tête sur sa poitrine, son souffle contre ma joue, je n'en ai rien à faire de tous ces « j'aurais dû » ou « je n'aurais pas dû ».

Il faut que je vous raconte la suite de la soirée. Ça s'est fait tout seul. Après le bar et mon début de malaise, nous sommes allés dîner, puis nous avons pris un café et un gâteau dans une superpetite pâtisserie au coin de Mulberry & Broome et de Little Italy. Et nous avons fait l'amour. C'était sublime et tout naturel.

Ça peut vous paraître bizarre mais c'est exactement ce qui s'est passé. Je n'ai pas eu de crise d'angoisse ni d'envie de fuir. Tant mieux, du reste, parce que comme nous sommes chez moi... Oui, je sais. Il m'a bien proposé d'aller chez lui mais comme mon appartement était plus près de l'endroit où nous nous trouvions et que nous ne pouvions déjà pas nous séparer, c'était aussi bien. D'autant que chez moi, mon boss ne dort pas de l'autre côté de la cloison. Voilà pourquoi nous sommes lovés dans les bras l'un de l'autre au creux de mon grand lit en chêne acheté il y a quelques mois. Jack est mon premier invité. Raphaël ne compte pas puisqu'il a dormi par terre jeudi dernier. Il était du reste assez en pétard mais je ne voulais pas risquer d'attraper son rhume. Il n'était absolument pas question de faire coucher Jack sur un matelas par terre.

Nous avons donc étrenné mon grand lit. Plusieurs fois même, si vous voulez tout savoir. J'aurais pu lui dire que pour cette raison, il occuperait toujours une place spéciale dans mon cœur, mais je n'ai pas osé. Je n'ai pas osé non plus lui dire des tonnes d'autres choses, comme par exemple que j'ai été plaquée il y a quelques mois, et que Jack est un petit ami de passage, et qu'à l'origine, je ne devais pas coucher avec lui. C'est mieux de ne pas tout se dire. Jack se réveille doucement, caresse ma joue et murmure :

— Bonjour, toi. Tu as l'air sérieux. A quoi penses-tu ?

— Je pense que Kate va me tuer.

— Qui est Kate ?

— Ma copine.

— Celle qui est scotchée à son appareil photo ?

— Non, elle, c'est Latisha et l'appareil photo m'appartient. Kate ne travaille pas chez Blaire Barnett.

— Elle bosse où ?

— Elle se dit chargée de relations publiques, mais en réalité, elle ne travaille pas.

— Et pourquoi crois-tu qu'elle va te tuer ?

— Parce que je n'ai pas écouté ses conseils.

— J'ai quelque chose à voir avec ces fameux conseils ?

— Tu es sorcier ?

Il hausse les épaules.

— C'est assez limpide, tu sais.

— Pas forcément. Kate passe sa vie à me donner des conseils. Mais tu as vu juste, cela te concerne, en effet.

— Ta copine t'avait conseillé de ne pas sortir avec moi.

— Non, je pouvais sortir avec toi, mais pas coucher.

Oups, le mot est moche.

— Enfin, tu sais, je ne suis pas coutumière du fait, au contraire, je ne me conduis jamais comme ça, mais, euh, c'est que je sors d'une histoire qui s'est mal terminée, et, euh, elle a peur que...

Elle a peur de quoi, au fait ? Que je sois blessée, trompée, abandonnée ? Les trois à la fois ?

— Je vois, dit Jack.

— En plus, je ne me suis jamais conduite comme ça.

Surtout la première fois.

J'ai la soudaine vision d'une nuit pas si lointaine, qui s'est terminée dans des draps imprimés Star Wars... Bon, d'accord, je ne sortais pas avec lui, je venais de le rencontrer dans un bar... Mais y a-t-il vraiment une différence ?

J'attends que Jack me dise que lui non plus n'a jamais connu une telle expérience, mais il bâille en roulant sur le dos et s'étire comme un chat. Apparemment, il n'est pas pressé de se lever, de s'habiller et de partir. Comment faire pour le garder un peu, beaucoup, toujours ?

O.K., ce n'est pas l'homme de ma vie ! Mais on peut rêver, non ? Rien n'interdit d'imaginer que votre petit copain de passage devienne l'homme de votre vie. Toutes les filles fantasment quand elles sortent avec un garçon. Il n'y a pas de mal à rêver d'une belle bague, d'une robe blanche, de cours d'accouchement sans douleur, de recherches de maison en banlieue, de premières communions, de fêtes de collège, de robes de demoiselles d'honneur, de noces d'or et de caveau de famille. Pour une fille, rêver de ce genre de choses donne un avant-goût du gâteau de mariage et des bulles de champagne.

Jack se tourne vers moi.

— A quoi penses-tu ?

Vous croyez qu'il part en courant si je lui dis ?

Oui, moi aussi. Je hausse les épaules et je décide de mentir.

— Je pense à tous les cadeaux de Noël que je dois acheter pour le bureau. Tu sais, le « mystérieux flocon ».

— Le quoi ?

— Oui, les petits cadeaux surprise que l'on doit faire à l'occasion de Noël ? Tu n'es pas au courant ?

— Non.

— D'après Merry, c'est pourtant obligatoire.

Il hausse les épaules.

— Elle nous fait le coup chaque année. Dans notre département, personne ne le fait.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout, elle dit à tout le monde que c'est obligatoire parce que sinon, personne ne le ferait.

— Alors elle s'est moquée de moi ! Et maintenant, je dois acheter cinq cadeaux à Myron pour rien.

— Myron ? Le type qui distribue le courrier ? Il est sympa.

— Oui, c'est vrai. J'ai de la chance d'être tombée sur lui. Mais ce n'est pas une priorité et je me demande bien ce que je vais pouvoir lui offrir dans une limite de quinze dollars pour cinq cadeaux.

— Tu peux acheter des tonnes de trucs avec une somme pareille, répond Jack.

— Quoi, par exemple ?

— Un billet de loterie, des bonbons, une guirlande de Noël, un livre...

— Et si tu faisais mes courses de Noël à ma place ?

— Et si nous y allions tous les deux ensemble ? Tu es libre aujourd'hui ?

— Je peux m'arranger..., dis-je en faisant semblant d'hésiter, comme si je n'en mourais pas d'envie !

— Super ! J'en profiterai pour acheter les cadeaux de mes sœurs.

— Tu en as combien ?

— J'ai quatre sœurs. Trois plus âgées, une plus jeune.

— Je devine que ton père voulait un fils, et que la petite dernière est la cerise sur le gâteau ?

— C'est ça, dit-il en riant, mais elle est la chouchoute, alors je pense que mes parents ne regrettent pas une seconde leur petite dernière.

— Mes parents, eux aussi, ont cinq enfants, dis-je en me pinçant pour ne pas voir là autre chose qu'une simple coïncidence. Je suis la plus jeune mais je ne suis pas la chouchoute.

— C'est qui ?

— Tous les autres. Mes frères et sœurs vivent tous à Brookside, je suis la seule à avoir trahi la famille !

Il rit.

— Tu es originaire de Brookside ?

— Oui, c'est à l'autre bout de l'Etat, juste avant le lac Erie.

— Et toute ta famille vit là-bas ?

— Oui. Ma sœur Mary Beth, qui vient tout juste de se réconcilier avec son idiot de mari, a deux enfants. Mon frère Danny et sa femme Michaela ont un fils. Il y a ensuite mon frère Joey et sa femme Sara, et mon frère Frankie. Il est fiancé à une fille de Brookside. Je suis la seule qui n'habite pas là-bas.

Et la seule qui ne soit ni mariée ni même fiancée. A vingt-trois ans à Brookside, quand on n'est pas fiancée, les rumeurs courent sur votre éventuelle homosexualité.

— Pourquoi es-tu partie ?

Pour une seule et unique raison : Will.

Will, rencontré au collège et que j'aurais suivi au bout du monde. Heureusement pour moi, il s'est arrêté à New York. Je n'ai aucune envie de parler de Will à Jack, alors je réponds à côté.

— Je voulais devenir rédactrice publicitaire, et rédiger des petites annonces pour le Brookside Observer, le journal local, ne me branchait pas trop, alors je me suis retrouvée ici. Je ne suis pas encore rédactrice mais...

— Mike m'a dit que tu postulais pour un job de créatif à l'agence ?

Mike a dit ça ? J'en suis ravie et soulagée. Pas seulement parce que cela signifie que Mike n'a pas oublié ses promesses, mais aussi parce que ça prouve que Jack s'intéresse vraiment à moi.

— Et que dit-il d'autre à mon sujet ?

— Pas grand-chose. Dianne était là.

— Oh, Dianne ! Elle est adorable.

— Tu as raison, gentille comme un serpent venimeux.

— Tu ne l'aimes pas ?

— C'est une garce.

— Je suis très étonnée, elle est toujours charmante avec moi au téléphone.

— C'est du pipeau. Elle est tordue.

Je me souviens des mots de Dianne : « Mike a un colocataire, c'est un sale con. »

J'avais totalement oublié cette phrase. Elle m'avait fait ce commentaire le jour où je lui avais raconté ma rupture avec Will. Elle cherchait dans ses connaissances quelqu'un à me présenter.

Jack n'est pas un sale con, mais Dianne est-elle une garce ? Qui croire ?

— Pourquoi Mike sort-il avec elle ? C'est parce qu'elle est mignonne ?

— Mignonne, Dianne ? demande-t-il en sursautant.

— Il me semble qu'elle l'est. J'ai vu des photos dans le bureau de Mike. Elle a l'air dynamique

avec ses cheveux noirs coupés au carré et son visage fin.

— Laisse tomber, parlons d'autre chose, ça me rend malade de parler d'elle.

— Excuse-moi.

Il me serre contre lui.

— Tu veux que je te dise ce qui me ferait plaisir ? Tu n'as droit qu'à une seule réponse.

— Euh, faire les courses de Noël ? dis-je pour le taquiner avec un rire de gorge qui a pour effet de le rapprocher encore un peu plus de moi.

Il m'embrasse.

— Mauvaise pioche.

— Pourrais-tu me donner un indice ?

Il se met à m'embrasser dans le cou.

Je crois que j'ai trouvé.

Bonne pioche.

Nous émergeons en début d'après-midi.

— Alors, on va faire ces courses, Tracey ?

— D'accord, si tu en as vraiment envie toi-même.

— J'en ai très envie. Je peux prendre une douche d'abord ? demande-t-il en s'asseyant au bord du lit.

Je regarde son dos nu en salivant.

— Bien sûr, la salle de bains est par là, dis-je en tendant le bras vers le fond de la pièce comme s'il pouvait se perdre dans mon appartement aussi petit qu'un coffret à bijoux.

Un coffret à bijoux qui contiendrait un diamant monté sur un anneau de platine...

Stop ! Tu n'es pas et ne seras jamais fiancée avec Jack !

Fin du rêve.

Si j'étais une de ces nanas sans complexes, je le regarderais traverser la pièce nu comme un ver, mais comme je suis une fille polie, je me tourne vers le mur en roulant sur moi-même et en fermant les yeux pour revivre chaque instant de cette matinée. Jack ressort de la salle de bains.

— Tracey, pourrais-tu... euh, enlever ce truc de la baignoire ?

— Quel truc ?

— Euh, ta culotte.

— Ma culotte ?

Ma culotte n'est pas dans la baignoire, pour la bonne et simple raison qu'elle est perdue au milieu des draps froissés, mais comme il reste planté au milieu de la pièce, je me lève, m'enroule dans le drap et, pieds nus sur le plancher puis sur le carrelage froid de la salle de bains, je vais voir l'objet incriminé. Et là, je découvre avec une horreur absolue un string léopard pendu au robinet de la baignoire. C'est bien un string, pas d'erreur, mais ce n'est pas le mien !

— C'est à un copain, dis-je sur le ton de l'évidence.

Jack me dévisage de l'air du flic qui vient d'arrêter un drogué affirmant que le sac rempli de coke retrouvé dans ses poches n'est pas à lui.

— C'est vrai...

Ben voyons ! a-t-il l'air de penser.

— ... C'est à mon copain, Raphaël, il a dormi ici l'autre nuit parce que son appartement venait d'être traité par les services de désinfection, et il a dû l'oublier. Et avant que Jack n'ait le moindre doute sur mes relations avec Raphaël, j'ajoute :

— Il est gay...

Comme si la précision était indispensable !

— ... Tu peux l'enlever.

— Je préfère que tu le fasses toi-même.

— Je peux ?

— Je t'en prie, dit-il avec un grand geste de la main, après toi !

Je regarde le string.

— Je reviens, dis-je à Jack en me dirigeant vers la cuisine.

Je fouille au fond de l'un des placards, à la recherche de la longue fourchette à barbecue laissée par un précédent locataire. Je m'étais toujours demandé à quoi pouvait servir une fourchette à barbecue en plein cœur de Manhattan, aujourd'hui, je le sais. Armée de ma fourchette, je retourne dans la salle de bains. Jack observe toujours le string d'un air dégoûté. En revanche, il n'a pas l'air surpris de me voir équipée de la sorte. Je m'approche du string et je l'embroche. Jack sourit.

— Et maintenant ?

J'emporte le string dans la cuisine, du pied j'appuie sur la pédale de ma poubelle, et je le dépose au fond.

— Maintenant, voilà, dis-je en ôtant mon pied.

Le couvercle retombe avec un claquement sec.

— Et si ton copain te demande des nouvelles de son string, tu lui dis quoi ? demande Jack sur un ton amusé.

— C'est triste, mais je pense qu'il l'a déjà oublié. C'est le genre de gars qui sème ses culottes à travers toute la ville !

Il rit, puis prend sa douche pendant que je retourne sous la couette. Je repense à cette nuit torride passée avec Jack, et à son corps nu, qui fait naître de nouveaux fantasmes. Qui a parlé de bague de fiançailles ?

A priori, on pourrait croire que faire des courses de Noël avec un mec qu'on ne connaît que depuis la veille est une expérience assez délicate. Qu'il faut absolument trouver des sujets de conversation, ne pas s'énerver à cause de la foule, et si possible abréger la journée. Si vous pensez cela, vous vous trompez complètement. Faire des courses avec Jack est la chose la plus sympa que j'ai jamais faite. Vraiment. Ce n'est pas aussi intense qu'avec Raphaël, ni aussi crevant

qu'avec Kate, mais c'est mieux qu'avec Buckley. Jack me fait rire autant que Buckley, mais il y a le petit plus, et ce petit plus, c'est que nous nous baladons main dans la main et que nous n'arrêtons pas de nous embrasser. Tout l'après-midi, nous nous promenons dans le Village pour faire nos courses de Noël, et quand la pluie se transforme en gros flocons de neige, il se met à chanter Winter Wonderland. Il chante comme une casserole, mais ça lui est égal et à moi aussi.

Je ne peux même pas le comparer à Will, qui dès qu'il ouvre la bouche en public, s'attend à voir les gens interrompre leurs activités pour l'écouter et l'applaudir. Jack n'est pas du tout comme ça. Il chante parce que ça lui fait plaisir, il se fiche complètement de savoir s'il plaît ou non. Je me surprends même à chanter avec lui, chose que je n'aurais jamais faite avec Will, ayant trop peur qu'il ne critique ma voix ou se moque de moi. Mais avec Jack, je chante de tout mon cœur, et c'est bon. Je n'ai pensé à Will que deux autres fois dans la journée. La première fois, lorsque nous sommes passés devant le cabaret où Will et moi étions allés lors de notre première soirée à New York après mon déménagement... Et la deuxième fois quand j'ai cru le reconnaître dans la rue. Je me suis trompée, ce n'était qu'un vieil homme noir qui promenait son chien. Bizarre, Will n'est pas noir et il est allergique aux chiens.

J'ai trouvé cinq cadeaux pour Myron et Jack a acheté de très jolis pulls à ses sœurs. Le temps s'est nettement détérioré dans l'après-midi alors nous nous sommes réfugiés dans un petit troquet de Washington Square. Nous avons commandé deux cafés et des oignons frits nappés de moutarde. Je ne sais pas pourquoi ils m'ont semblé divins. Un régal. Nous avons parlé de plein de choses, de nourriture, de musique, de New York. Quelle ne fût ma surprise en réalisant tout à coup qu'il faisait nuit par la vitre du café. J'ai demandé à Jack :

— Ça fait combien de temps que nous parlons ?

— Un bout de temps... Il faut que j'y aille maintenant, a-t-il dit en regardant sa montre.

— Oh... Je dois y aller aussi, ai-je répondu comme si j'avais rendez-vous quelque part.

Je sens que lui a un rendez-vous, par contre. Il insiste pour payer. Will et moi partageons toujours. Dehors, nous nous arrêtons sous l'auvent pour fermer nos manteaux. J'essaie de ne pas me poser de questions sur son emploi du temps de la soirée. A-t-il un rendez-vous galant ? Après tout, nous sommes samedi soir ! J'espère que non. J'ai tellement envie qu'il rentre avec moi, mais je n'ose pas le lui demander.

— Je dois aller vers l'ouest pour attraper la ligne F, mais je vais d'abord t'appeler un taxi.

Il y a une douzaine de taxis dans la rue mais ils sont tous pris.

— Ne t'inquiète pas, Jack, je vais prendre le métro, je n'ai qu'une station.

— Tu es sûre ?

C'est un peu idiot de faire le trajet par ce temps mais ça me laisse quelques minutes de plus avec lui. J'en apprendrai peut-être davantage sur son programme.

Hélas, nos chemins doivent bientôt se séparer, il va vers l'ouest et moi vers l'est.

— Je t'appelle, dit-il en me donnant un dernier baiser.

— D'accord.

Chacun va vers sa destination. Je me demande s'il me rappellera.



Comment vais-je le prendre s'il ne le fait pas ?

Et s'il le fait ?

Quand mon réveil sonne, ce dimanche matin, je crois d'abord que nous sommes lundi. Et puis je me souviens que j'ai décidé la veille de me rendre à l'église. Je suis pourtant tentée de rester au chaud sous la couette au lieu d'affronter le froid de l'hiver, mais la messe à Saint-Fabian, à Washington Square va commencer. Je traîne une lourde éducation religieuse...

Une fois dans l'église, je me félicite d'avoir eu le courage de me lever. L'autel est décoré de poinsettias et de petites lumières blanches. L'homélie du prêtre a justement pour thème l'amour que l'on doit donner à son prochain. Je me répète que ce n'est pas à prendre au pied de la lettre, en tout cas pas au sens biblique du terme. Voilà bien la raison pour laquelle je suis ici ce matin : je me sens coupable d'aimer un peu trop mon, ou plutôt mes prochains. Je communie et je ne réalise qu'après avoir avalé l'hostie que j'aurais dû me confesser avant. Ma culpabilité n'est pas feinte. Je suis née dans une famille italienne vivant dans une Amérique puritaine et j'ai reçu une éducation religieuse. J'ai parfois du mal à concilier ce passé avec ma vie et mes désirs de jeune femme moderne et libérée. La question que je me pose est la suivante : est-ce que faire l'amour avant le mariage, je veux dire faire l'amour sans aucune perspective de mariage, est un péché ? Comment savoir ? Je trouve que dans les Dix Commandements, Moïse n'est pas assez clair, il utilise des expressions assez archaïques. Jack n'est évidemment pas la femme de mon voisin, et nous n'avons pas fait l'amour le jour du Sabbat. Comme je le dis toujours, pécher par ignorance n'est pas vraiment pécher. Enfin, je ne dis pas toujours ça. Je ne l'avais même jamais dit jusqu'à aujourd'hui, mais je ne me sens pas très clean. En sortant de l'église, je prends une documentation sur les jours et les heures de confession. C'est décidé, j'irai mardi soir. Je me sens déjà mieux.

Cet après-midi, j'ai rendez-vous avec Buckley pour voir le dernier film de Julianne Moore. Il pleut toujours, les métros sont bondés, impossible d'attraper un taxi... J'arrive donc en retard. Nous n'avons pas le temps de papoter avant le début du film. Je pense à Jack durant toute la séance. En sortant, nous décidons d'aller boire une bière. Comme d'habitude, à peine dehors, j'allume une cigarette.

— Tu ne peux pas t'en empêcher ? me demande Buckley qui tient un vaste parapluie au-dessus de nos têtes.

— J'ai à peine fumé aujourd'hui, dis-je en protestant.

J'essaie de souffler la fumée vers l'extérieur, mais le vent la rabat vers nous et je vois bien qu'il fait la tête.

— Tu devrais t'arrêter, Tracey. Le seul endroit où tu peux fumer désormais, c'est dans la rue ou chez toi, tu parles d'un plaisir !

Je le regarde en silence, il ne boude jamais comme cela.

— Quel est le problème, Buckley ?

— Il n'y a aucun problème, je ne veux pas être un fumeur passif, c'est tout.

— Oui, je comprends, mais je vois bien qu'il y a autre chose.

— C'est fini avec Sonja.

— Oh, non !

— Oh, si !

Je suis vraiment désolée pour lui, même si une petite part de moi-même crie en silence : « Yes ! ». Je ne vous ai jamais caché que c'est ce que j'attends depuis ma rupture avec Will ! J'ai souffert d'être attirée par mon meilleur ami alors qu'il sortait avec Sonja, mais ça me fait quand même de la peine de le voir aussi malheureux.

— C'est mieux comme ça, dit Buckley en tenant la porte du pub avec son pied tout en tentant de refermer le parapluie trempé.

Je lance ma cigarette dans une flaque et je rentre dans le bar. Celui-ci est vide, à part le barman captivé par un match des Giants diffusé sur un écran géant. Nous commandons deux Buds.

— Raconte, dis-je à Buckley.

— Nous nous sommes séparés d'un commun accord. Nous avons beaucoup parlé la nuit dernière. Elle m'a fixé un ultimatum. Je lui ai dit que je ne voulais pas vivre avec elle, alors elle est partie.

Le barman dépose les deux bières devant nous et retourne à son match.

— Ça va ?

— Ça ira mais pour l'instant, c'est un peu difficile.

— Je sais ce que tu ressens.

— Oui, j'imagine.

— Tu t'en sortiras.

— Oh, je sais bien, cela m'est déjà arrivé, tu te souviens ?

Avant Sonja, Buckley sortait avec une autre fille, qui a rompu avec lui. C'est alors que j'ai fait sa connaissance. A l'époque, je sortais avec Will. Aujourd'hui, nous sommes libres tous les deux.

Non ! J'ai Jack. En écoutant les confidences de Buckley, j'avais presque oublié Jack ! Je dois le lui dire.

— Au fait, j'ai rencontré quelqu'un.

Buckley me lance un regard étonné, du genre, pourquoi me racontes-tu ça maintenant ? A dire vrai, je n'en sais rien moi-même mais je sens que je le dois.

— Il travaille chez Blaire Barnett, dans le département médias. J'ai fait sa connaissance le soir de la fête de la boîte, la semaine dernière. Nous nous sommes revus vendredi soir.

— Super, répond Buckley platement sans me regarder.

Il joue avec les petites gouttes de fraîcheur qui constellent sa bouteille de bière. Il les fait couler comme des larmes.

— Il s'appelle Jack. Il est supersympa, drôle, intelligent et il connaît par cœur les capitales de tous les Etats d'Amérique...

Tais-toi, Tracey, tu ne vois pas que Buckley est malheureux ? Mais si, je le vois bien, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Il connaît vraiment toutes les capitales ? demande Buckley en me regardant enfin.

— Oui, dis-je avec un sourire triomphant, comme si c'était un exploit.

— J'ignorais que tu attachais de l'importance à ce genre de choses, Tracey.

Pour dire la vérité, moi aussi. Will ne connaissait rien à ce sujet. De toute façon, pour lui, rien ne comptait à part lui-même, alors la géographie américaine, vous pensez ! J'ai très envie de partager ma joie avec Buckley. C'est merveilleux de rencontrer quelqu'un comme Jack qui s'intéresse à autant de sujets, dont moi, apparemment. Mais Buckley visiblement s'en fiche, il reste silencieux, et machinalement, dessine des ronds sur le bois du bar avec sa bouteille de bière. En désespoir de cause, je relance le sujet Sonja.

— Tu crois qu'elle changera d'avis ?

Il réagit aussitôt.

— Tu changerais d'avis toi ?

— Je ne sais pas. Tout dépend si le fait de vivre ensemble est essentiel. Est-ce que tu crois que tu peux évoluer sur ce sujet ?

— Non, répond-il sans hésiter.

Voilà bien les mecs ! J'adore Buckley, mais il me fait penser à mes frères. Aussi butés qu'eux, sans aucune nuance. C'est toujours tranché.

— Tu peux t'expliquer, Buckley ?

— Je pense simplement que vivre ensemble n'est pas une bonne idée.

— Et pourquoi ?

— Nous ne nous connaissons que depuis quelques mois.

Soudain, j'ai une illumination.

— Buckley, Sonja n'est qu'une petite amie de transition !

— Une quoi ?

— C'est une nana avec qui tu sors après une rupture douloureuse. Elle te permet de te remettre mais elle n'est pas la femme de ta vie.

— Où as-tu entendu ce genre de débilité ? Dans l'émission d'Oprah Winfrey ?

Non, ça vient de Kate mais c'est tout comme... Inutile de le lui dire, je lui explique seulement :

— Le plus important, c'est que tu saches que ce genre de relation intermédiaire n'est pas faite pour durer. Tu ne peux pas t'investir complètement puisque tu es encore en train de cicatriser et de te reconstruire. Tu n'es pas prêt.

— Je comprends ce que tu veux dire, commente Buckley qui, à ma grande surprise, semble accepter ma théorie.

— C'est absolument impossible que tu passes d'une histoire d'amour qui finit mal, à une autre qui commence. Tu dois d'abord te remettre avant de te relancer dans une aventure.

— Alors, à ton avis, je serai prêt dans combien de temps ?

— Je ne sais pas... Un an peut-être ?

Cela me paraît bien, un an. Mais à partir de quand ? Will est parti pour son festival de théâtre en

juin, il a arrêté de me téléphoner en juillet et m'a larguée en septembre. De quand date la vraie rupture ?

— Tu veux dire, reprend Buckley, que je dois attendre un an avant de retomber amoureux ?

— Non ! Sonja comptait pour du beurre, je viens de t'expliquer que c'était une relation intermédiaire ! Le délai court à partir de ton histoire précédente.

— Tu ne trouves pas que c'est un peu compliqué, Tracey ?

Si. Beaucoup trop. Et démoralisant aussi. Toute la nuit j'ai rêvé de Jack, et depuis ce matin, je n'arrête pas de penser à lui. Même à l'église. Je dois vraiment faire un gros effort pour me rappeler que Jack n'est que le moyen pour moi de tourner la page après Will et de me permettre de faire place nette pour le prochain qui sera le bon. Si le compte est juste, je serai prête pour une nouvelle relation dans six mois. Je me tourne vers Buckley.

— Je pense qu'un an c'est trop long. Six mois doivent suffire.

— Ça faisait six mois que j'avais rompu avec ma copine quand j'ai rencontré Sonja, dit Buckley, le regard sombre.

— Oh.

— Donc, Sonja n'est pas une relation intermédiaire.

— Tu as raison, je réponds, à court d'argument.

Mais je ne veux pas que Sonja soit la femme de sa vie ! Ce sera moi la femme de sa vie, quand je serai prête moi-même !

Euh, et Jack ?

Je le veux aussi.

Mais d'après la théorie de Kate, aucun des deux n'est pour moi.

Pour le moment.

— Je ne sais pas ce que je veux, je sais seulement ce que je ne veux pas, poursuit Buckley.

— Tu ne veux pas vivre avec une fille.

— C'est vrai.

— Tu ne veux pas te marier en juin.

— Pas en juin prochain en tout cas. Tu veux une autre bière ?

J'aimerais bien mais je sens qu'il en a assez. Nous sortons. Buckley prend le métro et je décide de rentrer à pied malgré la pluie. J'ai besoin d'exercice et ces derniers temps, la météo est si exécrable que je ne marche plus. Il est hors de question que je regrossisse, ce serait épouvantable, avec tout le mal que je me suis donné pour perdre tous mes kilos ! Je ne suis pas aussi obsédée par mon apparence que Will. Je sais qu'il y a des choses beaucoup plus graves dans la vie, mais à mon échelle, à part la peur d'avoir un cancer du poumon ou d'être poussée sous une rame de métro par un psychopathe, je suis terrifiée à l'idée que je pourrais regrossir. Si j'étais aussi grosse qu'avant, croyez-vous qu'un mec comme Jack aurait envie de sortir avec moi ? Et Will ? Il sortait bien avec moi à l'époque... Mais il ne me voyait pas telle que j'étais, il voyait l'adoration que je lui portais. Nous étions ensemble, sans l'être, puisque je sais maintenant qu'il m'a toujours trompée avec des

filles minces. Il m'a du reste quittée pour une fille mince. Si vous saviez comme j'aimerais qu'il me voie aujourd'hui, telle que je suis devenue. Nous avons toujours des contacts, mais seulement par téléphone. La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était le soir de notre rupture, j'avais déjà maigri, mais depuis j'ai encore perdu quelques kilos, et ça se voit ! Je cherche mon reflet dans les vitrines de Tower Record au coin de Broadway. Je ressemble à une souris trempée, mais une souris menue. Suis-je assez mince pour plaire à Will maintenant ?

Quelle importance, tu sais très bien que c'est un pauvre type, complètement narcissique. Et même s'il revenait, tu n'en voudrais pas !

Je n'ai pas seulement changé d'apparence, j'ai aussi changé à l'intérieur. Je suis plus forte, plus confiante et aussi plus heureuse.

Si tu es si sûre de toi, pourquoi vérifies-tu dans les vitrines des magasins que tu es aussi mince qu'Esme Spencer ?

Le feu passe au rouge. Je traverse. Comme je voudrais que l'ancienne Tracey, inquiète et pessimiste, ne repointe pas le bout de son nez tout le temps ! Est-ce que j'aurai ma promotion ? Est-ce que je me marierai un jour ? Est-ce que je vais rester mince ? Toutes ces questions me prennent la tête.

Quand j'arrive enfin chez moi, non seulement je suis trempée et glacée, mais en plus j'ai le cafard. Tout ce que je souhaite, c'est un bain brûlant, un pyjama chaud, une tasse de thé et le dernier roman de Jane Smiley, acheté il y a une semaine et que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. J'ai l'esprit tellement occupé par toutes ces réflexions que je ne pense pas à regarder si j'ai reçu des messages. Ce n'est qu'une fois réchauffée et changée, ma tasse de thé à la main, le programme télé dans l'autre, que je m'aperçois que mon répondeur clignote.

— Salut, Tracey, c'est Jack...

De surprise, j'avale une gorgée brûlante de thé. J'ai la gorge ébouillantée.

—... Je voulais te dire que j'ai vraiment passé une très bonne soirée, hier. J'ai envie de te revoir vite, voici mon numéro : 718 555 7455... Appelle-moi, sinon je passerai te dire un petit bonjour demain à ton bureau. Bonne soirée.

Tétanisée, la gorge en feu, je regarde le répondeur fixement.

Il avait dit qu'il m'appellerait.

Il a appelé.

Je vois du champagne et une pièce montée. En haut de la pièce montée, plantés dans la crème, il y a un couple de mariés en plastique.

Désolée. C'est plus fort que moi.

Lundi matin, j'arrive tôt au bureau afin d'avoir le temps de déposer mon premier « mystérieux flocon de neige » dans le casier de Myron. D'après Jack, Myron est un fan des Jets, je lui ai donc acheté un petit footballeur en plastique portant la tenue du club. Sympa et pas cher.

Je dois allumer la lumière dans la cuisine du bureau, car il est très tôt et il fait encore nuit dehors. Je regarde le café passer, les mains au fond de mes poches, frigorifiée. Je pense à Jack que je n'ai pas rappelé hier soir. Ce n'est pas plus mal de se faire un peu désirer. Si j'avais agi de la sorte avec Will, les choses se seraient peut-être passées autrement. Mais pour être vraiment honnête, j'avais la trouille en téléphonant à Jack de tomber sur Mike. Je suis aussi mal à l'aise de ne pas avoir tenu la promesse que j'avais faite à Kate. Je ne devais pas sortir plus d'une fois avec Jack et voilà que je couche avec lui et que je commence à faire des plans sur la comète...

Enfin, si je n'ai pas téléphoné à Jack, c'est parce que Buckley m'a lui-même téléphoné jusqu'à une heure du matin pour analyser sa relation avec Sonja. Impossible d'abréger, il a été tellement gentil avec moi quand j'ai rompu avec Will. Tout au long de notre discussion, je me demandais insidieusement si nous étions faits l'un pour l'autre.

Je parle de Buckley et moi.

Après tout, il m'a plu tout de suite et je sais que je lui plaisais aussi. Aujourd'hui, comme aucun de nous deux n'est engagé dans une relation, nous allons peut-être tomber amoureux l'un de l'autre. Je m'imagine très facilement sortir avec lui. Ce qui ne veut rien dire, puisque l'année dernière, à l'époque, j'étais en train de planifier mon mariage avec Will dans les moindres détails. Dieu sait pourtant que le mariage était le dernier de ses soucis. Il était alors serveur dans les mariages des autres puisqu'il travaillait pour Cocktails et petits fours. C'est dingue ! Comment ai-je pu être aveugle à ce point !

Nous ne sommes que lundi matin, dommage qu'il me faille attendre encore deux jours pour en parler à mon psy. Je me sers une tasse de café et me dirige vers mon bureau. J'ai peut-être reçu un e-mail de Jack. J'aimerais bien correspondre avec lui de cette façon, ce serait plus discret que de se téléphoner. Et puis, un e-mail, je peux le relire, le couper, l'effacer, contrôler la situation, en somme.

Un paquet m'attend sur mon bureau. Un paquet recouvert de papier cadeau doré avec un gros ruban en velours rouge. Je reconnais la signature de Godiva. Une boîte de cinq cents grammes ! Ça alors ! De qui cela peut-il venir ? Je tourne la boîte dans tous les sens. Pas de carte.

— Salut, boss, qu'est-ce que c'est ? demande Mike qui vient d'arriver.

— Des chocolats.

— Super !

— Oui.

Est-ce l'effet de mon imagination ou son regard pétille ?

Jack ! C'est ça, les chocolats viennent de Jack et Mike est dans la confiance. C'est pour ça qu'il a le regard brillant.

— Dis donc, tu as la cote avec ton « mystérieux flocon » !

Je vois, il couvre Jack.

— C'est impossible que ça soit « le mystérieux flocon », c'est beaucoup trop cher. Ces chocolats coûtent au moins le double du budget de toute la semaine.

— Ils étaient peut-être en solde, répond-il d'un air évasif.

C'est sûr maintenant, ils viennent de Jack. Oui, mais alors, pourquoi n'y a-t-il pas de petit mot ?

— Miam ! Des chocolats pour le petit déjeuner ! s'écrie Brenda en pointant le bout de son nez. On fête quoi ? Tu m'en offres un, Tracey ?

— Bien sûr.

Je suis bien décidée à ne pas me laisser tenter, après les oignons frits de samedi soir et les popcorn au cinéma hier, il ne me reste plus qu'à coller les chocolats directement sur mes hanches. J'ouvre la boîte et je la pose sur le haut d'une pile de dossiers, puis je dis à Brenda et à Mike :

— Je vous en prie, servez-vous.

C'est ce qu'ils font, puis ils me laissent en tête à tête avec les chocolats, le papier cadeau, le ruban et mes questions sans réponses.

Un peu plus tard dans la matinée, alors que mes pensées tournent toujours autour de Jack, l'homme en question se présente devant moi.

— Bonjour, dit-il d'une voix douce.

Il porte un pantalon noir, une chemise blanche impeccablement repassée et une cravate noire et blanche que je reconnais.

— Oh, bonjour.

— Des chocolats, dit-il en regardant la boîte ouverte qui à cette heure-ci est déjà à moitié vide.

Je précise que je n'en ai mangé qu'un.

— Oui, dis-je en tentant de déchiffrer son expression. Tu en veux un ?

— Non, merci, je n'aime pas cela.

— Tu n'aimes pas le chocolat ?

Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui n'aime pas le chocolat. Dans ce cas, pourquoi m'en aurait-il offert une boîte ? Je me suis trompée, ce n'est pas lui. Mais qui alors ?

— Cela me donne mal à la tête.

— Tout ce qui est en chocolat ?

— Sauf les gâteaux, j'adore les gâteaux au chocolat.

Je le regarde en silence, nous nous sourions. Il n'y a aucune gêne entre nous, comme il y en avait tant autrefois entre Will et moi.

— Jolie cravate. Elle est à Mike ?

— Non, elle est à moi mais je la lui prête parfois.

Cela m'amuse d'imaginer Mike en train de piller le placard de Jack. Je croyais que c'était plutôt un truc de nana.



— Dianne déteste qu'il m'emprunte une cravate. C'est elle qui lui choisit ses vêtements. Elle n'aime que le style classique, ennuyeux et hors de prix, ce qui n'est pas étonnant puisqu'elle est elle-même très ennuyeuse.

— Est-ce qu'il y a quelque chose que tu apprécies quand même chez elle ?

— Rien du tout. C'est quelqu'un de très malfaisant.

— Pourquoi Mike sort-il avec elle ?

— Parce qu'il est faible et qu'il l'a dans la peau. On se demande bien pourquoi, mais c'est comme ça. Aucun de ses copains ne l'apprécie, on le lui a dit mais il ne veut entendre aucune critique au sujet de Dianne.

Cela ressemble tellement à ma relation avec Will que j'en suis mal à l'aise. Je décide de changer de sujet.

— Tu as passé un bon week-end ? Enfin, la fin du week-end, je veux dire.

— Je suis allé au dîner d'anniversaire de mon cousin samedi soir, à Scarsdale.

Ouf !

— Et c'était sympa ?

— Le traiteur, très bien, les cousins, guindés... Et toi ?

J'ai gâblé toute la soirée et toute la nuit, j'avais peur que tu sois avec une autre femme.

— Je n'ai pas fait grand-chose. Ta famille est de Scarsdale ?

— Seulement le frère de mon père, sa femme et leurs enfants. Ma famille vit à Bedford.

Je ne connais pas très bien les banlieues Nord, mais je sais quand même que ce sont généralement des gens riches qui vivent à Bedford et Scarsdale. D'accord, Jack n'a pas l'air riche. Mais s'il est l'auteur de ce magnifique cadeau, il doit avoir d'autres revenus que son salaire. Je détaille sa tenue comme si je regardais Greg le millionnaire. Je n'y connais rien en chaussures d'hommes. Les siennes sont noires et cirées. Il suit mon regard.

— Tu as perdu quelque chose ?

— Non, j'ai cru voir un truc courir sur la moquette. Une souris peut-être, ou un cafard ?

Bravo, Tracey, c'est d'un romantisme !

Note personnelle : ne jamais évoquer ce genre de choses quand tu es en galante compagnie.

Jack recule de deux pas en scrutant le sol. Son expression dégoûtée me fait rire. Il rit à son tour.

— Désolé, je déteste les cafards.

Pour qu'il n' imagine pas que mon bureau en est infesté, je lui réponds :

— J'ai dû me tromper, ça devait être une fourmi.

Ben voyons, une fourmi dans une tour de Manhattan en plein hiver ! Il jette un coup d'œil à la boîte de chocolats :

— Tu devrais la refermer, on ne sait jamais.

Puis il demande sur un ton qui se veut décontracté :

— C'est de la part de qui, au fait ?

— Je n'en sais rien, je l'ai trouvée sur mon bureau ce matin. Il n'y avait pas de carte.

— C'est sans doute ton « flocon ».

— Mais il y avait une limite de quinze dollars pour la totalité des cadeaux !

— Et ça coûte plus cher ?

— Oh, oui !

— Tu as peut-être un admirateur secret.

— Qui sait ? dis-je en posant mon menton dans ma main et en le regardant droit dans les yeux pour qu'il avoue.

— Bon, je dois aller au bureau des créatifs, pour leur donner ça, dit-il en me montrant le dossier qu'il tient dans la main.

Comprenant qu'il n'avouera rien, j'abandonne.

— Bon.

— On dîne ensemble, cette semaine ? me demande-t-il avant de partir.

Je bondis, affamée comme Raphaël devant un nouveau numéro de Jaloux.

— Bien sûr ! Quand ?

— Demain soir ?

— Demain soir ? dis-je en me retenant pour ne pas lui sauter dessus, lui passer les bras autour du cou et les jambes autour de la taille.

« Reste calme, Tracey », dit une toute petite voix dans ma tête.

— Je crois que je suis libre.

J'attrape mon sac sous le bureau et récupère mon agenda. Je tourne les pages. A la date de mardi, en gros caractères et souligné, il y a écrit CONFESSION.

— Oui, c'est bien ça, je suis libre mardi soir, dis-je en m'arrangeant pour que Jack ne puisse déchiffrer ce que j'ai écrit.

Il sourit. Je vois ses fossettes.

Il veut me revoir !

— Demain soir, c'est parfait, dis-je posément.

Dès qu'il a tourné les talons, j'efface CONFESSION et j'écris JACK à la place. Souligné deux fois. Pourquoi aller me confesser si je remets ça avec Jack en sortant de l'église ? Tant pis pour la chasteté, tant pis pour mon âme. J'irai la semaine suivante, je me confesserai pour les deux soirées. Je ferai d'une pierre deux coups. Ou alors, j'ai une idée. Cette fois, je ne céderai pas. Je sors avec lui, d'accord, mais c'est tout. J'ai bien le droit de sortir deux fois de suite avec mon petit ami de transition. Je dois me réhabituer à sortir avec un homme tout en étant sûre que je ne craquerai pas.

— Tu veux que je dorme chez toi demain soir ? C'est bien ça, Tracey ?

Raphaël me lance un regard étonné à travers ses cils maquillés. Nous sommes à la laverie où nous nous retrouvons chaque semaine car il n'y a pas de buanderie dans nos immeubles respectifs.

Nous en profitons pour papoter pendant que les machines tournent. Comme d'habitude, nous avons apporté de quoi boire. Aujourd'hui, j'ai de la bière Rolling Rock et Raphaël une Thermos remplie de brandy, de rhum et de curaçao. Ce cocktail a pour nom between sheets. Il l'a jugé tout à fait approprié pour l'occasion. Je reste à la bière, n'ayant aucune envie de boire de l'alcool si fort au milieu de la semaine.

— J'aimerais bien que tu viennes à la maison, oui.

— Pourquoi ?

— Ne pose pas de question, s'il te plaît.

— Tracey, je ne peux pas te dire oui si je ne sais pas pourquoi.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— J'ai besoin de savoir.

— Raphaël, tu dors dans tous les lits de Manhattan avec Dieu sait qui, pourquoi ne peux-tu pas dormir une nuit chez moi ?

— Je te signale que j'ai déjà dormi chez toi cette semaine.

— Ça fera une nuit de plus, c'est tout.

— Par terre ? Merci, mais c'est non.

— Tu prendras le lit, cette fois, dis-je tout en plaçant un jean dans la pile « couleurs » et en buvant une gorgée de Rolling Rock. A propos, c'est fini, ton rhume ?

— Presque... Je tousse encore, dit-il en se mettant à tousser exagérément, comme s'il devait expulser quelque chose coincé dans ses poumons.

— Allez, sois sympa, j'ai besoin de toi.

— C'est le deuxième service que je vais te rendre aujourd'hui, Tracey.

Tu parles, comme si je prenais au sérieux sa promesse de me trouver un strip-teaseur pour la soirée d'enterrement de la vie de jeune fille d'Yvonne la semaine prochaine !

— Raphaël, écoute-moi, je suis sérieuse, j'ai vraiment besoin que tu viennes dormir chez moi demain soir.

— Pourquoi ?

— Euh, j'ai peur de dormir seule. Il paraît qu'il y a des rôdeurs dans mon immeuble.

Où suis-je allée chercher cela ? Je me le demande bien ! Des rôdeurs dans un immeuble de Manhattan ? On n'a jamais vu ça ! Des voleurs, des violeurs, des serial killer, oui, bien sûr, mais des rôdeurs, quelle drôle d'idée ! C'est tellement désuet comme mot !

— Je peux venir avec Carl ? demande Raphaël.

— Non !

Jamais de la vie ! Il vient de passer les dernières quinze minutes à me raconter la suite de la soirée de vendredi, après qu'il est parti avec Carl du Tequila Bar. La nuit a été chaude !

— Mais s'il y a un rôdeur dans ton immeuble, nous avons besoin de Carl pour nous protéger, Tracey !

— Mais c'est toi, l'homme ! Tu peux le faire, non ?

Le regard qu'il me lance est rempli de doute. Avec son T-shirt dos nu et son pantalon pattes d'éléphant en velours violet ceinturé de cuir, il ressemble à tout, sauf à un homme.

— Je n'attends pas de toi que tu me protèges, si je te demande de dormir chez moi, dis-je en terminant le tri de mon linge, c'est pour m'éviter de faire une bêtise. Tu sais, je sors demain avec Jack...

— Le marin ?

— Tu ne vas pas recommencer avec ça !

— Je plaisante !

— En fait, si tu dors chez moi, je ne serai pas tentée de le ramener à la maison.

— Il est mignon ?

— Très.

— Alors, tu peux le ramener. Je vous attendrai au lit.

Il me fait un clin d'œil puis saisit son verre, un vrai verre, avec une cerise et un petit parapluie en papier.

— Désolée pour toi, je pense que tu n'es pas son genre.

— Tu as l'air bien sûre de toi !

Je lève les yeux au ciel. Raphaël est parfois agaçant, avec ses histoires d'homosexuel refoulé qui se cacheraient en chaque homme. Il se rapproche de moi et murmure :

— Oh, Tracey, mais regarde qui arrive ! C'est Sally-la-chaussette !

Je regarde la femme qui vient de pousser la porte. Je ne connais pas son vrai nom, Sally-la-chaussette est le surnom que Raphaël et moi lui avons donné à cause de sa sale manie de monopoliser les sèche-linge. Pendant que ses vêtements tournent dans la machine à laver, elle introduit une chaussette dans un sèche-linge libre, si bien qu'à la fin du programme de lavage, son linge rejoint aussitôt la chaussette, sans qu'elle ait à attendre. Et les autres clients doivent prendre leur mal en patience. Cette attitude nous exaspère, nous qui économisons chaque pièce pour faire tourner ces machines. Nous passons beaucoup de temps, Raphaël et moi, à élaborer de subtiles vengeance à l'encontre de Sally-la-chaussette.

Comme chaque semaine, nous la regardons s'approcher d'un sèche-linge, mettre une chaussette dedans, une quantité de pièces dans la fente de la machine, appuyer sur le bouton et tourner les talons. Sans nous lancer un seul coup d'œil, comme d'habitude.

— Alors, tu es d'accord ?

— Seulement si tu me promets que je dormirai dans le lit, dit Raphaël. J'étais frigorifié l'autre nuit par terre et j'ai besoin de dormir, je suis crevé. Je suis sorti avec Carl hier soir, et nous avons...

— Tais-toi, je ne veux rien savoir de plus ! m'exclamai-je. Et promets-moi de ne pas dire un mot de tout cela à Kate.

— Quoi ? A propos de Carl ? Mais elle est déjà au courant.

— Non, pas Carl. Je ne veux pas qu'elle sache que je vois Jack pour la deuxième fois.

— Pourquoi ?

— Elle pense que je ne suis pas encore prête pour démarrer une relation sérieuse. Je dois d'abord cicatriser.

— Elle a raison.

— Oui, je sais, mais cela ne m'empêche pas de revoir ce garçon qui est vraiment supersympa.

— Et de coucher avec lui une deuxième fois.

— Qui t'a dit que j'avais couché avec lui ?

— Tracey, ne me prends pas pour une andouille. Tu as bien couché avec lui vendredi soir, hein ?

— Non, dis-je en évitant son regard et en chargeant une machine de tout mon linge blanc.

Raphaël me suit, son verre à la main.

— Je sais que tu l'as fait, Tracey, sinon, tu n'aurais pas besoin que je vienne jouer les garde-fous demain soir.

— Raphaël ! dis-je, exaspérée par sa clairvoyance chaque fois qu'on parle de sexe. Bon, d'accord, j'ai couché avec lui. Mais je ne le ferai plus, même si je sais que Kate ne me croira jamais.

— Moi non plus. Tu dois être prudente, tu es encore fragile.

— Je ferai attention, dis-je en introduisant des pièces dans la machine. C'est pourquoi j'ai besoin de ton aide.

— D'accord pour cette fois, mais je ne pourrai pas toujours dormir chez toi. J'ai mon propre lit, tu sais.

— Je sais et je te remercie beaucoup, Raphaël.

— Tu peux compter sur moi.

— Tu es un véritable ami.

Nous nous sourions un peu bêtement. C'est un très beau moment, un de ceux qui comptent en amitié. Mais soudain, Raphaël a une nouvelle quinte de toux. A moitié suffoquant, il saisit un de mes T-shirts sales et se mouche dedans.

De retour chez moi, je dépose mon sac de linge propre dans l'entrée avant d'aller voir ce qu'il y a à manger dans le frigo. Après la bière, j'ai une faim de loup. Il n'y a plus ni pâtes ni riz, et le pain complet est recouvert d'une pellicule verdâtre. Il ne reste que quelques pommes de terre dans le bas du frigo. Elles ne datent que de quelques semaines. Trois d'entre elles sont en partie pourries, dégageant une odeur âcre, dans le genre vodka, mais la dernière semble parfaite. J'ôte quelques germes superflus et je la lave dans l'évier, puis je l'enveloppe dans du papier d'aluminium et je la mets dans le four. Pendant qu'elle cuit, je vais me changer. Comme je suis crevée, je n'ai qu'une envie, m'enfouir sous ma couette avec mon roman de Jane Smiley, mais je sais que ce n'est pas raisonnable. Je dois d'abord éliminer la pomme de terre que je m'appête à manger, sinon demain j'aurai grossi. Je suis en train de saisir la cassette de gym Tae-Bo lorsque le téléphone sonne. En

temps normal, je laisse sonner, mais quelque chose me dit que c'est peut-être Jack qui veut vendre la mèche au sujet de la boîte de chocolats. Je décroche et murmure un sensuel :

— Allô ?

— Salut, c'est moi.

Merde, Kate ! Merde, pas parce que ce n'est pas Jack, mais parce que mon feuilleton préféré commence bientôt et que Kate est une incorrigible bavarde.

— Quoi de neuf ? demande-t-elle.

— Pas grand-chose, et toi ?

— Billy est planté devant Monday Night Football et je m'ennuie à mourir.

— Je croyais que tu aimais regarder le foot avec lui ?

— Non, c'est ce que je lui dis. Les hommes aiment les femmes qui aiment le sport.

C'est vrai, j'oubliais que Kate est diplômée de l'« Académie féminine charme et ruses en tout genre », vous savez, ce genre d'endroit où l'on apprend à boire du bourbon comme une lady et à ne jamais se montrer à l'homme de vos rêves sans maquillage, avant qu'il ne vous ait passé la bague au doigt. Kate poursuit :

— Tu n'as pas répondu à mes e-mails !

— Je n'ai pas eu le temps de les regarder, j'ai eu une semaine de folie.

— Je voulais savoir comment s'était passée ta soirée avec ce type vendredi soir.

— Super.

— Tu as couché avec lui.

— Mais Kate, pas du tout, j'ai tenu ma promesse.

— Je sais que tu as couché avec lui.

— Tu avais raison, c'est un petit ami de passage. Je ne suis pas encore prête à m'engager dans une relation sérieuse.

— Tracey, réponds à ma question. Tu as couché avec lui.

— Ce n'est pas une question, Kate.

— Tu as raison, parce que je ne te le demande pas, je le sais.

Apparemment, elle a aussi fréquenté l'« Ecole vaudou de la divination et de la clairvoyance », sans doute en compagnie de Raphaël.

— O.K., j'avoue ! J'ai passé la nuit avec lui et je ne le regrette pas.

Il y a un silence au bout de la ligne. J'entends vaguement le football en fond, le commentateur énervé, puis Kate reprend la parole.

— Tu es encore fragile, Tracey, c'est beaucoup trop tôt pour tomber amoureuse.

— Je n'ai pas dit que j'étais amoureuse de lui, j'ai dit que j'avais couché avec lui.

— Dès le premier soir ?

— Tu as bien couché avec Billy dès le premier soir !

— Je ne venais pas de rompre !

— Mais peut-être que je suis guérie !

Tu parles ! J'ai encore tellement de peine à cause de Will que je suis sûre que mon cœur saigne dans ma poitrine.

— Kate, je sais que tu es une amie et que tu me donnes ces conseils pour mon bien, mais fais-moi confiance, je sais prendre soin de moi-même. Je vais revoir ce type, mais je suis décidée à ne plus coucher avec lui. De toute façon, je ne peux pas.

— Et pourquoi en es-tu si sûre ?

Je lui raconte ma stratégie mise au point avec l'aide de Raphaël.

— Oui, mais comment feras-tu la fois suivante ?

— Qui te dit qu'il y aura une autre fois ?

— Il y en aura sans doute une.

J'en suis tout excitée par avance, mais j'essaie de garder un ton neutre.

— Ça m'étonnerait, il n'est pas vraiment mon genre.

— Alors pourquoi sors-tu avec lui ?

— Parce que... il est sympa, drôle et intelligent et qu'il connaît par cœur toutes les capitales des Etats d'Amérique.

— Quoi ?

Laisse tomber. Elle est incapable de comprendre.

— Ecoute, Kate, je dois te laisser, ma pomme de terre au four est prête et CSI commence dans deux minutes.

— Tu as du bol d'avoir une télé pour toi toute seule.

Tu as raison, j'ai du bol ! Toute seule face à la plus petite pomme de terre du monde, dans le plus petit appartement du monde.

Mardi matin.

J'arrive tôt, comme la veille, et je dépose un sachet de poudre de chocolat et une jolie tasse de Noël dans le casier de Myron.

Sur mon bureau m'attend un gigantesque et magnifique poinsettia blanc et rose enveloppé dans un papier transparent. Sans carte. Je me dis qu'il vient de Jack, mais je ne comprends pas pourquoi il ne me l'a pas dit quand il m'a appelée pour confirmer le dîner de ce soir.

— C'est encore un coup de ton « flocon mystérieux », dit Brenda alors que nous grignotons une salade à l'heure du déjeuner. C'est comme les chocolats.'

— Ce n'est pas possible, dis-je, il y a une limite financière, et ça vaut beaucoup plus de quinze dollars !

Je commence à en avoir assez de répéter toujours la même chose ! Mais Brenda ne se démonte pas.

— Il veut sans doute te gâter et peut-être que demain et après-demain, tu n'auras plus rien. D'un autre côté, si cela ne vient pas de ton « mystérieux flocon », ça veut dire que celui-ci t'a complètement oubliée.

C'est vrai mais cela me choque moins qu'un flocon qui se ruine pour moi. Je préfère penser que mon flocon est atteint d'Alzheimer et que Jack me couvre de cadeaux.

Mardi soir, après le boulot, Jack m'emmène dîner au Sea Grill, un restaurant de poisson sous le Rockefeller Center. Nous buvons un excellent vin en dégustant des coquilles Saint-Jacques. A travers la baie vitrée, nous admirons les évolutions des patineurs. A la fin du dîner, nous sortons contempler l'arbre de Noël sur la place.

— Quand j'étais petite, mon rêve était de venir ici à New York au moment de Noël pour voir ce fameux sapin, dis-je en tremblant de froid dans l'air glacé de la nuit.

Nous nous appuyons sur la barrière en métal qui fait le tour de l'arbre.

— C'est magnifique, tu ne trouves pas ?

J'acquiesce en hochant la tête en silence. Puis je reprends :

— Parfois, je n'arrive pas à réaliser que je vis ici.

Il me prend dans ses bras. Nous restons là, en silence, moi, bien au chaud, lui derrière moi, son souffle caressant ma joue. Les yeux rêveurs, nous contemplons l'immense sapin coloré qui scintille dans la nuit.

Nous restons enlacés un long moment, dépassés par les gens qui sortent du boulot et qui sont pressés de rentrer chez eux. Des femmes qui portent des courses, des familles qui font la queue pour le spectacle de Noël du Radio City Music Hall. Des taxis klaxonnent, les sirènes des pompiers et de la police hurlent, il y a même le bruit d'un marteau-piqueur sur un chantier proche. J'essaie de garder chaque détail de cet instant, je sais que lorsque je serai toute seule je voudrai me souvenir de chaque instant de la soirée. Je sens la chaleur de Jack dans mon dos. Il a une odeur de savon aux herbes, je sens son souffle dans mes cheveux et la douceur de ses mains sur les



miennes qu'il réchauffe dans mes poches.

— Il neige ! Oh, mon Dieu, Jack, regarde ! Il neige, c'est merveilleux ! Il ne manquait plus que ça !

Il m'embrasse et c'est encore plus merveilleux ! Pendant un long moment, nous nous embrassons sous la neige, et nous nous réchauffons l'un contre l'autre. Il fredonne Hiver pays merveilleux, puis il enchaîne avec Laisse tomber la neige. Le tout très faux, mais peu importe, je trouve cet instant parfaitement romantique. Le temps passe, nous nous embrassons, nous nous serrons l'un contre l'autre, il neige.

Il neige de plus en plus fort. De gros flocons.

Baisers torrides. Doigts glacés.

— On y va ? demande Jack en murmurant à mon oreille.

Déjà ? Je n'ai pas envie d'interrompre ces moments magiques. Je voudrais embrasser Jack au pied du sapin du Rockefeller Center durant toute la nuit. Il me reprend par la main.

— Viens, nous allons prendre un taxi pour le centre.

— Oh...

Je lui souris, je comprends qu'il a envie de venir chez moi. Chez moi ?

— Ecoute, il y a un problème.

— Quel problème, Tracey ?

— On ne peut pas aller chez moi.

— Pourquoi pas ?

— Mon copain y dort ce soir.

— Celui qui a un string léopard ?

— Oui, c'est lui.

— Son appartement est toujours en cours de désinfection ?

— Oui. Il en avait vraiment besoin, il est rempli de cafards.

Jack grimace. Je me souviens qu'il vaut mieux éviter ce genre de sujet avec lui. Indécis, nous restons à nous regarder au pied du sapin. Puis nous nous embrassons de nouveau. Quand nous reprenons notre respiration, il dit :

— Nous pouvons aller chez moi.

— Est-ce que Mike y est ?

— Sans doute.

— Il ne dort jamais chez Dianne ?

— Non, elle vit avec sa mère.

— C'est nul !

Il rit.

— Ne m'en parle pas, c'est pour ça qu'elle est toujours fourrée chez nous. Mais je n'ai aucune

envie de parler d'elle maintenant.

En fait, il n'a aucune envie de parler du tout. Pendant qu'il m'embrasse tout doucement dans le cou, je ferme les yeux, je me sens fondre littéralement. Il neige de plus en plus. Je sens les flocons sur mes joues, mon nez, mes yeux. J'imagine mon mascara en train de couler, quel charmant spectacle ce doit être ! D'accord, nous ne pouvons pas rester ici toute la nuit, je dois prendre une décision. Jack murmure :

— Allez, on va chez moi.

— Je ne peux pas, dis-je en murmurant à mon tour et en essuyant le plus délicatement possible le mascara sous mes yeux.

— Pourquoi ?

— Pour plein de raisons, la première étant Mike.

— Il ne saura pas que tu es là. Nous entrerons sur la pointe des pieds.

— Il croira que nous sommes des rôdeurs.

— Des rôdeurs ? Tu pourrais te déguiser, je suis sûr que tu serais très belle en blonde.

Légèrement vexée, je réponds en secouant la tête.

— C'est impossible, je flippe à l'idée de tomber sur lui. Je vais rentrer chez moi.

Il a l'air tellement déçu que je ne me sens plus du tout vexée. Ouf ! Il ne préfère pas les blondes comme je l'ai cru un instant.

— Tu es sûre, Tracey ?

— Oui, je suis désolée.

Encore un baiser.

— Et si tu disais à ton copain d'aller dormir ailleurs ?

Ben voyons, après tout le cirque que j'ai fait pour qu'il dorme chez moi, connaissant Raphaël, c'est le divorce assuré ! J'ai soudain la vision de mon pauvre malade, toussant et se mouchant dans mes draps...

— Non, c'est impossible, il n'a nulle part où aller.

A part chez lui, bien sûr, mais je n'en dirai rien. J'enrage, c'est ma faute. Jack m'embrasse. Bon sang, que j'ai envie d'être seule avec lui ! Mais où ? Quel dommage que je n'ai pas les clés de Raphaël, nous serions allés chez lui. Il a fait changer toutes les serrures après sa rupture mouvementée avec Wade et il a oublié de m'en donner un jeu. Je regarde Jack intensément. Les flocons tombent sur mon visage levé vers lui. Gentiment, il les essuie avec sa douce écharpe noire. Ça me change de Will qui m'aurait regardée froidement m'enfoncer dans une congère sans penser une seconde à me tendre son écharpe en cashmere pour me sortir de là.

Jack m'embrasse de nouveau.

— Viens chez moi, Tracey.

— Non.

Il m'embrasse. Encore et encore. Si bien que cinq minutes plus tard, nous sommes dans le métro direction Brooklyn.

— Tracey ?

— Hmm ?

J'émerge de sous la couette.

— La salle de bains est libre.

— Mmmmmm.

— Tracey ?

Le lit grince. Jack embrasse ma nuque. Il sent le savon et la menthe. Il sort de la douche et il vient de se laver les dents. Comme ce n'est pas encore mon cas, j'enfouis ma tête sous l'oreiller et je dis :

— Encore cinq minutes.

— Non, si tu veux prendre une douche et être partie avant que Mike ne soit réveillé. Tu m'as fait te promettre que tu serais partie avant. Son réveil ne sonnera que dans vingt minutes.

C'est tout ce qu'il fallait me dire. Je me catapulte hors du lit, je m'enroule dans une couverture. Malgré mon joli corps tout mince, je ne me sens pas encore assez à l'aise pour me promener toute nue devant qui que ce soit, et surtout devant Jack.

— Tu trouveras une brosse à dents dans le cabinet de toilette, dit-il alors que je m'engouffre dans le couloir dans la direction supposée de la salle de bains.

Je fais le moins de bruit possible en passant devant la porte de la chambre de Mike. Je trouve la situation très étrange. Moi toute nue passant devant la porte de mon patron qui dort de l'autre côté. Enfin, pas vraiment toute nue, puisque la couverture protège ma pudeur. Ce n'est qu'une fois sous la douche que je réalise que je vais devoir faire le trajet inverse enroulée dans la couverture puisque j'ai complètement oublié de prendre mes vêtements avec moi. Je ferais mieux d'accélérer, je ne voudrais pour rien au monde croiser Mike en si simple appareil. Je pousse sur la porte de la salle de bains pour être sûre qu'elle est bien fermée, puis j'enlève la couverture, trouve la brosse à dents et commence à enlever le papier. Ça fait un bruit assourdissant. La salle de bains est vieille, avec un sol en carrelage rose et noir vieillot et les joints sont sales. Il n'y a pas que les joints, le savon lui-même est cracra, un poil noir est incrusté dedans. Je suis tellement dégoûtée qu'il m'échappe des mains. J'essaie de ne pas penser d'où il vient et à qui il appartient. Je me douche sans savon en pensant à la nuit qui vient de se passer. A Jack et à son appartement, au troisième étage sans ascenseur d'un de ces immeubles en briques qui bordent les rues des quartiers extérieurs. Nous n'avons pas visité les lieux en arrivant car nous sommes allés directement dans sa chambre, mais j'en ai vu suffisamment pour savoir que c'est un banal appartement de célibataire. Pas de jolis meubles ni de tapis au sol ni de tableaux sur les murs. Il y a une odeur de renfermé, de bière, de plateaux-repas et de cigarette.

Dans la chambre de Jack, l'ameublement est réduit à sa plus simple expression. Un grand matelas posé sur un sommier, un grand placard marron semblant sortir tout droit d'une chambre d'enfant, des caisses en plastique dans lesquelles livres et CD sont entassés pêle-mêle. Il ne doit pas être super-riche. Ma théorie sur les chocolats et les fleurs s'effondre. Ou alors, au contraire, il

a fait une folie. Si c'est bien lui l'auteur de ces cadeaux...

Zut ! la baignoire est bouchée. Je patauge dans une mare de mousse et de cheveux. Beurk. Mais le pire est à venir. Je m'aperçois soudain que le rideau de douche est percé, l'eau a coulé sur le sol, la minuscule salle de bains est inondée. Je regarde autour de moi, il y a trois serviettes de toilette. Il en faut une pour moi et une pour Mike, mais j'en ai besoin d'au moins deux pour éponger le lac d'eau à mes pieds. A moins qu'il y en ait d'autres bien propres et bien sèches qui attendent bien rangées dans un placard à linge dans le couloir. Probabilité zéro. Je nettoie le sol avec deux serviettes et avec un peu de remords, j'utilise la dernière pour me sécher. A force de patauger dans l'eau savonneuse, mes pieds sont maculés de petites bulles de savon. Génial ! Je me drapè dans la serviette et pose la couverture sur mes épaules pour faire bonne mesure et je sors.

Tout est noir. Tranquille. Je fais deux pas dans le couloir, mes pieds glissent sur le sol et je m'étale de tout mon long en poussant un hurlement.

— Tracey ?

— Qu'est-ce que...

Deux portes s'ouvrent en même temps.

Deux hommes se ruent dans le couloir.

L'un est Jack.

L'autre est Mike Middleford. Le patron de Tracey. Il me semble que j'ai mentionné plus haut que ma pire crainte était de tomber justement sur lui au lever du lit. Eh bien, voilà, c'est fait. Je croyais que ce serait la pire situation de ma vie. Je me trompais. Savez-vous qu'il y a beaucoup plus grave que d'être vue par son patron en petite tenue ? Oui, le voir lui est bien pire ! Parce que Mike ne porte pas de caleçon comme Jack, ni de string léopard comme Raphaël. Non, Mike porte des slips à bouillir, des slips de grand-père avec une poche kangourou !

« Mon Dieu, quelle horreur ! » crie une voix dans ma tête. Tracey étalée sur le sol, à moitié nue. Mike en slip kangourou. Catastrophe. Les joues rouges, je me relève en baissant la tête et me précipite dans la chambre de Jack, je m'effondre dans ses bras en tremblant.

— Tu t'es fait mal à la jambe ? demande-t-il en se mettant à genoux devant moi.

— Non.

— Tu saignes.

Zut, je saigne. Mon genou est écorché comme ceux des gamins de sept ans qui ont fait une chute de vélo. Comme j'aimerais avoir de nouveau sept ans. Etre habillée et tomber de vélo... Gentiment, Jack tamponne mon genou avec un coin de la serviette qui a glissé. Je grimace.

— Tu as mal ?

Ça fait un mal de chien mais ce n'est rien comparé à l'humiliation que je ressens d'avoir été surprise par Mike dans une telle situation.

— Ça ira, dis-je à Jack en parlant de mon genou.

Il le tamponne encore.

— Crois-tu que Mike ait vu quoi que ce soit ?

Un peu comme si Michael Jackson demandait si son opération du nez était visible...

— Mais non, ne t'inquiète pas, répond-il sans conviction. Viens avec moi, il faut que je nettoie ton genou, et qu'on mette un pansement.

Si je me souviens bien, les pansements sont dans le cabinet de toilette à côté des brosses à dents.

— Non, je ne bouge pas, dis-je en me juchant sur le lit, boudeuse.

Je rêve d'une cigarette. Mais mes Salems sont dans mon sac quelque part dans l'entrée. Il est hors de question que je quitte cette chambre. C'est exactement ce que je dis à Jack. Il sourit.

— J'aime bien l'idée que tu vives dans ma chambre vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

— Je ne plaisante pas. Je crois qu'après cette scène, je ne pourrai plus jamais regarder Mike en face. Je travaille pour lui, au cas où tu l'aurais oublié.

— Ce n'est pas si grave que ça, Tracey.

C'est facile pour lui. Ce n'est pas lui qui s'est retrouvé étalée à moitié nue au pied de son patron en slip kangourou. Je trouve même un certain réconfort en réalisant que dans toute l'histoire du monde, je dois être la seule qui ait vécu un truc pareil. Jack s'assied à côté de moi sur le lit.

— Veux-tu que j'aille lui parler ?

— Nooon ! Que pourrais-tu lui dire ? Qu'il ne m'a pas vue, que rien ne s'est passé ? Il n'est pas près d'oublier la scène !

Moi, en tout cas, je sais que je n'oublierai jamais la vision que j'ai eue, ses mollets de coq, sa poitrine maigrichonne parsemée de trois poils, et cette bosse dans son...

— Non, c'est hors de question, dis-je en fermant les yeux pour repousser la vision.

Jack me tapote le dos pour m'encourager. Mais ça ne change rien. Rien ne pourra me calmer à part une cigarette ou une piqûre anesthésiante, peut-être. Il y a un bruit de pas dans le couloir. Une porte qui se ferme, un bruit d'eau.

— Il est sous la douche, dis-je en criant à Jack, il faut que je sois partie avant qu'il ait terminé.

Jack, qui n'est pas encore habillé, tente de protester.

— On y va, dis-je d'une voix rude.

Il sursaute et me dévisage. J'ajoute tout doucement en souriant :

— Désolée.

— O.K., dit-il en me regardant comme si une meurtrière cruelle se cachait à l'intérieur de moi.

Dix minutes plus tard, nous marchons dans la rue par une grise matinée d'hiver. Mes cheveux sont encore humides et je porte les mêmes vêtements que la veille. Je dois passer chez moi et me changer avant d'aller au bureau. Jack continue sans moi vers le centre-ville. En entrant dans mon appartement, j'entends les ronflements de Raphaël. Il est affalé dans le lit, la télé est allumée sur une chaîne porno. Je l'éteins alors que sur l'écran, une énorme langue humide est en train de sucer le plus gros sein que j'ai jamais vu. Mon Dieu !

Je me déshabille dans la salle de bains et je prends une deuxième douche, avec du vrai savon

cette fois. Je me rince avec soin, sèche mes cheveux, m'habille... Raphaël dort toujours. J'aimerais passer la journée ailleurs qu'au bureau ! Dans le confessionnal de Saint-Fabian ou même à Bagdad ! Je ne peux même pas appeler pour dire que je suis malade. Pour cela, il faudrait que je téléphone à Mike qui sait pertinemment que je suis en parfaite santé.

J'arrive au bureau avec un quart d'heure de retard. En voyant Myron fouiller dans son casier, je m'aperçois que j'ai oublié son petit cadeau, un livre sur l'histoire du sport.

Penser à sortir à midi au marché coréen, pour lui trouver un cadeau.

Mike est enfermé dans son bureau avec deux producteurs, je remercie le ciel qu'il soit occupé, ça me donne le temps de composer une attitude.

— Salut, Tracey !

Merry passe dans le couloir alors que je suis en train d'enlever mon manteau.

— Merry, tu tombes bien, je voulais te parler de quelque chose.

— Hmm ?

Elle se retourne, je la regarde. Elle porte un de ces sweat-shirts en acrylique aux couleurs de Noël, avec une petite canne rouge et blanche en bonbon fixée entre ses deux seins. Un peu plus haut est épinglé un pin's représentant Rudolph au nez rouge, le fameux petit renne des contes pour enfants dont le nez brille dans la nuit.

— J'ai une question à te poser à propos du montant que l'on doit consacrer aux cadeaux du « Flocon ».

— Quinze dollars. Pourquoi ? Tu as un problème ?

— Non, je voulais seulement en être sûre.

— Ce ne serait pas parce que tu ne recevrais que de petits cadeaux ? demande-t-elle sur un ton théâtral. Parce que s'il y a le moindre problème...

Un problème. A en juger par son expression, pour Merry, la terroriste de la bonne volonté, il ne peut rien y avoir de pire qu'un problème dans l'organisation du « flocon mystérieux ».

— Il n'y a aucun problème, dis-je à Merry.

Après tout si mon « flocon » dépense des sommes folles pour moi ou s'il m'a complètement oubliée, ça ne la regarde en rien. Rassurée, Merry retourne à « ses petites préoccupations de Merry ». Je retourne à mon bureau en priant le ciel pour que Mike ne sorte pas du sien de la journée. Je m'arrête brutalement à l'entrée de mon bureau.

Une enveloppe blanche est posée sur le clavier de mon ordinateur. Mon nom est écrit dessus à l'encre noire. Heureusement que j'ai l'estomac vide sinon, je crois que j'aurais vomi. Une seconde, je me dis que c'est Mike et qu'il m'annonce que je suis virée.

O.K., calme-toi, Tracey. Il ne peut pas te virer parce que tu as dormi avec son colocataire et qu'il t'a vue à moitié nue ce matin.

Mais peut-il me virer pour avoir utilisé toutes les serviettes de toilette pour éponger le sol trempé ? Mes mains tremblent, j'ouvre l'enveloppe. A l'intérieur, je trouve un bon d'achat de vingt-cinq dollars chez Sephora.

Premièrement, je ne suis pas virée. C'est rassurant. Deuxièmement, quelqu'un m'offre des produits de beauté. C'est sympathique. Sauf que c'est peut-être un message du genre : « Comme tu ne prends pas assez soin de toi, Tracey Spadolini, je vais le faire à ta place ! »

Mais c'est qui ce « je » ? Cela dit, vingt-cinq dollars ne seront pas suffisants pour me transformer en une nouvelle femme. Je ne suis même pas sûre que je pourrai m'offrir un blush et un rouge à lèvres. Qui a bien pu m'offrir ça ? A part Jack, je ne vois pas. Je regarde le bon d'achat, il est daté d'hier, au moment où j'étais avec lui.

Donc, ce n'est pas lui.

Ni les chocolats, ni le poinsettia.

J'en suis navrée.

Mais alors qui ?

J'aurais préféré que mon « flocon mystérieux » m'oublie un peu comme j'ai oublié Myron aujourd'hui. D'ailleurs, que vais-je lui trouver au marché ? Une pomme ? Comme Blanche-Neige ? Alors que mon flocon m'offre des cadeaux plus beaux que ceux que j'offre à ma propre mère. C'est énervant et un peu angoissant.

— Comment va le boss ce matin ?

Je sursaute en levant les yeux. Mike est planté devant moi avec une liasse à la main. Je rougis d'un coup.

— Euh, salut, Mike.

Il est complètement habillé, bien sûr, mais mes yeux gardent le souvenir de la vision de ce matin. Oh, mon Dieu !

— C'est encore ton « flocon mystérieux » ?

— Je crois...

Je ne peux pas le regarder en face, j'espère qu'il ne ressent pas la même gêne que moi.

— Ecoute, j'aurais besoin d'un service, peux-tu me faire quatre copies de ceci avant...

Je me lève en vitesse, lui prends la liasse des mains et me dirige vers la photocopieuse en disant :

— Pas de problème.

Heureusement que j'ai rendez-vous avec mon psy ce soir en sortant du bureau. J'espère qu'elle pourra donner un sens à ma vie, parce que pour ma part, je n'y arrive pas !

— Croyez-vous que l'on puisse tomber amoureux de quelqu'un alors que l'on vient de rompre avec une autre personne avec qui on était depuis trois ans ?

Le Dr Schwartzenbaum, dont le prénom est Béatrix et qui me demande chaque fois de l'appeler Trixie, me dévisage par-dessus ses lunettes.

— Vous avez rencontré quelqu'un, Tracey ?

— Oui, on peut dire cela. Enfin, je veux dire que je l'ai rencontré, c'est le colocataire de mon patron.

Elle fait un signe de la tête. Et attend. Vingt-deux étages plus bas, les sirènes hurlent sur la 29<sup>e</sup>

Rue. Je remue sur le divan en cuir. Ça fait un bruit gênant, comme si j'avais fait un prout. Super. Je fais le même mouvement, espérant produire le même bruit pour qu'elle comprenne que je ne suis pas une grosse dégueulasse, manque de bol, le divan ne coopère pas cette fois. Je lève les yeux. Elle me regarde. Difficile de savoir si elle retient sa respiration ou si elle attend tout simplement que je poursuive. C'est exactement pour ça que je la hais. Elle passe son temps à attendre. Et à écouter. Je sais bien que c'est l'essentiel de son boulot mais parfois j'aimerais qu'elle parle. C'est barbant de monologuer.

— Croyez-vous que je doive continuer à sortir avec le colocataire de mon patron ?

— Et vous ? me demande-t-elle du tac au tac.

Comme je la hais ! C'est son truc, ça, de me retourner mes questions.

— Je n'en sais rien. Enfin si, je crois que je devrais arrêter.

Elle attend.

Mais il me plaît et il souhaite me revoir. Juste avant de quitter le bureau, ce soir, il m'a téléphoné pour qu'on sorte ce week-end. Je sais que j'aurais dû refuser mais j'ai accepté. Je ne sais pas du tout ce que nous allons faire. Il m'a dit que c'était une surprise.

Le Dr Schwartzenbaum hoche la tête, décroise ses jambes gainées de soie noire et les recroise.

— Croyez-vous que j'aurais dû lui dire que je ne suis pas libre ce week-end ?

— Est-ce que vous êtes libre ?

— Oui.

— Avez-vous envie de le voir ?

— Oui.

— Alors pourquoi lui diriez-vous que vous n'êtes pas libre ?

Evidemment !

— Parce que rien de positif ne peut sortir de cette relation. J'ai encore Will dans la tête.

Elle acquiesce avec un nouveau hochement de tête. Acquiesce-t-elle vraiment ou est-ce sa façon de me dire de continuer à parler ? Elle hoche tout le temps la tête quand nous parlons de mes sentiments pour Will. Et nous en parlons beaucoup. Enfin, moi, j'en parle beaucoup et apparemment, c'est important. Ça a un rapport avec mes sentiments pour moi-même. Et pour ma mère. En tout cas, d'après Buckley puisque c'est exactement ce qu'il m'a dit avant que je ne commence cette thérapie. Pour ma part, j'en doute, ma mère habitant à des centaines de kilomètres de moi. Justement ! m'a dit le Dr Schwartzenbaum.

— Pensez-vous à Will quand vous êtes avec votre nouvel ami ?

— Non !

Silence. Je réfléchis à ce qu'elle me demande et je précise :

— Je ne pense pas à Will pendant que je suis « avec » Jack, vous voyez ce que je veux dire, « avec » au sens biblique du terme. Mais je pense à Will dans la journée parfois. A votre avis, ça va durer encore longtemps ?

Je m'attends à ce qu'elle me dise : « Et vous ? »



Mais non. Elle dit :

— Ça dépend.

Silence.

— Ça dépend de quoi ?

— Avez-vous vraiment envie de ne plus penser à Will ?

— Oui !

— En êtes-vous bien sûre ?

Euh...

— Oui, dis-je avec force, parce que je pense que c'est ce qu'elle attend de moi, ou alors parce que c'est ce dont je veux me persuader. Je ne sais plus !

Silence.

Merde. Je déteste ces moments où elle me fait douter. Je tente un :

— J'ai envie de tourner la page.

— Vous êtes sûre ?

— Vous ne croyez pas ?

— Ce n'est pas moi qui connais la réponse, Tracey, c'est vous. Je vous demande seulement si vous voulez en finir avec votre souffrance. Il y a peut-être une partie de vous qui n'est pas prête à lâcher Will.

Voilà encore un truc que je déteste chez elle, c'est quand je dois essayer de répondre à ses propres questions concernant mes questions. Je ne m'en sors plus. Elle attend que je lui réponde, sa jupe de soie recouvre ses genoux, ses jambes sont croisées, ses doigts aussi, comme si elle avait toute la vie devant elle et que, dans ce fichu monde, une seule chose était importante : ma réponse. Techniquement, elle peut encore attendre, je regarde ma montre, trente-cinq minutes. Je pense que c'est suffisant pour que j'aie le temps de répondre. A quoi déjà ? Ah, oui, est-ce qu'il y a une part de moi-même qui n'est pas encore prête à renoncer à Will ? Est-ce une question ou un simple fait ? Quoi qu'il en soit, elle attend une réponse. Bon, j'essaie de me demander si je suis prête. Puis je me le demande vraiment. Pour cela j'essaie de ne repenser qu'aux mauvais souvenirs. Manque de bol, seuls les bons reviennent... Il m'a serrée dans ses bras après que nous avons fait l'amour pour la première fois... La surprise qu'il m'a faite en m'invitant au théâtre, la veille de son départ pour le festival cet été... Son départ qui m'a laissée désespérée... Avec horreur, je me rends compte que je suis en train de pleurer. Je m'essuie les yeux. Mes larmes coulent de plus belle.

— Je crois que je ne suis pas encore prête à tourner la page..., dis-je en reniflant. Je l'aimais vraiment, vous savez. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça. Et j'ai vraiment souffert, j'en souffre encore.

— Oui.

— Même si j'essaie d'oublier, je n'y arrive pas.

— Non.

Je prends un mouchoir dans la boîte prévue à cet effet à côté du divan.

— Est-ce que vous croyez que ça veut dire que je ne suis pas prête pour démarrer une autre relation ?

— Que voulez-vous dire, Tracey ?

— Si le moment n'est pas encore venu, quand le sera-t-il ? Dans quelques mois ? L'année prochaine ? Répondez s'il vous plaît !

— Je ne peux pas, les choses ne se présentent pas de cette façon, Tracey. Il n'y a pas de formule magique.

— Je sais, mais j'aime énormément Jack, vous savez.

— Le colocataire de votre patron.

— Oui, mon petit copain de transition.

— Hmm ?

— C'est comme ça que mon amie Kate l'appelle. Elle prétend que lorsqu'on rompt avec une personne qu'on a beaucoup aimée, on a besoin de passer par une étape intermédiaire avant de revivre un grand amour. Parce qu'elle croit qu'on ne peut pas enchaîner deux grandes histoires d'amour.

— Je vois.

— Croyez-vous que cette théorie s'applique à moi ?

— Croyez-vous que vous êtes amoureuse de Jack ?

Zut, j'aurais dû poser ces questions à Kate, au moins avec elle, j'ai plus de réponses, je sais à quoi m'en tenir. Elle est casse-pieds mais efficace. Oui, enfin, comme je ne suis pas ses conseils, ça me fait une belle jambe.

— Je ne suis pas du tout amoureuse de Jack, évidemment..., dis-je avec force en regrettant de ne pas pouvoir fumer.

Je me sens soudain très tendue.

— ... Je le connais à peine. Je voulais seulement savoir s'il était possible de tomber amoureux juste après une rupture douloureuse. Je me demande si je dois continuer à sortir avec lui, c'est tout.

— Tout est possible, Tracey. La seule question importante est de savoir si vous vous sentez émotionnellement prête pour une nouvelle relation.

Mais enfin, c'est exactement ce que je lui demande depuis le début de la séance ! Je fais semblant de me passer la main sur le menton afin de pouvoir jeter un coup d'œil sur ma montre. Encore vingt-deux minutes. Je la regarde en soupirant. Elle et ses petites pilules m'ont tellement aidée à vaincre mes crises de panique... Quel dommage qu'elle ne me propose pas de petites pilules pour résoudre mes problèmes de cœur !

— Tracey ?

— Je crois que je ne suis pas prête émotionnellement pour une nouvelle relation sentimentale, docteur Schwartzenbaum.

— Vous pouvez m'appeler Trixie si vous voulez, glisse-t-elle au passage.

Ça m'énerve qu'elle remette ça à chaque fois !

— Je crois que j'ai tellement peur d'être seule que je me jette sur le premier venu.

Je suis assez contente de ma réponse et elle aussi, puisqu'elle hoche la tête. Je décide de la tester.

— Ou alors, je suis prête et la meilleure façon d'oublier Will est de redémarrer autre chose.

Elle acquiesce encore.

— A moins qu'il me faille d'abord oublier Will pour me lancer dans une nouvelle histoire.

Elle fait un signe de tête.

— Ce qui signifierait que je ne suis pas prête sur le plan émotionnel pour une nouvelle relation.

Vigoureux hochement de tête.

Je la hais. Je la paie cent dollars de l'heure pour qu'elle me regarde pédaler dans la semoule sans broncher. Je veux des réponses.

— Croyez-vous que je suis en train d'essayer de me convaincre que je suis amoureuse de Jack parce que j'ai peur d'être seule ?

— Ça pourrait être cela selon vous, Tracey ?

— C'est quelque chose dont je serai capable. Je me dis aussi que cette relation est sans issue parce qu'il est le colocataire de mon patron.

Silence et hochement de tête.

— Et Buckley dans tout ça ? Croyez-vous que je suis attirée par lui parce qu'il est libre ? Et que je suis seule ? Ou parce que je sais que rien n'est possible entre nous parce qu'il est d'abord mon ami ?

— C'est impossible de tomber amoureux d'un ami ?

— Je ne sais pas.

— Et du colocataire de son patron ?

Si je le savais, je ne le demanderais pas, banane ! Bon, j'ai compris. Les réponses ne viendront pas du Dr Trixie, ni de Kate, pourtant peu avare de bons conseils en tout genre. J'ai bien l'impression que cette fois, ma petite Tracey, il va falloir que tu assumes ta vie et que tu prennes des décisions. Et tu veux que je te dise ? Le plus tôt sera le mieux !

Le quatrième jour, mon « mystérieux flocon » m'offre deux places à l'orchestre pour le grand spectacle de Noël du Radio City Music Hall.

Savez-vous ce que le flocon de Myron lui a offert ?

Un caramel.

On ne rit pas, c'est un très bon caramel. Avec des noisettes et des noix de pécan. Je l'ai tout de même payé cinq dollars chez un chocolatier français de la Cinquième Avenue et il était emballé dans une jolie petite boîte blanche entourée d'un ruban de satin rouge. Les billets pour le Radio City ont dû coûter au moins deux cents dollars. Ils étaient présentés dans une ravissante pochette en velours rose, elle-même accrochée au mur de mon bureau à la place où, pendant longtemps, trônait la photo de Will. Je n'ose pas regarder, je me demande si ce n'est pas un coup de la caméra cachée. Mais non, la pochette est bien réelle et je ne vois aucune trace d'objectif nulle part. Hier, j'ai pris la grande décision de prendre ma vie en mains, je suis prête pour les travaux pratiques. Il est temps de mettre un terme à cette histoire. Je prends la pochette et me lève pour aller discuter avec Merry mais au même instant mon téléphone sonne. C'est Buckley.

— Tu ne m'as pas rappelé, dit-il avec un soupçon de reproche dans sa voix.

Oups, c'est vrai. Il m'a laissé quantité de messages au boulot et à la maison, il m'a même envoyé des e-mails, et je ne lui ai pas répondu. Will, lui aussi, m'a laissé un message. Même silence radio pour lui. Pourtant, Will envoie rarement des e-mails, il n'aime pas ce mode de communication qu'il juge impersonnel. Je crois, pour ma part, qu'il évite d'écrire car il est dyslexique et il a honte de faire des fautes. Bon, j'arrête de vous bassiner avec Will.

— Désolée, Buckley, je n'ai pas eu une minute à moi. Comment vas-tu ?

— Pas terrible. Sonja et moi avons essayé de recoller les morceaux mardi soir, mais ça n'a pas marché et cette fois, c'est fini pour de bon.

C'est étrange, je croyais que la première fois devait déjà être la bonne. Peu importe, ce ne sont pas mes oignons, j'ai d'autres chats à fouetter. Mais je me dois de prêter à Buckley une oreille attentive et une épaule compatissante. Je me renverse en arrière sur ma chaise en tripotant la pochette des billets.

— Lui as-tu dit que tu étais prêt à faire un compromis sur le sujet de la vie commune ?

— Non, je ne lui ai pas dit parce que je n'ai pas changé d'avis. Et du reste, quel type de compromis peut-on faire sur ce genre de sujet ?

— Je ne sais pas... Vivre ensemble le jour mais pas la nuit, par exemple, dis-je en riant.

Lui ne rit pas du tout.

— C'était une blague, Buckley.

— Ah, oui ?

Bon, changeons de sujet.

— J'ai un gros souci. Mon mystérieux flocon se fiche de moi.

— Ton quoi ?

— Le « mystérieux flocon de neige », tu sais ce truc débile au bureau dont je t'ai parlé. La fille qui l'organise m'a fait croire que c'était obligatoire. Quand j'ai compris que ça ne l'était pas, je m'étais déjà engagée. Le premier cadeau que j'ai reçu était une boîte de chocolats de chez Godiva, puis j'ai trouvé un énorme poinsettia sur mon bureau, puis un bon d'achat et à l'instant deux billets pour le Radio City Music Hall. Des fauteuils à l'orchestre ! Je me demande ce que la suite me réserve, peut-être une villa dans les îles Caïman ? Le pire, c'est que moi, je n'ai pas fait d'aussi beaux cadeaux. Je viens d'offrir un putain de caramel à mon mystérieux flocon !

Il rit.

— Je ne trouve pas ça drôle du tout, Buckley.

— Moi, si, désolé, dit-il en se marrant.

— C'est le caramel qui te fait rire ?

— C'est le « putain de caramel », et le coup du « mystérieux flocon » aussi.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— L'expression est amusante, le concept est amusant, le fait que tu aies pu croire que c'était obligatoire alors que cela ne l'était pas et l'état dans lequel tu te mets parce que tu as reçu des cadeaux hors de prix. Ça m'amuse.

— Ce n'est pas ce que je reçois qui me met dans cet état, c'est ce que j'offre ! Des trucs qui ne valent rien. Pourquoi, lui, ne joue-t-il pas le jeu ? Si ça se trouve, tout le monde dépasse les limites et personne ne m'en a rien dit ! Je me sens hypermal à l'aise parce qu'on va croire que je suis radin.

— Allez, calme-toi, dit-il en riant.

— Ce n'est pas drôle, Buckley.

— Tracey, si ton seul problème dans la vie est de te demander pourquoi un « mystérieux flocon » te gêne outrageusement, tu as bien de la chance !

— Ce n'est pas mon problème le plus important, dis-je en protestant.

— Qu'y a-t-il d'autre ?

J'hésite. Je ne veux pas en parler, pas encore.

— Laisse tomber, lui dis-je, que vas-tu faire avec Sonja ?

— Tenter de tourner la page. Tu veux m'aider à sécher mes larmes ce week-end ?

— Euh..., ce week-end ?

— Samedi soir ?

— Ecoute, je suis désolée, mais j'ai un rencard.

Silence.

— Ah.

Deuxième silence.

— C'est avec ce Jack qui connaît par cœur toutes les capitales des Etats ?

— Oui.

— Ah.

Long silence.

— Moi aussi, je les connais, tu sais, Tracey, dit-il enfin avec un petit rire.

Je ris aussi, un rire un peu forcé.

— Vas-y, interroge-moi.

— D'accord, le Montana ?

— Helena.

— C'est bon.

— Alors, tu sors avec moi samedi soir ?

— Buckley...

— Je plaisantais. Je n'ai pas envie de rester chez moi tout seul à tourner en rond.

— Pourquoi ne vois-tu pas tes copains ?

— Oui, je pourrais.

— Tu dois !

— D'accord.

— Et on peut essayer de se voir dimanche si tu veux ?

— Ah, oui ?

— Attends, je dois d'abord vérifier quelque chose. Dis-moi quelle est la capitale de l'Oregon.

— Salem, répond-il sans hésiter.

— C'est bon, alors, on se voit dimanche ?

— Tu ne serais pas en train de me filer un rencard par hasard ?

Je lui dis oui, même si ce n'est pas vrai, parce que je sens qu'il a envie et besoin d'être rassuré. Sortir avec Buckley, ce n'est pas vraiment un rencard, vous voyez ce que je veux dire. J'interromps la conversation car la ligne de Mike sonne sur mon bureau. Tout en prenant la communication, je m'interroge sur ce que je viens de dire à Buckley. Je lui ai donné un rendez-vous ou pas ? J'essaie de voir clair en moi-même sur mes intentions mais je n'ai pas toutes les années de métier que le Dr Schwartzenbaum a derrière elle. Par ailleurs, j'ai décidé de prendre ma vie en mains, ce n'est pas pour me précipiter chez elle à la moindre question et dépenser cent dollars rien qu'en poussant la porte de son cabinet.

— Bureau de Mike Middleford, j'écoute.

— Tracey, c'est moi, Dianne.

— Oh, bonjour, Dianne, comment allez-vous ?

— Très bien, je vais faire les soldes chez Barneys. Vous devriez aller y faire un tour à midi, si vous n'avez pas fini vos courses de Noël.

Mêle-toi de ce qui te regarde, j'irai faire mes courses chez Walmart quand je serai à

Brookside.

Je réponds néanmoins poliment :

— Merci du conseil, j'irai peut-être. Prévenez-moi si vous trouvez de bonnes affaires à faire.

Ce n'est pas évident de papoter avec Dianne maintenant que je sais que c'est une garce.

— Vous cherchez de bonnes affaires au rayon homme ? répond-elle du tac au tac.

C'est du moins ce que je crois entendre car elle m'appelle de son portable et il y a de la friture sur la ligne. Qu'est-ce qu'elle veut dire par là ?

— Je ne vous entends pas très bien, lui dis-je.

— Je disais que je vous préviendrai si je trouve de bonnes affaires à faire au rayon homme.

Zut, elle croit peut-être que je compte aller chez Barneys pour faire un cadeau à Mike pour Noël. Je comptais lui acheter un de ces gadgets qu'on pose sur le bureau, un mini-jeu de golf par exemple, un truc qui coûte vingt dollars à la boutique cadeaux de JCPenney. Pour autant qu'il y ait un JCPenney à Manhattan. Maintenant que j'y pense, je n'en ai jamais vu.

— Je vous dis ça parce que Mike m'a dit que vous étiez en couple avec Jack, maintenant.

Oups.

— Ah, oui ? Il vous a dit cela ?

Elle rit.

— Oui, au début je n'ai pas voulu y croire parce que ça me semblait trop...

Les craquements sur la ligne m'empêchent d'entendre la suite.

— Trop quoi ?

Craquements... Je déteste les portables.

— Mais il a juré que ce n'était pas une blague. Dites-moi la vérité, vous sortez vraiment ensemble ?

— Eh bien..., nous nous sommes vus plusieurs fois.

Elle rit encore.

— Je suis navrée de vous avoir dit que c'était un sale con.

J'entends très bien maintenant et ce que je comprends, c'est que ses excuses ne sont pas franches du tout.

— Il n'y a pas de problème, dis-je parce qu'il faut bien dire quelque chose.

— Est-ce que Mike est là ?

— Ne quittez pas.

Je vérifie, il n'est pas là.

— Je vois de la lumière dans son bureau mais il ne répond pas.

— Pouvez-vous vérifier encore, j'ai vraiment besoin de lui parler.

— Bien sûr, dis-je en grinçant des dents.

Comme si je n'avais rien de mieux à faire que de courir derrière mon patron chaque fois qu'elle

appelle.

Prends-toi en mains, Tracey.

Je la mets en attente et pendant ce temps, je me plonge dans la lecture du journal. Au bout d'un bon moment, je reprends la ligne.

— Je l'ai cherché partout, Dianne, je pense qu'il est en réunion. Je lui dirai que vous avez appelé.

— D'accord, merci, répond-elle d'une voix froide.

Une fois qu'elle a raccroché, je me lève, je prends la pochette dans une main, les deux billets dans l'autre et je me dirige vers le bureau de Merry. C'est pour le spectacle de vendredi soir, le jour où j'ai prévu de me rendre à Brookside pour les fêtes de Noël. Je me dirige vers le bureau de Merry quand je décide de m'arrêter pour parler à Latisha. Elle est au téléphone mais me fait signe d'attendre.

— D'accord, chéri, dit-elle, je le ferai. Je t'aime, moi aussi, chéri.

Elle l'embrasse dans le vide et raccroche.

— C'était Derek ?

— Oui.

— Tu l'as bien rencontré alors que tu venais à peine de sortir d'une rupture, non ?

— Euh...

— Tu venais de rompre avec Anton avec qui tu étais depuis plusieurs années... Vous êtes tombés fous amoureux l'un de l'autre et si mes souvenirs sont bons, personne ne t'a dit à l'époque qu'il était beaucoup trop tôt pour t'engager avec lui, non ?

— Chérie, tout le monde a essayé de nous décourager.

— Pas moi.

— Tu passais tout ton temps à pleurer après Will. Tu ne voyais rien ni personne autour de toi.

— Désolée, dis-je en ayant tout à coup l'impression d'avoir été une horrible amie, sans parler de la honte d'avoir été vue dans un si pitoyable état.

— Ne t'en fais pas, je comprends.

— Tu disais que personne n'aurait parié sur votre histoire au début ?

— C'est vrai.

— Mais tu y as cru ?

— Tu sais, ça ne fait pas très longtemps que nous sommes ensemble... Je ne sais pas si on peut déjà en tirer des conclusions.

— Tu crois que c'est un petit ami de transition ?

— Je n'en sais rien. Pour l'instant, nous nous consacrons l'un à l'autre, et c'est parfait comme ça.

Mon aventure avec Jack me semble soudain beaucoup plus simple vue sous cet angle.

— Tu voulais me voir ? demande-t-elle.



Je lui tends les billets en lui disant :

— Regarde.

Elle ouvre des yeux ronds.

— C'est Jack ?

— Non, c'est mon « mystérieux flocon ».

— Tu te fiches de moi.

— Pas du tout.

— J'aurais peut-être dû accepter de jouer le jeu, j'aurais eu des supercadeaux, moi aussi, dit-elle, pensive. Je croyais que c'était une histoire de bonbons et de guirlandes pour le sapin.

— Normalement, c'est le cas, mais je suis tombée sur un dingue et je ne sais pas quoi faire !

— Si tu ne sais pas quoi faire des billets, tu peux les offrir à Yvonne à l'occasion de l'enterrement de sa vie de jeune fille. Tu te souviens qu'elle a été dans la troupe des Rockettes quand elle était jeune ? Ça lui rappellera de bons souvenirs. Elle ira avec Thor et lui racontera son passé sulfureux.

Oh, mon Dieu, la soirée d'Yvonne ! Je l'avais complètement oubliée ! Je n'ai toujours pas trouvé le strip-teaseur. Il faut dire que de nos jours, ce genre de prestation est hors de prix ! J'explique à Latisha que Raphaël s'en occupe. Nous décidons de nous retrouver pour le déjeuner avec Brenda et Yvonne, puis je file chez Merry. Son bureau ressemble à la maison du Père Noël. Il y a des guirlandes partout, même le fond de l'écran de son ordinateur représente un sapin tout décoré qui scintille de lumières vertes et rouges. Comme elle n'est pas là, je lui laisse un petit mot succinct sur un Post-it jaune.

« Merry, peux-tu m'appeler au poste 2409 ? Merci, Tracey Spadolini. »

Je colle le Post-it sur le nez du Père Noël grandeur nature affiché sur le mur de son bureau. Ses yeux brillent, ses fossettes... euh... me font penser à Jack. Mon cœur bat un peu plus vite en pensant à la soirée de samedi et à la surprise qu'il m'a annoncée.

Jeudi soir.

Will me téléphone. Le téléphone sans fil est posé sur la table devant moi, mais je ne décroche pas tout de suite car je suis en train de regarder Must-See-TV, et je ne veux pas être dérangée. J'entends sa voix sur le répondeur... Il parle un bon bout de temps. Il ne cherche pas à savoir si je suis là, non, il s'écoute car il aime le son de sa voix. Et je n'ai aucune intention de décrocher.

Je décroche.

Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais je décroche.

— Tracey ? Tu es là ?

— Oui, je suis là, dis-je de la voix la plus calme et la plus détachée possible, comme si le fait d'entendre sa voix n'avait pas complètement retourné mon estomac vide.

J'éteins le son de la télé et je me lève, le téléphone coincé contre mon oreille.

— Ça fait plusieurs fois que j’essaie de te joindre.

— Ah bon ?

— Oui, je t’ai laissé des messages.

Menteur, tu n’as laissé qu’un seul message.

— Ah, oui ? Je ne les ai pas eus. Mon répondeur est peut-être cassé.

Cassé comme mon cœur l’a été après que tu m’as plaquée, espèce de salaud de menteur !

— Comment vas-tu, Trace ?

Il me parle comme à une grande malade, il m’exaspère !

— Super, dis-je avec enthousiasme, en espérant qu’il va me poser des questions pour que je puisse lui parler de Jack.

Mais comme d’habitude, Will ne s’intéresse qu’à lui, il enchaîne donc :

— Je suis content de savoir que tu vas bien. Ecoute, je t’appelais parce que j’ai fait du rangement et j’ai retrouvé des trucs qui t’appartiennent.

— C'est quoi ?

— Des fringues.

— Tu sais, elles ne me vont certainement plus du tout, aujourd’hui.

J’entends une voix de femme en bruit de fond. Il me demande de ne pas quitter un instant. Il parle mais je ne comprends pas un mot car il a couvert le combiné de sa main. Sympathique ! J’allume une cigarette en faisant les cent pas. Je m’approche du bureau que Buckley et moi avons trouvé en faisant les monstres dans la rue le mois dernier. J’ouvre un tiroir et j’en sors une liasse de factures que j’aurais dû payer la semaine dernière. Je fouille encore le tiroir, à la recherche de la photo de Jack et de moi à la soirée de la boîte. Je la regarde intensément, on dirait un vrai couple. Je fume en comparant Jack à Will. Une autre bouffée. Puis Will revient.

— Désolé, Trace.

— C'était Nerissa ?

Nerissa est sa colocataire.

— Non, c’était, euh...

— Esme, dis-je, avec une pointe de jalousie.

Je me demande si elle l’a aidé dans son rangement.

— Non, en fait, Esme et moi avons rompu.

Je suis si concentrée sur l’image d’Esme en train d’essayer en rigolant un de mes immenses pantalons datant de l’époque où j’étais grosse que je ne comprends pas immédiatement le sens de ses paroles. Quand je réalise enfin, mon cœur fait un raté.

— Vous avez rompu, Esme et toi ?

— Oui. Ça n’a malheureusement pas marché entre nous.

— Quel dommage, lui dis-je sur le ton le plus sincère.

— Nous avons tous deux de très fortes personnalités, ça n’aurait pas été bien loin de toute façon.

Je suis parano ou il est en train d'insinuer que je n'ai aucune personnalité puisque nous sommes restés ensemble trois ans, sans heurts ni disputes ? Mais alors, si c'est fini avec Esme, qui est la fille avec laquelle il parlait à l'instant ? Est-ce qu'il m'appelle pour faire le point sur sa nouvelle conquête ?

— Bon, alors, à propos de tes fringues...

— Tu peux les jeter. Elles ne me vont plus car j'ai pas mal minci, dis-je, bien décidée à marquer ce point.

— Ecoute, ça me gêne de faire ça sans que tu les aies vues, Tracey.

Je n'ai pas besoin de les voir, je les connais par cœur. Des pantalons, des T-shirts de la très grosse et très complexée petite amie de Will le menteur. En serrant les dents, je fixe la photo de Jack et de moi. On dirait vraiment un gentil petit couple nageant en plein bonheur. Je devrais la mettre dans un cadre. Will poursuit :

— J'ai une idée.

Immédiatement, j'oublie toute velléité d'encadrement. On n'encadre pas un petit ami de transition. Les cadres sont pour les vrais petits amis, ou pour les copains homos. Les petits amis de transition passent leur vie dans une enveloppe au fond d'un tiroir.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas ce week-end pour jeter un coup d'œil à tous ces vêtements ?

— Impossible, je suis prise, je sors avec quelqu'un.

— Et tu sors avec quelqu'un tout le week-end ? demande Will sur un ton amusé.

— En fait, je sors même avec deux personnes différentes, si tu veux tout savoir, je suis donc très prise tout le week-end.

— Ah.

C'est désagréable à entendre, hein, mon cher Will ? On s'amuse beaucoup moins maintenant, non ?

— Je te dis que tu peux les jeter, surtout ne te gêne pas !

— Non, j'attendrai que tu viennes les chercher.

— O.K., dis-je sur le ton neutre qu'il emploie lui-même très souvent.

Nous parlons de tout et de rien pendant quelques instants sans être interrompus par son mystérieux visiteur. Il ou elle doit être dans la salle de bains. J'imagine cette fille — c'est sûrement une fille — assise sur les toilettes de Will et je meurs de jalousie. J'ai envie de crier que cette place m'est réservée à moi, Tracey ! Attention, je ne suis pas en train de dire que j'y passais ma vie. Juste un petit pipi de temps en temps. Le reste, si je puis dire, je le faisais chez moi, jamais chez lui ! Will ne supporte aucune mauvaise odeur, il est tellement délicat ! Nous n'en avons jamais parlé mais j'ai toujours su instinctivement que pour préserver notre relation, il ne devait pas y avoir ce genre d'intimité entre nous. Au point qu'à force de me contrôler, j'ai souvent frôlé l'occlusion intestinale. Ça peut vous paraître dingue mais c'est la vérité !

Les yeux rivés sur la photo de Jack et de moi, comme si c'était un talisman, j'essaie de glisser un certain nombre de messages dans la conversation. D'abord que je suis mince, puis que je n'ai plus une minute à moi tellement je suis courtisée. Mais ça ne marche pas. Soit Will est bouché, soit

il s'en fout, mais il ne parle que de lui : il est débordé, court d'une audition à l'autre, retravaille pour Milos, le patron de Cocktails et petits fours, et n'ira pas dans sa famille à Des Moines pour Noël. Il reste à New York.

Qu'il puisse passer les fêtes loin des siens est aussi incompréhensible pour moi, que ça l'a été pour mes amis de Brookside de me voir partir vivre à New York. La différence, c'est que je n'ai jamais envisagé de passer les fêtes importantes loin de ma famille. Ça aurait été comme un sacrilège.

— Tes parents doivent être déçus, lui dis-je.

Ses parents, originaires du Midwest, sont adorables. On se demande toujours comment des gens aussi simples ont pu donner le jour à un aspirant comédien aussi égocentrique et imbu de lui-même.

— Oui, mais ils s'en remettront, répond-il froidement.

Je lève les yeux au ciel, je vois le tableau. Il reprend.

— Je n'avais aucune envie de me taper tout ce cirque autour de Noël, ajoute-t-il sur un ton las.

— Et quel est ton programme ?

— Tu veux parler du jour de Noël ?

— Oui.

— Je n'en sais rien, avec un peu de chance, dormir.

Avec qui ? C'est la question qui me vient aussitôt à l'esprit. Mais je me garde bien de la lui poser. Au contraire, j'écourte la conversation, je lui dis que je dois raccrocher car je suis occupée.

— Tu viendras chercher tes vêtements après les vacances, alors ? demande-t-il.

— On verra. Joyeux Noël, Will.

— Euh, oui, toi aussi.

Je raccroche et me rassieds enfin.

L'appartement me paraît plus petit et plus vide que jamais.

Mais aussi plus calme. Au lieu de monter le son de la télé, je fixe l'écran en repensant à Will. Je ne veux pas que ça recommence entre nous. J'ai compris combien notre relation était toxique pour moi, et que je suis bien mieux sans lui. Mais je n'ai pas encore franchi l'étape suivante dont le principe est qu'il vaut mieux être seule que mal accompagnée. Je sais que ce n'est pas une preuve de maturité de passer d'un homme à un autre, mais je ne supporte pas la solitude. Il y a des gens qui aiment leur indépendance, mais moi...

Toi, quoi, Tracey ?

Aimer son indépendance ?

Je pense à ma sœur Mary Beth qui a demandé à son mari de revenir à la maison alors qu'il l'a effrontément trompée pendant qu'elle était en train d'accoucher de son deuxième enfant. Je pense à ma mère qui a son permis de conduire depuis les années 50 mais qui ne s'en est jamais servi, sauf le jour où elle a amené mon père à l'hôpital car il pensait faire une crise cardiaque alors qu'il avait une crise d'aérophagie. Je pense à ma grand-mère qui toute sa vie a préparé trois repas avec entrée, plat et dessert à mon grand-père. Se levant pour lui chercher le sel ou pour le resservir.

Cette soumission aux hommes est peut-être génétique. Je ne ressemblerai jamais aux héroïnes de Sex and the City, même si, comme elles, je vis à New York et qu'il m'arrive de faire l'amour avec des inconnus...

A propos de faire l'amour, je me rends compte que je tiens toujours la photo de Jack. Sans réfléchir, je prends un des cadres qui me représente en compagnie de Raphaël. Je remplace la photo par celle de Jack et de moi.

Je sais... Je sais ce que vous pensez ! Mais c'est juste pour voir ce que ça donne ! Je pose le cadre sur le rebord de la fenêtre, je me recule pour en constater l'effet. On est vachement beaux tous les deux encadrés ! Tellement beaux que je décide de le laisser comme ça. Juste pour ce soir. Juste parce que j'ai envie de croire que je vis une histoire sérieuse. Demain, promis, je remettrai Raphaël à sa place, et Jack retournera dans son enveloppe, au fond du tiroir de mon bureau.

Vendredi matin, je découvre le cinquième et dernier cadeau de mon mystérieux flocon.

Sur mon bureau, il y a une petite boîte entourée de papier cadeau. Quand c'est petit, c'est bon signe, me dis-je en ôtant le ruban de velours bleu et le papier argent. Ce que j'ai offert à Myron tient également dans une petite boîte. C'est une décoration de Noël. Une figurine à accrocher au sapin qui représente un membre des New York Jets. Ça m'a coûté neuf dollars quatre-vingt-quinze plus les taxes, chez Hallmark. J'ai tout de même dépensé près de vingt dollars en tout pour cette imbécillité de mystérieux flocon ! Impossible de rester dans la limite des quinze dollars. Attention, je ne cherche aucune excuse à celui qui m'inonde de cadeaux coûteux depuis une semaine. J'ouvre le couvercle.

Ouf !

C'est aussi une décoration de Noël. Je la sors de la boîte.

Merde !

Elle ne vient pas de chez Hallmark et n'a pas coûté neuf dollars quatre-vingt-quinze. C'est une création en cristal de Christopher Radko. Je le sais parce que Raphaël et ses copains collectionnent ces miniatures. Je suis bien placée pour savoir qu'elles sont hors de prix. Ahurie, je fixe la boîte et son contenu sans bouger. Je devrais être flattée, ou honorée, ou touchée de ces preuves de... de quoi, au fait ? Mais en réalité, je suis très mal à l'aise.

Cette fois, le flocon, tu es allé trop loin !

Dans un cas comme celui-là, une Tracey responsable d'elle-même n'a qu'une seule chose à faire. Je me lève et vais directement parler à Merry.

Assise à son bureau, elle remue son café.

— Bonjour, Tracey, dit-elle chaleureusement.

Je lui tends la boîte.

— Regarde.

— Oh, mais c'est magnifique ! C'est pour moi ? Mais il ne fallait pas...

— Non, en fait, c'est pour moi.

— Oh ! dit-elle, apparemment déçue.

— C'est de la part de mon mystérieux flocon.

— C'est très joli et ça a l'air très fragile. Tu devrais l'accrocher en haut de ton sapin pour ne pas risquer de le casser.

— Je n'ai pas de sapin, Merry ! dis-je d'un ton exaspéré.

Elle me regarde d'un air scandalisé, comme si je venais de lui dire que j'ai l'habitude de manger des bébés au petit déjeuner.

— Tu n'as pas de sapin ? Pourquoi ? Ah, oui, ajoute-t-elle avec un grand sourire, tu es juive !

— Mais non, je suis catholique !

Son sourire disparaît.

— Si je n'ai pas de sapin, c'est parce que...

Tiens au fait, pourquoi est-ce que je n'ai pas de sapin ? Bon sang ! qu'est-ce que ça a à voir avec mon problème ? Merry attend, son sourire est crispé.

— Tu sais, je vis seule, alors, tu sais...

— Je vis seule moi aussi, dit Merry en me regardant tristement comme si elle ne comprenait pas qu'une femme qui vit seule, mais qui est catholique, ne fasse pas de sapin de Noël chez elle !

Nous nous dévisageons en silence. Deux mondes qui s'opposent. Je ressens une vague culpabilité, puis je vais droit au but.

— Ecoute, Merry, il y a quelque chose qui cloche dans tout ça. Mon flocon a dépensé une fortune cette semaine en cadeaux pour moi.

Sourire encore plus crispé. Et alors ? a-t-elle l'air de dire. Où est le problème ?

— Cet objet doit coûter soixante ou soixante-dix dollars, et je ne te parle pas des autres cadeaux. Il y en a pour des centaines de dollars. Qui cela peut-il être ?

— Quelqu'un qui t'apprécie beaucoup. Quelqu'un pour qui l'esprit de Noël a une vraie valeur.

Et toc ! Prends ça dans les dents !

— Le problème, Merry, c'est que je le vis vraiment très mal. Ce que je veux dire, c'est que la limite était de quinze dollars, et tous les participants devaient jouer le jeu.

— Tracey, je conçois que tu sois gênée, mais...

— Ce n'est pas juste, tu comprends. Moi, j'ai respecté la règle du jeu. J'ai acheté de petits cadeaux à Myron, environ trois dollars par jour et...

Elle met ses mains sur ses oreilles, ne voulant pas écouter la suite de ma tirade. Ai-je dit un gros mot ?

— Il ne fallait rien dire ! Tu n'as pas le droit de révéler à quiconque le nom de ton flocon. C'est pour ça qu'on l'appelle le « mystérieux flocon ». Maintenant, je sais que c'est toi qui avais Myron.

— Excuse-moi, je pensais que tu le savais puisque c'est toi qui organises tout.

— Mais pas du tout, c'est totalement confidentiel. Tout se fait par informatique, je n'interviens pas.

— Très bien. Donc tu n'as aucune idée de l'identité de mon flocon ?

— Non, ce serait de la triche ! dit-elle avec force.

— Tu ne peux rien me dire ?

— Non ! Tu le sauras au déjeuner des flocons, la semaine prochaine.

Déjeuner que j'avais bien l'intention de zapper...

— Tu viens, bien sûr ? demande-t-elle, soudain soupçonneuse.

Nouvelle petite vague de culpabilité.

— Je ne suis pas sûre...

— Moi, je suis certaine que tu voudras remercier ton flocon en personne.

Le remercier à ma manière, c'est certain !

— Je verrai.

— Je compte sur toi, Tracey.

— Je verrai, dis-je de nouveau en ayant une furieuse envie de mordre.

— Grande nouvelle, Tracey, m'annonce Raphaël en arrivant chez Chin Chin.

Comme d'habitude, il est en retard et comme d'habitude, il a un look incroyable. Il porte l'ensemble de soie bleue que nous avons vu sur Steven Cojacaru dans le Today Show à la télé il y a quelques semaines. Je bois une gorgée de gin tonic. Quand je sors avec lui, comme c'est sa boîte qui paie, je prends toujours un bombay sapphire.

— Attends un peu, je crois que j'ai deviné, c'est fini avec Carl.

— Non, Tracey ! D'abord, ce n'est pas sympa et ensuite, ce n'est pas vrai.

— Excuse-moi, ça ne va pas très fort aujourd'hui.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il commande un side-car et en attendant sa commande, je lui raconte le dernier cadeau de mon flocon.

— Oh ! C'est le petit cheval en cristal ? Je rêve de me l'offrir ! Si tu n'en veux pas, donne-le moi, je serai ravi de t'en débarrasser.

Bas les pattes, vilain bonhomme.

— Je n'ai jamais dit que je n'en voulais pas.

— Alors, où est le problème ?

— Crois-tu que ce soit normal que quelqu'un m'offre des cadeaux hors de prix et anonymes ? Quel est son but ?

— Je crois que tu te poses trop de questions. Prends les choses comme elles viennent. Profites-en, Tracey !

Il saisit délicatement la cerise qui décore son side-car et la suce voluptueusement.

— Je suis incapable d'en profiter, je me sens mal à l'aise et en plus, j'ai peur de passer pour une radine, dis-je en repensant aux cadeaux que j'ai faits à Myron.

— Tu ne dois pas être la seule.

— Mais je ne suis pas radin !

— Tu as dépensé davantage ?

— Oui, mais seulement cinq dollars au-dessus de la limite. Alors que lui...

— Je sais, je sais, dit-il en balayant mes objections d'un revers de la main. Tiens, sais-tu ce que Carl m'a dit ?

— Parce qu'il dit des choses intéressantes, maintenant ?

— Oh, je t'en prie, Tracey, ne sois pas méchante. Il m'a appris que son copain Jorge bosse dans cette nouvelle boîte, Juicebox. Il peut nous faire entrer ce soir si on veut.

— Que veux-tu que je fasse dans une boîte de lesbiennes ? Et toi ?



— Mais enfin, Tracey, c'est nouveau et tout le monde a envie d'y aller, répond Raphaël comme s'il était abasourdi par mon manque d'intérêt. C'est à cause des lesbiennes ? Tu as des préjugés ?

— Mais non, j'ai du boulot, je ne peux pas sortir ce soir. Tu vois, par exemple, il faut que je trouve un strip-teaseur pour l'enterrement de la vie de jeune fille d'une copine... Tu te souviens, c'est toi qui devais le faire ?

— C'est justement la bonne nouvelle que je voulais t'annoncer ! J'ai failli oublier !

— Oui, c'est exactement ce que je te reproche.

— Mais non, j'en ai trouvé un.

— Sans blague !

— Barkley est d'accord.

— Barkley ?

— Mais oui, dit-il avec ce ton d'évidence qu'il prend toujours quand il me parle d'un des nombreux membres de son flamboyant entourage. Tu sais bien, celui qui a ce grain de beauté si sexy !

Barkley, Barkley ?

— Ah, oui, je vois, dis-je avec soulagement, c'est l'ancien copain de Terence.

— Mais pas du tout, répond Raphaël, horrifié, lui, c'est Bentley. Et ils sont de nouveau ensemble. De toute façon ce n'est pas un grain de beauté qu'il a sur le visage. C'est une espèce d'horrible verrue.

— Désolée.

— Je t'en prie. Du reste, Terence lui a dit qu'il romprait de nouveau et cette fois pour de bon s'il ne la faisait pas enlever au laser avant le 31 décembre. Et tu sais quoi, Tracey ?

— Non, Raphaël, je ne sais pas, dis-je en buvant la dernière goutte de mon verre et en cherchant le serveur des yeux.

— Je ne pense pas que Bentley va vraiment se faire opérer. C'est dommage, parce que c'est vraiment un type adorable et qui gagne à être connu. Malheureusement, il est buté et...

— Raphaël ! Parle-moi de Barkley !

Ce n'est pas que le sujet me passionne, mais je ne voudrais pas que la conversation dérape. Il me dit tout sur ce fameux Barkley : jeune, musclé, noir, son nom de scène « le Fabuleux Barkley ».

— C'est un peu ringard comme nom, tu ne trouves pas ?

— Tous les strip-teaseurs ont un nom de scène, répond-il comme si c'était évident.

Et il commence à énumérer ceux qu'il connaît en me parlant de leur anatomie hors du commun. Heureusement, avant qu'il n'entre dans des détails scabreux, le serveur nous interrompt. Nous commandons tous deux le plat que je préfère chez Chin Chin : des crevettes sauce mandarine. Je sais que c'est horriblement calorique, mais ça fait au moins un mois que je ne suis pas venue et j'en ai une envie folle.

Après cette journée de stress à cause de cet insupportable flocon, je n'ai qu'un désir : me faire plaisir. Pendant tout le repas, Raphaël tente de me persuader — et de se persuader lui-même —

que Carl est l'homme qu'il a attendu toute sa vie. Je l'écoute d'une oreille distraite, je connais la chanson, c'est la même à chaque fois. Dans quelques semaines, il aura oublié jusqu'au prénom de son amoureux d'aujourd'hui et me jurera, mort d'amour, qu'il a enfin rencontré l'homme de sa vie... Je pense à Jack qui pourrait bien être celui que j'ai toujours attendu mais qui malheureusement arrive au mauvais moment. Si j'avais fait sa connaissance quelques mois plus tard, les choses auraient été différentes...

Espérons que d'ici là je serai plus forte et prête à démarrer une nouvelle relation... A la fin du repas, comme je commence à en avoir assez de gamberger, mon optimisme reprend le dessus. Je suis décidée à prendre les choses comme elles viennent.

Je sais, je sais...

Jack et moi ne devons nous revoir que samedi soir. Mais vendredi à 17 h 30, mon téléphone a sonné alors que j'étais en train d'enfiler mon manteau pour quitter le bureau. C'était lui. J'ai aussitôt pensé qu'il voulait annuler la soirée de samedi.

— Il me tarde d'être à demain, m'a-t-il dit. Et toi ?

— Moi aussi. Quel est le programme ?

— Bien essayé, mais je t'ai annoncé une surprise, alors sois patiente. Tu fais quoi, ce soir ?

J'ai hésité un instant. Est-ce que je devais lui dire que j'avais du boulot ? Si je faisais ça, il raccrocherait et tant pis pour ce soir. Est-ce que je devais lui répondre que j'étais en train de partir ? Mais il allait penser qu'il me dérangeait et...

— Tracey ?

— J'étais en train de terminer deux ou trois trucs avant de partir, j'ai dit en me sentant redevenir l'ancienne Tracey, fragile et peu sûre d'elle.

— Tu es prise, ce soir ?

J'ai hésité encore un moment. Heureusement que je n'avais pas dit à Raphaël que je l'accompagnais au Juicebox. J'aurais eu du mal à expliquer ça à Jack. En fait, j'avais prévu de faire un stop chez Keyfood, en bas de chez moi, de faire trois courses, de rentrer et de bouquiner. Mais si je lui avais raconté mon programme, qu'allait-il penser de moi ? Que j'avais une vie rasoir ? Et si je lui avouais que je n'avais pas de plan pour ce soir, il allait croire que j'étais superennuieuse !

Pour l'amour de Dieu, Tracey, arrête ton numéro ! On t'a posé une question simple, alors répond simplement. A propos, quelle était la question ? Ah, oui, est-ce que j'avais prévu quelque chose ce soir ?

— Pas vraiment, pourquoi ?

— Je pensais que je terminerais tard car j'avais un truc à rendre et finalement, c'est reporté à mardi prochain. Je m'apprêtais à quitter le bureau et je me demandais si tu avais envie...

— Oui, bien sûr ! ai-je répondu sans même attendre la fin de sa phrase.

Après tout, j'en avais assez de me poser trente-six mille questions sur ce que je devais dire ou ne pas dire. Quels que soient ses plans, j'étais prête à accepter. De tout mon cœur ! C'était décidé. Quelque part en moi, je savais que je venais de prendre la bonne décision. Pas de regret.

O.K.

J'ai regretté.

J'avais fait une bêtise.

D'accord, une grosse connerie.

Si je n'avais pas été si euphorique à l'idée de sortir avec lui alors que ce n'était pas prévu, je me serais peut-être souvenue...

Mais j'avais oublié.

Comment avais-je pu oublier cela ?

Tout s'était pourtant passé à la perfection. Nous avons mangé des sushis, vu le dernier film d'Adam Sandler, très drôle, puis nous avons bu deux verres de pinot noir dans un bar sur la Deuxième Avenue. De là, nous avons pris un taxi jusqu'à chez moi. C'est moi qui lui ai suggéré d'aller chez moi, pas lui. Après ma dernière mésaventure chez lui, où je me suis retrouvée nez à nez avec Mike, j'ai préféré prendre les devants. J'étais toujours sur mon petit nuage.

A peine arrivés chez moi, je n'ai même pas eu le temps d'allumer la lumière... Il m'a prise dans ses bras, m'a embrassée passionnément. Nous nous sommes laissés tomber sur le lit et nous avons fait l'amour comme des fous avant de nous endormir dans les bras l'un de l'autre.

Tout allait bien.

Nous avons refait l'amour en nous réveillant.

Tout allait toujours très bien.

Nous avons paressé au lit en papotant, ma tête sur sa poitrine, ses bras autour de moi. Je lui ai raconté mon histoire de flocon et il trouvait aussi que c'était une situation plutôt bizarre. J'ai eu l'impression qu'il avait l'air intéressé par le spectacle du Radio City Music Hall le vendredi suivant, et j'ai osé lui demander de m'accompagner.

— J'aimerais bien, a-t-il répondu, mais je dois aller à Atlanta pour le boulot jeudi soir et je ne sais pas à quelle heure je serai de retour vendredi. Si je suis là, je serai ravi d'y aller avec toi. Je peux te le dire la veille ?

— Bien sûr.

J'ai aussi osé lui demander pourquoi il était venu vers moi le soir de la fête de la boîte.

— Tu veux la vérité ? a-t-il répondu.

Oh, oh... Je n'aurais peut-être pas dû... mais comme j'avais commencé, il fallait aller jusqu'au bout. Je lui ai dit que j'espérais que ce n'était pas à cause d'un pari.

— Un pari ?

Oui, vous savez, ce genre de truc cruel que font les garçons entre eux. Par exemple, à la fin de l'année quand le champion de l'équipe de foot du collège demande à la plus moche et la plus grosse fille de la classe s'il peut être son cavalier pour le bal de fin d'année. Elle est folle de joie, ses parents lui offrent une belle robe et le soir venu, elle s'assied sous la véranda pour l'attendre. Elle l'attend toute la nuit parce que, bien entendu, il ne vient pas. Il est au bal avec la chef des pom-pom girls, la plus belle fille du collège. Et alors, comme dans ces films d'horreur que je

n'avais pas le droit de voir quand je vivais chez mes parents — ils craignaient que ce soit une source d'inspiration —, la grosse fille grandit, fait un régime, devient belle et mince et se venge en tuant tout le monde, la pom-pom girl, le footballeur beau gosse et toute la classe qui avait participé au complot. Comme elle n'est pas démasquée, elle épouse un homme merveilleux qui l'aime profondément tout en ignorant sa véritable identité... Vous n'avez jamais vu ce genre de film ?

Comme Jack ne sait rien de mon lourd passé de grosse, moche et complexée, je juge inutile de le mettre au courant, j'espère seulement qu'un pari bête et méchant n'est pas à l'origine de notre rencontre.

— Ce n'était pas un pari.

— Alors, qu'est-ce qui t'a attiré en moi ?

— Si je te le dis, tu me promets que tu ne vas pas mal le prendre ?

Au secours, qu'allait-il me sortir ?

— Je t'écoute.

— Quelques minutes avant notre rencontre, je parlais avec mon assistante, Maggie, qui se plante avec tous ses mecs mais qui adore donner des conseils aux autres. D'après elle, la raison principale de mes échecs avec les femmes, c'est que je choisis toujours des femmes qui ne me conviennent pas.

Ça alors, première nouvelle, Jack a un problème avec les femmes ? Jamais je n'aurais cru un truc pareil.

— Quel genre de femmes ?

— Elle a observé les filles de la soirée et t'a montrée du doigt. Tu étais au bar, moulée dans une robe rouge hypersexy. Je suis allé directement vers toi pour prouver à Maggie que je pouvais m'en sortir avec une fille comme toi. Mais au fur et à mesure que la soirée s'est déroulée, je me suis aperçu que tu n'étais pas du tout comme je le croyais au début.

— C'est-à-dire ?

— Euh, eh bien, une fille, euh..., facile.

Je ne me suis pas vexée.

Pas du tout.

Un peu quand même.

Impératif : brûler la robe rouge au plus vite !

— Et tu penses que je n'aurais pas dû coucher avec toi dès le deuxième soir ?

— Au contraire et tu le sais bien, a-t-il ajouté avec un sourire coquin.

Nous avons ri tous les deux.

Voilà, jusqu'à ce moment-là, tout allait bien. Et puis, catastrophe. Nous étions dans ma kitchenette, face à face, j'admirais le rayon de soleil hivernal allumer des reflets dans ses beaux cheveux bruns. En fait, j'étais tellement absorbée par ce tableau que je n'ai pas fait attention à l'expression de son visage jusqu'à ce qu'il dise :

— C'est nous ?

Un petit retour en arrière, pour vous faire bien comprendre la scène.

Action.

— C'est nous ?

Qu'est-ce que ça veut dire, ce « C'est nous ? », de quoi parle-t-il ? Je ne vois pas de quoi il s'agit...

Oh, mais si !

Oh, non, pas ça ! S'il vous plaît, mon Dieu, faites que nous remontions le temps, juste de quelques heures...

Imaginez la scène au ralenti.

Je tourne la tête et regarde ce qu'il fixe. Je sais déjà ce que c'est, et je comprends en un éclair que toute la perfection de cette matinée, de ce début de week-end, est en train de tourner au cauchemar. Parce que sur le rebord de la fenêtre un couple nous regarde en souriant et que ce couple, c'est nous, effectivement !

Je regarde la photo avec horreur, le cœur battant la chamade, tétanisée. Que dire ? Que faire ? Je n'ose même pas le regarder.

Bon sang ! pourquoi lui ai-je demandé de venir ici ce soir ? Qu'est-ce qui m'a pris d'enlever la photo de Raphaël pour mettre celle-ci à la place ? Bravo, Tracey, bien joué, le côté : « Je me lance dans la vie avec confiance et sans regrets ! » Tu peux dire adieu à la surprise annoncée pour demain et faire une croix sur cette histoire qui débutait plutôt bien, tout ça par ta faute ! Aucun mec, qui sort avec une fille depuis deux ou trois semaines, n'accepterait de jouer au petit couple sans prendre ses jambes à son cou ! Photographié le premier soir, encadré, exposé sur la fenêtre au bout de quelques rendez-vous, c'est comme si j'avais déjà choisi la date du mariage !

Je n'ai qu'une envie : fuir ! Mais à l'idée que la serviette dans laquelle je suis drapée puisse s'envoler dans ma course, je me retiens et je me contente de lui jeter un coup d'œil furtif. De toute façon, il ne me voit pas. Il est en train de regarder autour de lui avec méfiance. Qu'est-ce qu'il a peur de découvrir ? Un faire-part de mariage ? Publié dans le New York Times ? Avec le nom de Tracey Spadolini et de Jack Candell ? Comme je voudrais que tout ceci n'existe pas !

C'est un vrai cauchemar. Il m'est arrivé de faire des rêves horribles dans le passé. Par exemple, quand j'étais avec Will, j'ai rêvé qu'il jouait Hello Dolly, et que je surgissais sur la scène entièrement nue, à part un chapeau à plume sur la tête. Tous les acteurs et le public habillés, me regardaient dans un grand silence. Je m'étais réveillée rouge de honte.

C'est peut-être un rêve, là aussi. Je ferme les yeux, compte jusqu'à trois... cinq... dix, pour faire bonne mesure. J'ouvre les yeux. Jack est toujours là, l'air ahuri, mais cette fois, il me regarde. Il ne dit rien. Je dois absolument trouver une explication. Je me lance, désespérée :

— Je suis désolée.

Tu dois me prendre pour une malade ?

Non, je ne dis pas ça, heureusement.

Mais à sa tête, c'est tout à fait ce qu'il est en train de penser. Comme il ne dit toujours rien, je continue :

— Une de mes copines a fait une photo de nous à la soirée, puis elle l'a fait encadrer sans me le dire et me l'a offerte pour rigoler. C'est une blague, tu comprends ?

Je sais, c'est minable comme explication, mais je n'ai pas trouvé mieux. J'aimerais vous y voir, vous ! J'enfonce le clou de la copine maintenant que je suis lancée, je ne peux plus faire marche arrière.

— Elle fait toujours des blagues débiles !

Il se tait toujours.

— Tu vois, sa spécialité, c'est les poissons d'avril.

Au secours !

— Par exemple, en avril dernier, elle avait rempli mon sucrier de sel, et comme je mange très peu de sucre, je ne m'en suis rendu compte qu'en juillet.

Pitoyable !

Je ris nerveusement.

Lui aussi.

Il ne croit pas un mot de ce que je raconte.

Moi non plus. Je voudrais tellement me taire, ou lui dire la vérité. Ma tristesse d'hier, après le coup de fil de Will, le rayon de soleil que représente cette photo... Impossible. Au lieu de cela, je me sens glacée, mais je continue néanmoins :

— Je suis vraiment désolée, c'est une blague idiote, mais c'est ma copine qui...

— Elle fait de bonnes photos.

— Tu trouves ? dis-je en me forçant à sourire.

Je suis au bord de la crise de panique.

— Oui.

Il me sourit.

Ce n'est pas un charmant sourire, avec ses fossettes. Non, c'est un sourire du style : « Je sais que tu me racontes des salades ». Un affreux rictus. L'attaque de panique semble refluer. Au moins pour l'instant. C'est plutôt une bonne chose, car il ne manquerait plus que ça ! Toujours en regardant autour de lui, il me demande d'un air distrait si j'ai envie d'aller prendre un petit déjeuner dehors. Evidemment, je lui réponds que je ne peux pas, que je dois me rendre à mon cours de tissage. C'est faux, bien sûr, je n'y connais rien en tissage, c'est Kate qui suit des cours tous les samedis matin et qui me bassine avec ça mais c'est la seule excuse qui me vient à l'esprit. Jack n'a pas l'air déçu que je ne puisse pas l'accompagner. Il me donne surtout l'impression d'avoir envie de prendre ses jambes à son cou. Il me promet de m'appeler plus tard pour parler de la soirée de demain. Je m'effondre en larmes dès qu'il a refermé la porte sur lui. Je sais que je l'ai terrorisé à vie. Je défais la photo du cadre et la remets dans son enveloppe, dans le tiroir.

Le lendemain, je passe le reste de la journée à essayer de bouquiner en attendant qu'il m'appelle pour me dire qu'il annule le dîner et la surprise qu'il m'avait promise.

Comme il n'appelle pas, c'est moi qui le fais.

— Ecoute, Jack, je préfère annuler pour ce soir, je ne me sens pas très bien... J'ai mal au cœur... Je n'ai rien avalé de la journée, alors je préfère ne pas bouger.

Ce n'est pas faux, je n'ai rien mangé, en effet, et j'ai vraiment mal au cœur mais ça n'a rien à voir avec une indigestion.

— Pas de problème, répond-il.

Est-ce mon imagination ou est-il vraiment soulagé ?

Bien sûr qu'il est soulagé !

Il a dû passer toute la journée à se demander comment me laisser tomber en douceur. Parce que c'est un mec bien.

— Alors, on se voit lundi au bureau ? demande-t-il.

— Oui, d'accord.

— J'espère que tu vas guérir vite.

Je raccroche en pensant : moi aussi.

Ce dimanche matin, je me lève et retourne à l'église Saint-Fabian. Je sais que je dois écouter le sermon, c'est bien pour ça que je suis là, non ? Mais je ne peux pas m'empêcher de penser et de repenser à l'horrible scène d'hier. L'air ahuri de Jack devant la photo encadrée de nous deux. Pendant toute la messe, je suis obsédée par cette vision, je pense aussi à ce qui a tout déclenché, c'est-à-dire le coup de fil de Will jeudi soir. Tout est sa faute ! S'il n'avait pas téléphoné, je ne me serais pas sentie seule et pitoyable au point de sortir la photo de Jack, de me mettre à fantasmer dessus et de l'encadrer. Si Will n'avait pas téléphoné, je n'aurais pas eu besoin de placer le cadre sur le rebord de la fenêtre, et Jack ne l'aurait pas vue et...

Ça me fait du bien de rendre Will responsable de tous mes malheurs. Ça rend cette affreuse matinée un peu moins glauque. Je suis crevée, je serais mieux dans mon lit plutôt que dans cette église froide. Je bâille à m'en décrocher la mâchoire. Je crois que je n'ai jamais été aussi crevée de toute ma vie. Ce n'est pas seulement une fatigue physique, c'est aussi moral, je me sens misérable. Là-dessus, l'organiste joue Joie sur la terre, pour la fin de la messe. C'est le bouquet !

Pas de joie pour Tracey, me dis-je en sortant sous la pluie grise et glacée. Au moins, à Brookside, il neige. La petite ville sans charme se transforme alors. On dirait un tableau célèbre de Currier et Ives. Il ne neige jamais à Manhattan. C'est faux, il neigeait bien le soir où Jack et moi étions à Rockefeller Center. Il neige parfois, mais la neige ne tient pas, elle devient une espèce de boue noirâtre dégoûtante, me dis-je en remontant la Huitième Avenue. La neige ne tient pas, comme tout le reste... L'amour, par exemple. J'ai le moral à zéro, exactement comme Buckley qui me téléphone un peu plus tard. Il est à plat à cause de Sonja, et me donne rendez-vous dans notre bar préféré. Nous pourrions pleurer sur l'épaule l'un de l'autre. Il me tarde d'y être.

— J'y suis arrivée ! Tu le crois, toi ? J'ai réussi !

— Je le crois, puisque tu l'as fait, me répond Buckley calmement.

Il lève sa main en l'air, doigts écartés, et tape dans ma main pour fêter ma victoire. Je suis ravie. D'habitude, je ne suis pas très bonne au billard, mais cette fois, j'ai remporté les deux parties que nous venons de jouer. J'improvise une danse du scalp autour de la table. J'ai une pêche d'enfer.

— O.K., on passe à la vitesse supérieure. Je te parie que je fais celle-ci en deux bandes et que je la mets dans ce coin.

— Dans celui-ci ? me demande Buckley, étonné. Tu choisis la difficulté.

— Regarde bien !

Je vise, tape, et atteins mon objectif ! La boule va droit à l'endroit que j'avais désigné. Avec un hurlement de triomphe, je me mets à danser dans le bar, heureusement vide, en m'appuyant sur ma canne. Buckley rigole.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Je suis contente parce que j'ai gagné, alors je danse, tu le vois bien, non ?

— On dirait que tu as pétié les plombs.

— Mais j'ai pétié les plombs, je m'éclate !



Je sais ce que vous pensez. La nuit dernière, je croyais que c'était la fin du monde et que j'avais touché le fond, mais depuis que nous avons commencé à jouer, Buckley et moi, nous plaisantons, nous buvons de la bière et nous sommes superbien. Pas une fois nous n'avons mentionné les noms de Sonja, Jack ou Will. C'est peut-être la bière, ou ma victoire au billard, ou alors c'est la présence de Buckley. Quoi qu'il en soit, je me sens bien. Je dérape et m'étale sur le sol.

— Oups.

Buckley se marre et vient me relever. Je lui prends la main et tente de l'entraîner avec moi dans une danse folle.

— Viens, on fait comme dans Chorus Line.

Il tente de résister puis se lâche et me rejoint dans mon délire jusqu'au moment où, par inadvertance, je lui donne un coup avec la queue de billard. Il a un mouvement de recul et tente de se protéger.

— Excuse-moi.

— Hé, c'est dangereux, ce machin !

— Rends-la-moi, c'est ma canne.

— Pourquoi en as-tu besoin pour danser ?

— Tu sais ? Comme dans Chorus Line, ils dansent bien avec une canne, non ?

Buckley me dévisage.

— Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vu.

— Moi non plus, si on y allait ?

— Mais ça ne se joue plus depuis longtemps !

— Tu en es sûr ?

— Il faut demander.

— A qui ?

Nous regardons le bar vide. Le serveur est au téléphone, il y a deux autres consommateurs. Rouges et mal rasés. On dirait qu'ils ont passé ces cinquante dernières années vissés sur leur tabouret de bar. Je les interpelle :

— Eh, vous ! Savez-vous si Chorus Line se joue toujours à Broadway ?

Ils ne doivent pas le savoir puisqu'ils ne réagissent même pas.

J'insiste.

— Je vous parle ! Ouh, ouh ! Les piliers de bar !

L'un d'eux se retourne et grogne un vague :

— Ouais ?

— Vous avez des infos sur Chorus Line ?

— Non, et je m'en fous.

Et il reprend sa place aux côtés de son copain. Je murmure :

— Vous pourriez être poli ! Tu ne crois pas qu'ils pourraient être polis, Buckley ?

— Oui, il en faudrait peu pour qu'ils soient sortables, un peu de politesse, une petite toilette et on les embarque avec nous pour une petite virée ?

— Tu es sérieux ?

— Oh, Tracey ! Tu es complètement bourrée !

— Pas du tout, en tout cas, pas plus que toi !

— Oui, je reconnais que je suis un peu parti.

Nous rions tous les deux, puis nous retournons à notre partie, encore étourdis par nos quelques pas de danse.

— Tu as faim ? me demande-t-il en regardant sa montre. Il est tard, j'ai peur qu'on ne trouve plus rien à manger.

— Je n'ai pas faim, j'ai envie de fumer.

— Interdit, dit-il en désignant le panneau.

— Alors, sortons et allons voir Chorus Line.

— Pourquoi cette fixation sur ce spectacle ?

— Je crois que le théâtre me manque. J'y allais tout le temps quand je sortais avec...

— Avec Will.

Je ne voulais pas en parler ce soir, mais nous y voilà quand même.

— Oui, nous sortions tout le temps. J'allais voir les spectacles dans lesquels il jouait, ceux dans lesquels ses amis jouaient et tout un tas d'autres mais jamais Chorus Line. Et je sais que je n'irai jamais.

— C'est si important que ça ?

— Oui.

J'ignore pourquoi, mais soudain, rien d'autre ne me paraît avoir d'importance. J'ai la gorge serrée.

— Will me manque, Buckley.

— Tracey, tu as bu.

Il ne plaisante pas. Cette fois, il le dit tristement.

— Je sais, mais toi aussi.

— Oui, et Sonja me manque.

— Je sais et Jack me manque aussi.

— Jack ? C'est bien ce type qui connaît toutes les capitales des Etats par cœur ? Tu as passé la soirée avec lui hier ?

— Non, je l'ai annulée.

Et je raconte alors tout à Buckley, la photo, le cadre, la tête de Jack et ma honte. Mais au lieu de s'apitoyer sur mon sort, Buckley se marre.

— Pourquoi ris-tu ? Ce n'est vraiment pas drôle !

— J'essaie de m'imaginer sortant avec une fille pour la deuxième fois...

— Troisième fois, et même quatre si on compte la soirée de Noël.

— D'accord pour quatre, et je découvre chez elle une photo de nous deux.

Il se marre deux fois plus. Je le hais.

— Je te hais.

— Excuse-moi, c'est tellement drôle !

— Moi, je ne trouve pas. Je l'apprécie énormément.

— Je sais bien. Désolé pour toi, Tracey.

Je sens qu'il pense vraiment ce qu'il dit. Il me regarde intensément. Comme si... comme si quoi

? Je ne sais pas. Il poursuit :

— C'est bien ce garçon que tu surnommait « Transformation » ?

— Non ! Transition ! dis-je en m'asseyant sur le bord de la table de billard.

— Oh, Transformation, Transition ou Transistor, c'est pareil !

Il prend place à côté de moi sur la table et reprend :

— Tu ne devais sortir que quelquefois avec lui pour tourner la page ?

— C'est ce que je croyais.

— Mais ?

Je regarde fixement les chaussures Marc Jacobs que Raphaël m'a offertes et qui sont une demi-pointure trop grandes... mais qui vont quand même magnifiquement bien avec mon jean.

— C'est ce que tu croyais, mais... ? insiste Buckley.

— Mais j'aime beaucoup Jack, et je déteste la solitude.

— Oui, je comprends, c'est très dur, dit-il en prenant ma main. Mais je me réjouis quand même que Jack t'ait larguée.

— Mais il ne m'a pas larguée ! dis-je avant de comprendre ce qu'il vient de dire. Qu'est-ce que tu entends par « je me réjouis »... ?

— J'ai du mal à le reconnaître, mais j'étais jaloux.

— Jaloux ?

Je regarde mon vieux copain Buckley, le gentil, l'adorable Buckley, qui est désormais libre... Comme moi, du reste.

— Je me suis même demandé si nous...

— Ne le dis pas !

— Dire quoi ?

— Dire ce que je sais que tu allais dire. Sur nous. Parce que si tu le dis...

— Quoi ? Que j'ai envie de t'embrasser ?

Je tressaille.

Faux, j'exulte, Buckley a encore envie de m'embrasser ! Yesssss !

— Tu l'as dit. Je t'avais dit de ne pas le dire.

— C'est pas ma faute, je suis bourré.

— Ce n'est pas une excuse. Ce n'est pas la première fois que nous nous bourrons la gueule ensemble, mais tu ne m'as jamais embrassée. Sauf une fois.

— Je croyais que tu en avais envie.

— Mais pas du tout, et en plus, j'avais un petit copain.

— Mais plus maintenant, dit-il en prenant ma main dans la sienne.

J'ai la tête qui tourne. Ma main est bien au chaud dans celle de Buckley.

— Mais on est seulement des copains, dis-je d'une voix faible.

— Tu es sûre ?

Je ne sais plus, j'essaie de le voir comme avant, mon copain, mon pote Buckley. Mais ce n'est plus lui. A la place, il y a un homme et j'ai une envie folle d'embrasser cet homme. Il me regarde intensément, lui aussi en a envie.

Pourquoi ?

Il sait tout de moi, il m'a connue grosse, désespérée, déprimée, pas maquillée, laide à faire peur, en pyjama.

Il approche son visage du mien.

— Buckley...

— Juste pour voir, Tracey. Une seule fois.

— On a déjà essayé une fois.

— C'était il y a six mois. Et tu étais encore amoureuse de Will, ça ne compte pas.

— Compte ? Pourquoi compte ?

— Je veux dire, comme une sorte de test.

Je fais celle qui ne comprend pas alors que je vois très bien où il veut en venir.

— Si nous ne ressentons rien en nous embrassant, nous saurons à quoi nous en tenir. Et si nous ressentons tous les deux quelque chose...

— Nous le saurons aussi.

— Exactement, dit-il en me serrant la main.

Ben voyons, mais avec le bol que j'ai, il n'y aura que l'un de nous deux qui ressentira quelque chose et nous n'en serons pas plus avancés. Surtout si c'est moi. Imaginez que j'adore son baiser mais que lui soit déçu. J'aurais été rejetée par deux mecs en l'espace d'un seul week-end. Trois, si on élargit aux derniers mois. C'est une espèce de record mondial, vous ne trouvez pas ? Enfin, Jack ne m'a pas larguée officiellement. Pas encore.

Et si c'est Buckley qui ressent quelque chose, et pas moi ?

— Bon, j'y vais, dit Buckley en s'approchant.

— D'accord, dis-je en fermant les yeux.

Rien.

Je m'humecte les lèvres.

Toujours rien.

J'ouvre les yeux.

Il est en face de moi. Mais il a reculé.

— Je ne peux pas. J'en ai envie, mais j'ai peur de tout gâcher entre nous.

Vas-y, Tracey, embrasse-le. Tu mets tes mains autour de son cou, tu approches tes lèvres des siennes et...

Je sais, je n'ai peur de rien...

Ce baiser n'a rien à voir avec le premier. Mon cœur bat la chamade, je vibre de tout mon corps, un vrai baiser de cinéma. Quand nous nous séparons, je cligne des yeux. J'espère qu'il n'est pas dégoûté. Zut, après tout, marre de ces doutes et ces questions. Il n'a pas l'air dégoûté, mais plutôt inquiet.

— Ça va ? demande-t-il.

— Oui, dis-je avec un sourire, très bien.

Il a l'air soulagé.

— Moi aussi. J'avais peur que cela ne détruise notre amitié, mais j'en avais très envie.

— Pas de risque. D'accord ?

— D'accord.

Je cherche des fossettes sur son visage avant de me souvenir qu'il n'est pas Jack. Silencieux, nous restons l'un à côté de l'autre en balançant nos jambes.

— Une autre partie de billard ? me demande-t-il.

— Pourquoi pas ? Et toi ?

— Pourquoi pas ? Une autre bière ?

— Tout à l'heure.

— D'accord.

Assis, nous respectons quelques minutes de silence avant que Buckley n'intervienne.

— Et maintenant, on fait quoi ?

— Comment ?

— Oui, on fait quoi ?

— Je n'en sais rien, dis-je, en me demandant s'il fait allusion aux cinq prochaines minutes ou à la suite de notre relation.

— On devrait peut-être sortir ensemble officiellement un soir ?

— C'est une bonne idée.

— On fera quoi ?

— On pourrait aller voir Chorus Line.

— Malheureusement, je crois que ça fait un bout de temps que ce n'est plus à l'affiche.

— Alors tu pourrais m'accompagner au spectacle de Noël du Radio City Music Hall. J'ai deux invitations pour vendredi soir.

Je sais que j'ai déjà proposé à Jack de m'accompagner, mais après le fiasco de l'autre jour, je m'attends à ce qu'il me dise qu'il a été retenu à Atlanta vendredi soir. Et peut-être même tout le week-end, histoire de ne pas risquer de tomber sur moi.

— J'ai très envie de t'accompagner, je n'ai pas vu ce spectacle depuis mon enfance.

— Et moi, je ne l'ai jamais vu.

Nous nous sourions. J'ai vraiment envie d'y aller avec lui. Vraiment. J'ai juste un petit pincement au cœur en repensant à Jack et à cette fameuse surprise qu'il m'avait promise. Je ne saurai jamais ce qu'il avait préparé, je ne saurai jamais non plus si cela aurait pu marcher entre nous si je n'avais pas fait cette énorme bêtise. Attention, je ne veux pas dire que je n'ai pas aimé embrasser Buckley. C'était très doux. Mais j'adore aussi les baisers de Jack. Et avec lui, c'est plus — comment dire ? — plus mystérieux, moins familier. Buckley et moi avons partagé tant de choses qu'il y a peu de surprises entre nous. Je connais ses plats préférés, ses auteurs préférés, ses goûts, ses bêtes noires. Ses défauts, ses manies, ses rêves. Et lui me connaît tout aussi bien. En fait, je crois que la seule chose que j'ignore, c'est si c'est un bon coup. Ce n'est pourtant pas faute d'y avoir souvent pensé ! Et ce n'est pas faute d'en avoir très envie ! Mais pas tout de suite, pas ce soir. Avec le bol que j'ai, je risquerais de tout gâcher.

— On devrait aller se coucher, dis-je soudain à Buckley.

Il sursaute.

— Ah ?

— Ne vois aucune allusion au fait que nous nous soyons embrassés.

— Mais Tracey, c'est toi qui m'as embrassé !

— Quelle importance ? En tout cas, ça n'a aucun rapport, je suis crevée, il est tard, on a du boulot demain, et si nous faisons une autre partie de billard, et que nous buvons une autre bière...

— Et un autre baiser.

— Hmm... Qui sait ce qui va se passer ? Nous pourrions le regretter tous les deux demain matin.

— Ou peut-être pas.

— C'est vrai, mais je suis trop crevée pour réfléchir davantage. D'accord ?

— D'accord.

— Tu es sûr ?

— Oui.

Et je sais que c'est vrai. C'est très reposant d'être avec quelqu'un dont vous connaissez les réactions.

Nous marchons vers Broadway, je souffre le martyre avec ces nouvelles chaussures, je

donnerais tout pour un pansement sur chaque orteil. Ça me fait penser à Jack qui m'en avait proposé un l'autre jour quand j'ai glissé par terre chez lui en sortant de la salle de bains. Je crois que c'est finalement beaucoup mieux si c'est fini entre Jack et moi. Comme ça, je ne risquerai plus de tomber sur Mike en slip kangourou et peut-être qu'avec le temps, l'image s'estompera pour disparaître à jamais.

— Ça va ? demande Buckley.

— Très bien, j'ai beaucoup aimé ce baiser, dis-je très vite.

— Je ne pensais pas à ça, tu as l'air de boiter.

— Ce sont mes chaussures qui me font souffrir.

Il passe son bras sur mes épaules, ce qui ne m'aide absolument pas à marcher et qui n'a aucun effet sur la douleur, mais c'est un geste que j'apprécie. Les rues sont trempées mais il ne pleut plus. On dirait qu'il fait un peu moins froid, la brume s'est levée. L'atmosphère devient féerique avec toutes ces petites lumières de Noël qui brillent aux fenêtres et ces poinsettias qui décorent les maisons.

Eh oui, c'est Noël ! Je repense à Jack, à nous deux au pied du sapin devant le Rockefeller Center, enlacés sous les flocons...

Buckley arrête un taxi, me tient la porte et m'aide à m'installer à l'intérieur. Il a toujours eu ce genre d'attention, mais cette fois, j'y vois comme un geste de protection, comme son bras sur mes épaules ou le fait qu'il me tient par la main. Il serait un petit copain très doux et très attentif.

— Bonne nuit, Tracey, dit-il en se penchant et en déposant un baiser sur mon front.

Il referme la porte, je lui souris. Le taxi démarre. J'essaie de saisir la ceinture de sécurité. Beurk, elle est poisseuse. Pourquoi est-ce que tout est sale à New York ? Je l'attache quand même et j'essuie mes mains à mon jean. Je me retourne pour faire un petit signe à Buckley, mais il a disparu.

Je souris intérieurement, j'ai fini par l'avoir, mon baiser ! Waouh ! Oui, d'accord, c'est moi qui l'ai embrassé, mais Waouh quand même ! Et je suis sûre que ça se reproduira si j'en ai envie ! Et je pense que ce jour n'est pas si lointain, puisque nous nous voyons vendredi soir.

C'est compliqué quand même tout ça, vous ne trouvez pas ? Et fatigant aussi. Je pose ma tête en arrière sur le siège du taxi qui a dû recevoir des dizaines de têtes plus pouilleuses les unes que les autres ce soir ! Je ferme les yeux en tentant de retrouver la sensation délicieuse des lèvres de Buckley sur les miennes. Puis je bâille à m'en décrocher la mâchoire. Dans cinq minutes, je serai dans mon lit. Seule. Et pour une fois, contente de l'être ! Ça fait six mois que je fantasme sur Buckley, imaginant ce que ça me ferait d'être sa petite amie. Maintenant que c'est presque le cas, je me dis qu'il ne faut jamais précipiter les choses. Après tout, je ne le connais que depuis le mois de juin. Il n'y a aucune urgence, pas de séparation en vue, à part la période de Noël que je passerai dans ma famille. Ça me donne tout juste le temps de réfléchir et de voir venir.

Jack a téléphoné.

Mon Dieu !

Il m'a laissé un message.

Oh, mon Dieu !

« Salut, Tracey, c'est Jack. J'espère que tu vas mieux. Appelle-moi si tu veux. Je suis chez moi. Nous sommes dimanche. Tu es peut-être sortie, ou alors encore... malade. Guéris vite. Bye. »

Je suis tétanisée devant le répondeur qui efface automatiquement le message que je viens d'écouter.

Il a l'air tellement normal et sincère, pas du tout comme quelqu'un qui voudrait se débarrasser d'une petite amie encombrante. Et si je m'étais complètement trompée au sujet de sa réaction de l'autre jour ? Et s'il avait toujours envie de sortir avec moi ? Mais alors, Buckley ? Pourquoi m'a-t-il embrassée ce soir, justement ?

Je te ferais remarquer que c'est toi qui l'as embrassé !

Tais-toi, plus un mot là-dessus !

C'est lui qui a commencé, non ? Bon d'accord, j'ai fini le boulot, mais quand même ! J'ai pris le taureau par les cornes. Par les cornes ou par les... Tiens, est-ce que les taureaux ont des cornes ? Le reste, c'est sûr, mais les cornes, je n'en sais rien. En tout cas, moi, j'en ai... Pas des cornes, non, je veux dire que j'ai eu le cran de l'embrasser. Et maintenant, nous sortons ensemble. Nous avons même rendez-vous vendredi soir pour aller voir les Rockettes. Le problème, c'est que si Jack n'est finalement pas aussi traumatisé que je le croyais et qu'il rentre d'Atlanta comme prévu pour venir au spectacle avec moi, je vais me retrouver avec deux cavaliers ! Si j'étais l'héroïne d'un feuilleton télévisé, j'achèterais deux autres billets, et je leur donnerais rendez-vous à deux entrées différentes. Et je passerais ma soirée à courir de l'un à l'autre en leur faisant croire que je vais aux toilettes et entre-temps j'irais fumer une cigarette et...

Je me demande si ça marcherait ?

De toute façon, je ne suis pas une héroïne de feuilleton. Je suis dans la vraie vie et je suis en train de fiche en l'air ma vie amoureuse. Pourquoi ai-je invité Buckley vendredi soir ? Et pourquoi ai-je invité Jack ? Tout ça à cause de ce fichu flocon qui m'a offert ces billets. C'est sa faute et celle de Will. De toute façon, tout ce qui cloche dans ma vie est à cause de lui.

Je regarde fixement le téléphone. Je devrais rappeler Jack mais je ne le ferai pas. Je suis trop crevée pour avoir les idées claires. Je m'effondre littéralement sur mon lit, je vais sans doute rêver de Buckley ou de Jack ou pire, des deux !

Pas du tout.

Je rêve que je joue Chorus Line dans une version nue. Il y a Will, la salle est pleine. Le seul problème, c'est que lorsque j'entre en scène, nue comme un ver, tous les autres acteurs et danseurs, Will compris, sont habillés.

Je reste plantée devant tout le monde au milieu de la scène, en tenue d'Eve, avec seulement un chapeau sur la tête. Et dans mon rêve, je me demande pourquoi je n'ai pas tiré les leçons de mon précédent spectacle Hello Dolly, dans lequel j'ai connu la même mésaventure.

Je voudrais savoir pourquoi je n'arrive jamais à tirer des leçons des mésaventures de ma vie.



Lorsque je me réveille, lundi matin, je suis persuadée que j'ai rêvé le message de Jack. Evidemment, impossible de vérifier puisque mon répondeur efface tout automatiquement. J'aurais dû conserver son message, j'aurais eu la preuve qu'il m'a appelée et j'aurais pu le rappeler sans avoir l'air idiot. Mais s'il m'a réellement téléphoné et que je ne le rappelle pas, j'aurai l'air d'une garce.

J'espère qu'il va rappeler.

Oui, mais s'il ne le fait pas ?

Nous nous croiserons peut-être dans une trentaine d'années dans une réunion de retraités et nous tomberons dans les bras l'un de l'autre comme dans ces histoires de vétérans de la deuxième guerre mondiale qui ont renoncé à leur premier amour parce que la fameuse lettre où ils disaient leur passion n'est jamais arrivée... Chacun s'est marié de son côté et a eu des enfants...

Vous n'avez jamais entendu ce genre d'histoire ? Ça arrive tout le temps, croyez-moi ! Et c'est ce qui pourrait nous arriver, à Jack et à moi, tout simplement parce que j'ai cru que son coup de fil était un rêve. J'arrive en boitant à mon bureau. Mes ampoules me font souffrir terriblement et mes pansements se décollent. Je suis quasiment certaine de trouver un cadeau de mon flocon, mais heureusement, il n'y a rien. Le poinsettia est toujours là, un peu avachi, il a besoin d'eau ou de lumière. Je devrais peut-être le rapporter à la maison, car il n'y a aucune fenêtre ici. Je le soulève et une multitude de feuilles séchées rouges et blanches tombent autour de moi. Oups. Je le repose. D'autres feuilles tombent encore. Il est en train de mourir d'une mort lente. Quelle déprime !

Je vérifie mon répondeur, espérant trouver un message de Jack. Rien. Pareil pour mes e-mails. Qui a parlé de déprime ? Je suis sûre d'avoir rêvé son appel. Je fais défiler un long et ennuyeux message de Kate à propos de son long et ennuyeux week-end avec Bill. Elle veut savoir si je suis libre aujourd'hui pour le déjeuner, elle doit faire un saut chez Saks, tout près de mon bureau. Je lui donne rendez-vous chez Sephora, qui est aussi dans le coin. Je dépenserai le bon d'achat offert par mon flocon.

Je tombe sur un e-mail de ma belle-sœur Sara qui m'adresse une lettre porte-bonheur, vous savez, ces trucs qu'on doit renvoyer pour ne pas briser la chaîne. Elle est trop superstitieuse pour effacer ce genre de chose quand elle en reçoit. Celle-ci prétend que si vous l'envoyez, une chose extraordinaire va se produire dans votre vie dans moins de sept jours. Sinon, vous risquez de vivre une tragédie. La lettre parle de ceux qui ont gagné à la loterie ou qui ont été miraculeusement guéris d'un cancer, alors que ceux qui n'y ont pas répondu ont été écrasés par un bus, entre autres exemples.

D'habitude, j'efface ce genre de message, mais cette fois, sans doute à cause de mes gènes siciliens, je l'adresse à Kate, Raphaël et Buckley. On ne sait jamais. Je m'apprête à me lever lorsque je m'aperçois que je viens de recevoir un message. Je clique. Il vient de Jack ! Dingue, non ? Je ne crois pas à l'effet immédiat de cette lettre, mais quand même...

Je ferme les yeux, compte jusqu'à trois, rouvre les yeux. La lettre est toujours là. Signée « Jack Candell, Blaire Barnett ». Je regarde la date et l'heure, il l'a envoyée il y a une minute.

« Bonjour, Tracey ! J'espère que tu te sens mieux. Si tu es en train de lire ce message, c'est que tu es guérie. Je t'appelle.

Jack. »

— Salut, boss, qu'y a-t-il de si drôle ?

Je lève les yeux pour découvrir Mike debout près de moi. Il me dévisage. Je me rends compte que je suis en train de sourire bêtement. Je suis tellement heureuse que j'oublie complètement la scène de l'autre jour qui m'avait tant embarrassée.

— Oh, ce n'est rien, juste une blague marrante que ma belle-sœur m'envoie.

— Raconte, dit-il en se régalant d'avance.

— Oups, désolée, je viens de l'effacer. Tu as passé un bon week-end ?

— Dianne et moi sommes allés skier dans le Vermont. Je suis navré que tu aies été malade samedi soir, Jack était hyperdéçu, il avait tout préparé.

— Ah, bon ?

Je me demande bien ce que c'était que cette surprise.

— Et comme il ne voulait pas tout jeter à la poubelle...

Jeter à la poubelle ?

— Il a quand même tout préparé et nous l'a fait hier soir. C'était génial.

— Tout préparé, quoi ?

— Le repas qu'il avait prévu pour toi. De la cuisine française. Je suis incapable de prononcer les noms des plats, mais c'était délicieux.

— Il voulait cuisiner pour moi ?

— Tu ne le savais pas ?

— Non.

Alors, c'était ça, la surprise ? Oh, mon Dieu ! C'est tellement adorable ! Jamais un mec n'a cuisiné pour moi ! Sauf Will, mais lui n'utilise que des produits hypocaloriques, si bien que j'ai toujours considéré ça comme une insulte plutôt que comme un cadeau. Je suis sûre que Jack n'utilise que du vrai beurre et de la crème épaisse.

— Je ne savais pas qu'il cuisinait.

— Mais je croyais que...

— Il m'avait seulement dit qu'il voulait me faire une surprise.

— Zut ! Alors j'ai tout gâché. Tu ne lui dis rien, promis ?

— Promis. Je n'arrive pas à croire qu'il s'y connaît en cuisine.

— Tu sais, Tracey, il m'a avoué un jour que son rêve était de devenir un grand chef, mais son père ne voulait pas. Il lui a dit qu'il gagnerait davantage d'argent dans la pub, comme lui. Voilà pourquoi il est là.

— Le père de Jack est riche ?

— Oh, oui ! Il y a vingt ou trente ans, il était le patron d'une très grosse agence de pub. Il a gagné une fortune immense, puis il a vendu sa boîte en faisant un très gros bénéfice. Il est parti à la retraite encore très jeune. C'est un vrai salaud.

— Pourquoi ?

— Il a forcé Jack à bosser dans la pub en refusant de lui payer une école de cuisine. Quand Jack a obtenu les diplômes que son père exigeait, celui-ci a mis la barre encore plus haut en refusant de l'introduire auprès de ses anciennes connaissances pour l'aider à trouver un job. La raison, disait-il, est que lui-même s'était débrouillé tout seul et que Jack devait faire comme lui. Alors, je ne te dis pas sa déception quand il a été engagé au département média !

— Pourquoi ? Parce que ce n'est pas très bien payé et que ce n'est pas assez glamour pour lui ?

Mike acquiesce en silence et poursuit.

— Ne dis pas à Jack que je t'ai raconté tout ça et surtout pas ce que je pense de son père. Tu le verras bien toi-même quand tu feras sa connaissance. Et je ne parle pas de sa mère qui est une vraie snob.

Je ne peux pas m'empêcher d'avoir un frisson d'excitation à l'idée que Mike pense que Jack va me présenter à ses parents.

— Je ne savais pas qu'il venait d'un milieu privilégié, dis-je à Mike.

Ça ne change rien à l'opinion que j'ai de lui. Il m'a plu tel qu'il était, quand je le croyais sans le sou, comme moi, vivant dans un petit appartement et travaillant au département médias. Mike interrompt mes réflexions.

— Venant d'un tel milieu, on a du mal à croire qu'il vit à Brooklyn avec moi. Du reste, j'aurais mieux fait de me taire, il n'aurait peut-être pas voulu que je te raconte tout ça.

— Ne t'inquiète pas, je ne dirai rien. Je sais déjà que ses parents vivent à Bedford, que ses cousins habitent à Scarsdale et qu'ils sont snobs et coincés.

Il aurait pu me dire que ses parents l'étaient aussi. Après tout, quelle importance ? Ça ne me gêne pas d'avoir des beaux-parents coincés tant qu'ils vivent dans une banlieue éloignée et que Jack et moi...

Arrête immédiatement de rêver, espèce de folle. Qu'est-ce que tu vas encore imaginer ?

Oups ! Même si Jack ne m'en veut pas et qu'il a envie de me revoir, je ne dois pas oublier ce que tout le monde me répète : je ne suis pas encore prête pour une histoire sérieuse. Parce que si je l'étais, je n'aurais pas tout fichu en l'air et je n'aurais pas embrassé Buckley !

Il ne faut rien exagérer, tout de même, c'était seulement un petit baiser.

Un long, merveilleux, délicieux baiser.

Petite pensée du matin : un petit baiser au passage ne fait pas de vous une garce.

Et puis, si j'ai embrassé Buckley, c'est uniquement parce que je croyais que c'était fini avec Jack. Et aussi parce que j'ai toujours été attirée par Buckley. Or si j'étais vraiment prête pour une nouvelle histoire d'amour, je ne penserais qu'à une personne à la fois, et de toute façon, je pense encore à Will. Je ne dis pas que j'ai envie de revenir avec lui, mais je pense à lui et l'opinion

qu'il a de moi a encore de l'importance. Même si je ressens globalement une profonde antipathie pour son personnage, une infime partie de moi l'aime encore. Enfin, aime cette minuscule part de lui qui est adorable. Tellement minuscule qu'on passe généralement à côté d'elle sans se rendre compte qu'elle existe...

Ma sœur Mary Beth m'a dit l'été dernier qu'il ne suffit pas de décider qu'on n'aime plus une personne pour ne plus l'aimer. Il faut apprendre à désaimer comme on a appris à aimer. Et surtout, il faut le vouloir, car ça ne se fait pas tout seul.

Ma sœur, par exemple, ne voulait pas vraiment se débarrasser de son mari. Elle ne pouvait donc pas l'oublier et passer à autre chose. Quand j'ai vu qu'ils se remettaient ensemble, j'ai juré de ne pas faire la même chose avec Will. Même s'il me suppliait. Honnêtement, je vais vous dire un truc : dans mon cœur et dans ma tête, c'est définitivement terminé entre lui et moi. Mais c'est lui qui ne sort pas de ma vie, en réapparaissant au moment où je m'y attends le moins. Il m'empêche de tourner la page et il me renvoie à ma solitude. Bon sang ! Je veux retomber amoureuse ! Pas de Will ! De Jack !

Ou de Buckley !

Mais surtout, être en couple !

Tu vois bien que tu es prête à sortir avec n'importe qui pourvu que tu ne sois pas seule !

Je n'ai jamais pris le risque de découvrir ce que pouvait être le célibat. Je me dis qu'il faudrait peut-être essayer de vivre sans un Jack ou un Buckley, juste pour voir ce que ça fait de ne pas sortir avec quelqu'un. Mike me tire de mes pensées.

— Alors, boss, tu rêves ?

— Non, excuse-moi, je suis crevée, j'ai besoin de caféine, je suis à plat.

Il rit comme si c'était la chose la plus amusante qu'il ait entendue depuis longtemps.

Je retrouve Brenda devant la machine à café.

— Tu as passé un bon week-end, Brenda ?

— Chiant... On s'est engueulés, Paulie et moi. Ne te marie jamais.

D'accord.

— Et toi, comment s'est passé ton week-end ?

Je lui raconte le coup de la photo et tout le fiasco qui a suivi. Contrairement à Buckley, ça ne la fait pas rire. Elle me prend dans ses bras et me reconforte en disant qu'elle imagine combien j'ai dû me sentir humiliée.

— Mais il m'a quand même rappelée hier soir, lui dis-je, encore étonnée.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il a seulement laissé un message. Je n'étais pas là, j'étais avec Buckley. Ah, oui, au fait, il m'a embrassée.

Brenda me regarde avec effarement.

— Buckley t'a embrassée ?

— Non, en fait, c'est moi qui l'ai embrassé, mais c'est lui qui en a eu l'idée.

— Je savais que cela se produirait un jour. Vous êtes faits l'un pour l'autre ! dit Brenda.

— Et Jack ?

— Jack ? Oui, il est sympa, mais tu connais Buckley depuis plus longtemps ! Je ne crois pas que tu puisses tomber amoureuse aussi vite de quelqu'un que tu ne connais pas. Surtout après une rupture douloureuse. Buckley est un type bien.

— Jack aussi.

— Oui, mais Buckley est adorable.

— Jack aussi, dis-je, butée.

Et pour appuyer mes dires, je lui raconte l'anecdote du jour où Jack est arrivé en retard à notre rendez-vous pour avoir aidé des vieilles dames perdues dans New York.

— Et tu l'as cru ? demande Brenda, méfiante.

— Bien sûr !

Elle secoue la tête.

— Quoi ? Tu crois qu'il m'a menée en bateau ?

— Peu importe ce que je crois, ma pauvre Tracey. Je pense que tu ne tiendras aucun compte de mes conseils.

Bien sûr que si, ses conseils sont importants pour moi, puisque je n'ai plus du tout confiance en mon propre jugement. Je vois bien qu'elle pense que je ne devrais pas continuer à penser à Jack, mais je n'ai vraiment pas envie d'écouter ce genre de conseils, alors je préfère changer de sujet.

— Tout est prêt pour la soirée d'enterrement de la vie de jeune fille d'Yvonne, mercredi soir ?

— Oui, j'ai parlé de B. le Fabuleux à Latisha, elle a hâte de voir le phénomène !

— Pourquoi pense-t-elle que c'est un phénomène ?

— Euh, sans doute à cause de son nom et aussi parce qu'il est recommandé par Raphaël, qui a toujours de bons plans, n'est-ce pas ?

— De qui parlez-vous ? De Raphaël ? demande Yvonne qui vient d'arriver.

— Comment as-tu deviné ?

— C'est la seule personne que je connaisse qui a des bons plans ! A part moi, bien entendu !

— Alors, le mariage approche ? Tu es excitée ? je lui demande.

— Chérie, si quelqu'un est excité, c'est Thor ! dit-elle avec un clin d'œil appuyé.

— Je croyais que c'était un mariage arrangé, pour la carte verte, demande Brenda intriguée.

— Peu importe, répond Yvonne en inspectant ses ongles manucurés d'un air distrait, il va avoir sa carte verte et moi, je l'aurai dans mon lit. Tout le monde sera content, c'est le plus important, non ?

Je souris, Brenda aussi, Yvonne nous fait un clin d'œil et repart à son bureau avec son café.

— J'espère que j'aurai la même pêche qu'elle quand j'aurai son âge, dis-je pensivement à Brenda.

— Moi aussi, et j'espère que je serai encore avec Paulie...

— J'espère qu'à ce moment-là, je serai enfin mariée !

— Avec Buckley ? demande Brenda avec un sourire.

— Qui sait ?

— Toi, tu penses à Jack !

— Pas du tout, et quand bien même ? Qu'as-tu contre lui ?

— Rien, absolument rien, mais je pense que tu ne devrais pas te jeter à la tête du premier venu.

— La semaine dernière, tu disais que tu le trouvais adorable, supercanon et que c'était génial que je sorte avec lui. Et maintenant, tu me vois mariée avec Buckley !

— Je n'ai jamais dit ça. Et avec Buckley, ce n'est pas du tout la même chose, tu le connais depuis plus longtemps.

— Depuis le printemps seulement.

— Eh bien, on a l'impression que ça fait beaucoup plus longtemps, comparé à Jack. Je ne voudrais pas que tu souffres encore.

— Plus personne ne me fera souffrir.

Je le promets, ni Jack ni aucun autre homme sur terre.

— Prends soin de toi, Tracey.

— Je te le promets, Brenda.

Je remonte la Cinquième Avenue pour retrouver Kate comme prévu à midi. Elle aussi, comme Brenda, me soûle de conseils avisés. Je vais finir par croire que je ne peux pas diriger ma vie comme j'en ai envie. A la fin, parce que j'en ai assez de fouiller tous les rayons avec elle à la traîne qui parle et parle de ce que je dois dire et faire, je finis par acheter une crème aux herbes dont la composition ressemble davantage à une recette de cuisine qu'à une crème de beauté. Le tube est minuscule et coûte les yeux de la tête, dix dollars de plus que le bon d'achat du flocon. Je n'ai plus un sou sur mon compte jusqu'à la prochaine paie et je n'ai toujours pas réglé les factures que j'ai reçues à la maison.

Tout ça, c'est encore la faute de mon flocon. Alors que nous sommes chez Saks et que j'attends que Kate ait changé une horrible écharpe qu'elle a achetée à Bill pour Noël, je crois apercevoir Will au rayon des gants en cuir. J'ai soudain le cœur qui bat, comme toujours dans ces cas-là. Puis l'homme tourne la tête. Il a au moins vingt ans de plus que Will, les tempes grises et un double menton.

— Tu penses à quoi ? demande Kate qui m'a rejoint avec à la main une écharpe encore plus chère et plus moche que la précédente.

— Celle-ci, il va l'adorer, c'est sûr, lui dis-je le plus sincèrement possible et avec une pointe de jalousie, car elle, au moins, a un petit copain dans sa vie à qui elle peut faire des cadeaux.

— Tu crois ? demande-t-elle en passant son doigt dans les franges beiges. J'ai bien peur qu'il ne la porte que pour me faire plaisir.

— Enfin, Kate, tout le monde aimerait avoir une écharpe pareille !

Je lui mens pour lui faire plaisir car je sais que c'est ce qu'elle veut entendre. Et ça m'amuse

aussi de penser que Bill, ce type si BCBG et si propre sur lui, va être obligé de porter cet horrible truc autour du cou. Kate regarde la vendeuse emballer son cadeau avec un sourire aux lèvres. Nous n'avons plus le temps de déjeuner, ce n'est pas plus mal car je n'ai plus que quelques pièces pour m'offrir un yaourt à l'épicerie près du bureau.

J'en suis à ma deuxième cuillerée, quand Jack fait irruption près de moi.

— Salut, dit-il comme à son habitude.

Je lève les yeux. Il me sourit, ses larges épaules occupant tout le passage.

— Salut.

Sourire. Battements de cœur. L'odeur de son eau de toilette embaume mon bureau. J'ai envie de fermer les yeux et de m'en imprégner.

— Tu as l'air d'aller mieux.

— Oui, beaucoup mieux.

— Alors, on se voit, ce soir ?

— Ce soir ? euh..., oui.

— Tu es sûre ? Tu sais, j'étais très déçu samedi soir.

— Ah ?

Il entre dans mon bureau et s'adosse à une bibliothèque.

— Oui, vraiment.

— Même après...

Ferme-la, Tracey !

— Même après le coup de la photo dans le cadre ?

Voilà, je n'ai pas pu m'empêcher de le dire parce que de toute façon, il faut toujours que je sabote tout ce qu'il y a de bien dans ma vie. Maintenant, c'est sûr, il va trouver un prétexte et s'en aller.

Pas du tout, il sourit. Mon Dieu, que j'aime ses fossettes !

— Oui, c'était bizarre, mais tu m'as parlé de ta copine et...

De qui parle-t-il ?

Il poursuit :

— J'ai aussi un copain qui fait des blagues idiotes comme celle-ci.

— Euh, ah oui ?

— Oui, mon copain Danny, il est capable de faire des mauvais coups comme ta copine avec le cadre.

Ça y est ! J'y suis ! Il parle de ma prétendue copine auteur du malheureux encadrement. Je n'aime pas beaucoup mentir mais ce canular me sauve la vie, et Jack a toujours envie de sortir avec moi. Si je lui dis la vérité, il va me prendre pour une tarée.

— Je suis contente que tu le prennes bien, tu sais. Si je m'étais vue en photo dans le salon d'un mec que je ne connais que depuis une ou deux semaines, je l'aurais mal pris !

— Je trouve qu'il faut quand même respecter un délai minimum avant d'encadrer une photo comme celle-là. Un mois au moins.

Je le dévisage, interloquée, puis je me rends compte qu'il plaisante.

— Un mois, tu crois ?

— Oui, pas toi ?

— Je dirais au moins six semaines, dis-je en me passant la main dans les cheveux, consciente de l'effet que je lui fais. En fait, je pense que deux mois, c'est vraiment le minimum.

— C'est long, non ?

— Je t'accorde un mois mais seulement pour les cas particuliers.

— Bon.

Nous nous sourions en silence. Je me sens de nouveau bien avec lui comme si nous avions repris une relation normale. Même si ce mot, au tout début de notre relation, peut paraître étrange. Et quelque part au fond de moi, ça me fait plaisir de me dire que d'ici quelques semaines, je pourrai peut-être sortir la photo de son enveloppe et la replacer dans le cadre.

Lundi soir, après le boulot, Jack m'emmène dîner dans un petit restaurant italien vers East Fifties. Comme il y a un piano-bar, nous buvons quelques cappuccinos après le dîner en chantant de vieilles chansons de Noël. C'est super et très drôle. Peu importe que Jack chante faux, il chante de tout son cœur et il est heureux. Puis nous allons chez moi. Je ne sais plus lequel des deux l'a suggéré et cela n'a aucune importance...

Mardi matin, nous partons au boulot ensemble. Ça me fait tout drôle d'arriver avec Jack et de prendre l'ascenseur avec lui. Pour une fois, il n'y a personne et l'ascenseur est vide. Quand il appuie sur les boutons de nos étages respectifs, je murmure :

— Et si quelqu'un nous voyait ?

— Et alors ?

Les portes se referment. Il m'embrasse. Quand les portes se rouvrent, il m'embrasse toujours. Et alors ?

Ce matin-là, Buckley me téléphone.

— Ça va, après la soirée de dimanche ?

— Oui, dis-je en ressentant une pointe de culpabilité. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que tu ne m'as pas appelé hier.

— Toi non plus.

— Je voulais voir si tu allais m'appeler.

— Et moi aussi.

Tu parles, j'étais avec Jack. Mais ça ne regarde pas Buckley.

— On déjeune ensemble ?

— Impossible, je fais des courses avec Latisha et Brenda. Nous devons aller dans un sex-shop acheter des bricoles pour la fête d'Yvonne.



— Sans blague ? Tiens, au fait, pourrais-tu me prendre une ou deux culottes comestibles ?

— Buckley ! Tu es dégueulasse !

— Je plaisante, Tracey, tu as raison, c'est dégueulasse... Cela dit, si tu vois un truc qui pourrait me...

— J'ai compris, une paire de menottes et un fouet, c'est d'accord.

— Comme ça, on pourra les essayer vendredi soir après le spectacle.

Glop.

Mon estomac se serre. J'avais oublié vendredi soir ! Nous n'en avons pas parlé avec Jack. Il a peut-être oublié. Pas Buckley, en tout cas.

— Je plaisantais pour les menottes, tu sais, dis-je en riant nerveusement.

— Et à propos du fouet ?

— Euh...

— Relax, Tracey, moi aussi je plaisante.

— Ah, c'est bien, parce que...

— Tu n'es pas sadomaso ?

— Non ! Et toi ?

Désolée, mais nous n'avons jamais parlé de ce genre de choses avec Buckley. Sonja avait un sacré caractère et je me suis souvent dit qu'elle devait le mener à la baguette, mais si ça se trouve, c'était le contraire ! Allez savoir ce qui se passe réellement dans un couple !

— Ce n'est pas mon truc, répond Buckley, coupant court à mes réflexions. Tu sais, je déteste souffrir.

Je me souviens en effet de sa phobie des piqûres et du dentiste en particulier.

— On ne se voit pas avant vendredi soir ?

— Je ne crois pas, dis-je. Demain soir, j'ai la soirée d'Yvonne, et jeudi, c'est la soirée à la laverie avec Raphaël. On peut déjeuner ensemble...

— Pas grave, j'ai un boulot fou, je vais travailler à la maison cette semaine... Et on se voit vendredi.

— Super.

Il a un petit rire et poursuit.

— C'est bizarre, non ?

— Quoi ?

— Tu sais bien... C'est à la fois comme d'habitude et un peu différent.

— Tu trouves ? dis-je d'un air surpris.

Mais je ne suis pas étonnée de sa remarque. Il a raison, notre baiser a tout changé. Il n'est plus Buckley mon ami, mon confident, celui qui sait tout de ma vie. Il est Buckley, mon petit ami potentiel.

— On se voit vendredi, alors ?

— D'accord.

En espérant que Jack aura oublié mon invitation ou qu'il sera retenu à Atlanta...

Mais Jack n'a rien oublié du tout. Mercredi matin, il me fait parvenir son programme par mail.

« Comme mon vol atterrit avant 17 heures  
vendredi, je pourrai aller au Radio City avec  
toi. »

Il signe d'un petit dessin représentant un bonhomme arborant un large sourire. Je réponds aussitôt :

« C'est génial, je suis supercontente ! »

Et maintenant, on fait quoi ?

Jack m'invite à dîner. Je suis presque soulagée de lui dire non à cause de la soirée d'Yvonne. Il passe à mon bureau juste avant 17 heures.

— Je voulais te dire au revoir, je décolle très tôt demain matin.

— Oh... Tu vas me manquer.

Il se penche et m'embrasse.

— Sois sage en mon absence, n'est-ce pas, Tracey ?

Waouh ! On dirait qu'on est mariés.

— Il paraît que Le Fabuleux B est un chaud lapin, dit-il en souriant.

— Je garderai mes mains dans mes poches.

— Si ta fête ne se termine pas trop tard et si tu en as envie, tu peux venir chez moi ce soir.

— A Brooklyn, ça fait une trotte.

— Je me coucherai tard, passe si tu veux.

— D'accord, lui dis-je en souriant.

— Sinon, je te dis à vendredi, je t'appelle dès que j'aurai atterri.

— Super.

Il s'en va. Je suis tétanisée et me demande lequel des deux je vais emmener avec moi à la soirée de vendredi. A ce moment, Latisha entre dans mon bureau.

— Brenda nous attend à l'ascenseur, tu es prête ?

— J'arrive..

— Tu as les zizis en chocolat ?

— Oups ! J'ai failli les oublier, dis-je en retournant à mon bureau pour prendre le sac contenant les fameuses bricoles trouvées au sex-shop.

— Ça va ? me demande Latisha en me dévisageant.

— Oui, c'est seulement...

— Jack ?

— Comment as-tu deviné ?

— D'après Brenda, tu es vraiment accro.

— C'est vrai, mais...

— Chaque chose en son temps, Tracey, ne précipite pas les choses.

— Je croyais que tu pensais que c'était une bonne idée de sortir avec lui.

— Je t'ai surtout dit d'être prudente.

— Pas du tout, tu as dit qu'il avait de belles fesses.

— C'est Yvonne qui a dit cela.

— Tu étais d'accord et tu as même ajouté que je ne devais pas écouter tous ceux qui y allaient de leurs conseils et que c'était la même chose quand tu avais rencontré Derek.

— Ah oui ? Il me semble que les choses sont différentes. Tu es plus jeune, Tracey, ce n'est pas pareil. Tu es plus... je ne trouve pas le mot...

— Vulnérable ?

— Non.

— Sensible ?

— Non plus.

Elle réfléchit tout en marchant. Je pense à Jack, je suis très touchée qu'il soit venu me dire au revoir avant de partir, je me demande si la soirée va se terminer tard, ce soir. Si ça se termine tôt, j'irai peut-être le retrouver.

« Et Mike, alors ? Et Buckley ? » demande l'ancienne Tracey qui a peur de son ombre.

« Toi, ferme-la », répond la nouvelle Tracey, sûre d'elle-même.

— Naïve, voilà le mot que je cherchais, dit alors Latisha triomphalement.

— Moi, naïve ? dis-je en riant d'un rire forcé. C'est faux, je ne suis absolument pas naïve !

— Mais si tu l'es. Tu attends que le prince charmant débarque et se prosterne à tes pieds. La vie, ce n'est pas du tout la même chose, Tracey, personne ne va venir te sauver !

— Me sauver de quoi ? dis-je très énervée de ce ton de madame Je-sais-tout.

— Te sauver de toi-même ! Et de ta solitude.

J'ai envie de lui répondre vertement, mais les mots me manquent, parce que tout simplement, elle vient de dire tout haut ce que je me répète depuis des semaines. Elle a peut-être raison, je suis sans doute naïve. Et alors ? Est-ce mieux d'être blasée ? J'aimerais voir leurs têtes si je rencontre le prince charmant et qu'il se prosterne à mes pieds ! Les contes de fées parfois arrivent dans la vraie vie !

Pourquoi pas à moi ?

Dans le restaurant où nous avons réservé, une immense table est joliment dressée rien que pour nous. Nous avons invité une vingtaine des plus proches amies d'Yvonne. Brenda, Latisha et moi avons quelques minutes à peine pour disposer les zizis en chocolat sur les assiettes et pour gonfler les ballons eux aussi en forme de zizis. Le sex-shop avait un choix très limité de babioles amusantes... En fait, nous avons le choix entre des zizis et des nénéés, nous avons pensé que les zizis plairaient à toutes, sauf bien sûr à Char, la copine d'Yvonne qui est lesbienne. Tout le monde arrive enfin. Très vite, grâce aux cocktails et aux plaisanteries qui fusent de part et d'autre, l'ambiance se déchaîne. Au bout d'une heure, Brenda se rapproche de moi et m'interroge :

— A quelle heure, le Fabuleux B doit-il entrer en scène ?

Je regarde l'heure. Zut.

— Il a un quart d'heure de retard, dis-je à Brenda.

— Tu devrais peut-être appeler Raphaël ?

— Bonne idée.

Je me dirige vers la porte, manquant bousculer un type, petit et chauve avec des lunettes. Il est en costume et tient un attaché-case à la main. Il a l'air d'un mec qui avait un rencard et à qui on a posé un lapin. Poliment, je m'adresse à lui :

— Excusez-moi, c'est une soirée privée.

Il est nerveux et aussi blanc que sa chemise.

— C'est une soirée d'enterrement de vie de jeune fille ?

Je le dévisage, interloquée, comment sait-il cela ?

— Oui, dis-je, pendant que lentement, l'horrible réalité m'apparaît.

Penser à tuer Raphaël. En le faisant souffrir le plus possible !

— Vous n'êtes pas...

Non, ce n'est pas possible. D'abord, il n'est pas noir. Quant à fabuleux, c'est le dernier adjectif qui pourrait lui convenir. Mais alors, pourquoi reste-t-il planté là ? Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas lui ! C'est lui ? Je me racle la gorge avant d'oser lui demander :

— Vous êtes le Fabuleux B ?

— Non.

Ouf !

— Je suis Steeve. Le Fabuleux B est mon colocataire.

Ouf, c'est Steeve, j'ai cru un instant qu'il était celui que nous attendions. Mais alors, où est son colocataire ?

— Il a été appelé pour affaires...

— Quelles affaires ? C'est un strip-teaseur !

— En fait, ce n'est pas tout à fait...

— Quoi ? Il n'est pas strip-teaseur ?

Je crois que je vais tuer Raphaël !

— Si, si, mais il n'a pas vraiment été appelé pour affaires, c'est ce qu'il m'a dit de dire mais je ne suis pas un bon menteur.

Je ne te le fais pas dire.

— Où est-il ?

— En prison.

— Pour quel motif ?

— Racolage. Je veux le sortir de là mais pour la caution j'ai besoin d'argent, alors...

— Alors, quoi ?

Qu'est-ce qu'il veut à la fin ? Un crédit ? Ça va pas la tête !

— Alors, je vais faire le boulot à sa place et comme ça, je pourrai le sortir de prison avec l'argent que vous me donnerez.

— Le boulot ? Vous voulez dire que vous voulez faire le strip-tease à sa place ?

— Oui. Je l'ai déjà fait.

Il a raison, il ment très mal, mais il ne lâche pas le morceau.

— On m'appelle Steeve le Sexuel.

— Steeve le Sexuel ?

Je ne le crois pas ! C'est un cauchemar.

— Je sais, vous vous dites que j'exagère, mais c'est parce que je suis habillé, je n'ai qu'à changer de tenue pour vous faire changer d'avis.

Je le détaille de la tête aux pieds. Effectivement, c'est difficile d'imaginer un apollon derrière ce costume et cette cravate de cadre moyen.

— Donnez-moi ma chance, s'il vous plaît, je vous promets que je ne vous laisserai pas tomber.

C'est un pauvre type, j'ai pitié de lui. Son crâne brille à travers ses cheveux clairsemés, il a l'air si malheureux.

— Ecoutez, Steeve...

— Laissez-moi faire le show, je vous assure que vous ne le regretterez pas, juré, craché.

J'en doute. Seuls les gamins utilisent ce genre de vocabulaire, pas très viril, mais ai-je le choix ? C'est lui ou rien. Je prends le risque.

— Merci, dit-il soulagé. Auriez-vous, par hasard un enregistrement d'ambiance musicale ?

— Non, je me promène rarement avec ce genre de choses.

Il regarde autour de lui, toutes les filles papotent en buvant.

— Et elles, vous croyez qu'elles en ont ?

Je lui réponds par la négative. Il insiste.

— Vous êtes sûre ?

— Tout à fait sûre.

— Bon, je vais me débrouiller sans musique. Laquelle est la future mariée ?

Je désigne Yvonne qui, assise sous le panneau « interdiction de fumer », tire sur sa Menthol.

— Cette vieille peau, c'est la mariée ?

Surprenant, non ? Aussi surprenant que de savoir que cette horrible petite fouine bedonnante et blême est un strip-teaseur.

Quelle ambiance ! Alors qu'il pose son attaché-case et qu'il se prépare, je me répète qu'il faut rester optimiste, ne pas se fier aux apparences. Si ça se trouve, ça va être un spectacle formidable. Quand je vous dis que je ne suis pas naïve !

— C'est qui, cette crevette dans le coin ? me demande Brenda en s'approchant de moi,

— Ah, lui ? C'est Steeve le Sexuel, il remplace le Fabuleux B.

Elle manque de s'étrangler.

— Tracey...

— Je sais, je suis désolée. Fabuleux B est en taule, je n'ai pas le choix.

— Mais si, on l'a le choix, on va attraper cette espèce d'avorton par la peau des fesses et on va l'éjecter. Oh, regarde, Tracey, il commence !

Le silence s'est fait petit à petit, ponctué par la basse de la musique qui provient d'une autre salle du restaurant. Steeve le Sexuel a enlevé ses lunettes, il regarde les invitées en clignant des yeux. Ses lunettes ont dessiné une barre rouge entre ses deux yeux. Il lâche un sonore « Bonsoir, Mesdames », et commence à enlever sa cravate. Malheureusement le nœud ne se défait pas et il s'acharne dessus les mains tremblantes. Après quelques minutes interminables où il semble étouffer à force de tirer dessus, il finit par défaire les boutons de sa chemise et à faire passer celle-ci par-dessus sa tête. Puis il attrape sa cravate et la fait tournoyer au-dessus de lui comme un cowboy avec un lasso en s'approchant d'Yvonne.

— Oh, non, murmure Latisha à côté de moi, l'air effaré.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? demande Yvonne.

Steeve le Sexuel fait passer sa cravate autour de la tête d'Yvonne, et en insistant pour qu'elle descende sur ses épaules, ruine le savant échafaudage de cheveux blond rose crépés pour l'occasion.

— Dégage immédiatement d'ici espèce de connard ! Sinon, je te démolis le portrait ! enrage Yvonne en faisant bouffer ses cheveux.

Il recule prudemment vers le fond de la pièce. Je souffre le martyr, bien plus encore que si j'étais en train de me faire arracher une dent. Vous voyez ce que je veux dire ? Malgré la préparation mentale, l'anesthésiant de contact puis la piqûre, vous savez ce qui vous attend. Vous avez beau prendre sur vous, le pire est à venir et vous le savez. Et le pire, c'est que vous payez pour souffrir. Exactement comme en ce moment. Je lève les yeux pour observer les autres convives. Tétanisées, elles regardent Steeve ôter les boutons de sa chemise. Il tourne autour de la pièce en s'effeuillant lentement, il sautille, tourne autour de lui-même, fait des mouvements de bassin sous le nez des copines d'Yvonne qui reculent avec un air dégoûté.

Enfin, quand on vous arrache une dent, c'est mieux. A la fin, personne n'est nu. C'est la différence avec Steeve le Sexuel, car à la fin, lui est nu. Je croyais que rien ne serait pire que de voir ce type maigre et glabre, se donnant en spectacle en faisant rouler les muscles qu'il n'a pas et en tortillant son derrière maigrichon. Je me trompais. Le pire c'est le même, mais à poil. Quand il a tout enlevé et qu'il se retourne vers nous, j'entends Latisha murmurer :

— Eh, les filles, regardez, il... est tout émoustillé.

— Nous aussi, du reste, répond Yvonne d'un air railleur.

Béat et content de lui, Steeve salue son public. Peu d'applaudissements récompensent sa prestation. En fait, je suis la seule.

— Merci, euh, Steeve, c'était parfait, lui dis-je en glissant l'argent dans sa main et en le poussant vers la sortie.

— Je vais prendre mes vêtements, s'il vous plaît, dit-il en remettant ses lunettes en place.

Ah, oui, heureusement, il a des vêtements. Mais il n'est pas pressé de se rhabiller. Apparemment libéré par sa prestation, il fait le tour de la salle en promenant sa virilité comme un étendard. Toujours à poil, il échange quelques mots de-ci de-là, sans se rendre compte de l'effet qu'il fait, exactement inverse à celui qu'il recherche. Enfin, il s'en va. Un silence de mort s'abat sur la salle. Tammy, une amie d'Yvonne, dit alors :

— Je ne me sens pas très bien.

— C'est peut-être tout ce rhum ?

— C'est plutôt cet horrible Steeve le Sexuel et son zizi dégoûtant, dit Brenda.

— Si je n'avais pas fait une croix sur les mecs il y a dix ans, je le ferais ce soir, conclut Char, l'amie d'Yvonne qui est lesbienne.

— Je vais peut-être faire comme toi, précise Yvonne en tirant sur sa cigarette.

— Quelqu'un veut boire quelque chose ? dis-je pour tenter de détendre l'atmosphère.

— Un verre d'eau pétillante, dit Tammy.

Après ce fiasco, la soirée se termine assez vite. Il n'est que 21 heures quand j'arrive chez moi. Je vais avoir le temps de faire un brin de ménage, de payer mes factures en retard et de lire quelques pages de mon bouquin avant de me coucher.

Ou...

Et si tu appelais Jack ?

Non, il me l'a proposé par politesse et j'ai des tonnes de trucs en retard à régler... Mon répondeur clignote.

« Salut, Tracey, c'est moi, Jack. J'espère que tu t'es bien amusée ce soir, s'il n'est pas trop tard, appelle-moi. Je ne bouge pas. »

Je souris.

J'appelle.

Une heure plus tard — tant pis pour ma salle de bains et pour mes factures —, Jack et moi sommes ensemble, assis l'un contre l'autre sur son canapé et nous mangeons des plats chinois en picorant dans l'assiette l'un de l'autre. Soudain, la clé tourne dans la serrure.

— C'est Mike, dit Jack.

Je ressens une panique immédiate.

— Tu m'avais dit qu'il sortait tard ce soir.

— Mais c'est tard pour Mike, répond-il en riant. Ne t'inquiète pas, ta présence ne pose aucun problème.

— Tu es sûr ?

— Mais oui, Mike t'adore.

Deux secondes plus tard, Mike qui est supposé m'adorer se tient devant nous avec à son côté, une femme que j'identifie sans peine comme Dianne.

— Salut, boss, je croyais que tu avais une soirée avec une copine ce soir ?

— Oui, mais ça s'est terminé plus tôt que prévu.

— Un problème de strip-teaseur, dit Jack, ne cherche pas à comprendre, ça vaut mieux ! Vous voulez partager avec nous ? demande-t-il en désignant les plats devant nous.

— Non, merci, répond Mike, nous sortons de table.

— Puisque personne ne le fait, je me présente. Je suis Dianne, dit celle-ci en s'avancant vers moi la main tendue.

Elle jette au passage un regard noir aux deux garçons.

— J'allais le faire, dit Mike précipitamment, Dianne je te présente Tracey.

— Bonsoir, dis-je avec un sourire.

Elle me semble être une fieffée garce mais il ne faut pas se fier aux apparences.

— Je me doutais bien que c'était vous, je suis contente de faire enfin votre connaissance, dit-elle d'un ton pincé.

— Moi aussi.

Soudain, je me sens mal à l'aise avec mon jean et mon T-shirt. Elle porte un tailleur écossais vert et bleu qui est d'un chic fou, accessoirisé de collant et d'escarpins bleu marine. Elle a des bijoux en or. Mike les lui a offerts, Jack me l'a dit. Je sais aussi que Mike se ruine pour elle et qu'il n'a plus une seule économie depuis qu'il sort avec Dianne.

— On dirait que vous vous êtes bien remise de votre rupture, Tracey ? demande-t-elle soudain.

— Euh, oui...

— Bien ! Vous avez de la chance, il y a à peine quelques semaines, vous disiez être effondrée et vous voilà déjà remise et vous avez Jack !

Hypergênée, je n'ose pas regarder ce Jack que d'après Dianne, « j'ai ». Comme si j'en étais la propriétaire ! C'est le genre de chose qui fait fuir les hommes, on dirait qu'elle fait exprès.



Elle poursuit :

— Et vous faites quoi, tous les deux pour Noël ?

Comment ça tous les deux ? Elle attend notre réponse en nous fixant. Que cherche-t-elle ? Elle insinue que nous pourrions passer ces fêtes ensemble ? Est-elle sérieuse ?

— Je vais chez mes parents, dis-je prudemment.

Jack ne répond pas, se contentant de manger ses nouilles chinoises.

— Et Jack vient avec vous ? insiste-t-elle.

Je cherche du secours auprès de Mike, mais il me tourne le dos, occupé à enlever son manteau. Je regarde Jack. Il sourit en mangeant.

— Non, euh...

Que dois-je répondre ? Je ne sais même pas ce qu'il fait pour Noël. Dois-je lui proposer de m'accompagner ? Si je le fais, mes parents vont péter les plombs. Pour eux, Noël, c'est seulement la famille. Ils ont refusé que ma belle-sœur Sara participe au repas chez ma grand-mère avant qu'elle ne soit officiellement fiancée à mon frère Joey. C'est totalement exclu que je me pointe chez eux avec un mec que je ne connais que depuis deux semaines ! Jack me sauve en prenant enfin la parole.

— Je vais skier dans le Colorado avec ma famille. Je te l'ai déjà dit, il me semble, Dianne.

— Ah, oui ? dit-elle en bâillant. Bonne nuit tout le monde, tu viens, Mike ?

Il la suit comme un toutou.

— Je te l'avais dit, commente Jack, c'est une...

— Chut !

J'attends que la porte de leur chambre soit refermée et je murmure :

— Elle n'est pas si horrible que cela.

— C'est une garce.

— Elle faisait simplement la conversation.

— Non, elle avait envie de faire des histoires, qu'est-ce qu'elle en a à faire de tes projets pour Noël ? Elle me fait le coup chaque fois que je ramène quelqu'un ici.

Bon, d'accord, je me doute bien que je ne suis pas la première à franchir la porte de cet appartement, mais ça ne me plaît pas d'être un numéro sur la liste. Jack s'en aperçoit car il ajoute précipitamment :

— Je ne veux pas dire que ça m'arrive souvent, enfin pas depuis longtemps en tout cas.

— A cause de Dianne ?

— Non, dit-il en me prenant dans ses bras. Parce que cela fait bien longtemps que je n'ai pas rencontré quelqu'un avec qui j'ai envie de passer du temps.

Il m'embrasse, puis dit :

— Je savais que tu sortais d'une rupture mais j'ignorais que ça avait été aussi difficile.

— Toutes les ruptures ne sont-elles pas difficiles à vivre ?

— Pas forcément, j'ai eu des ruptures qui n'étaient pas douloureuses.

— C'est toi qui as rompu ou elles ?

— C'est moi.

— C'est pour ça. On souffre quand on vous largue.

— Si je comprends bien, c'est lui qui a rompu ?

— On peut parler d'autre chose ? dis-je avec une toute petite voix.

— Et si on ne parlait pas du tout ? demande-t-il en m'embrassant et en m'allongeant sur le canapé.

Nous nous levons à l'aube pour que Jack puisse faire ses bagages. J'en profite pour prendre une douche avant que Mike et Dianne ne se lèvent. La veille, j'ai apporté un sac de chez moi, avec du linge de rechange et des affaires de toilette. J'ai pris aussi deux serviettes de bain. Alors que je suis en train de me sécher les cheveux, on frappe à la porte. Pensant que c'est Jack, je réponds doucement :

— Oui ?

Mais ce n'est pas lui, c'est Dianne qui a l'air très énervée.

— Est-ce que tu peux te dépêcher, s'il te plaît ? J'ai une réunion très tôt ce matin et ça fait déjà dix minutes que j'attends.

— Désolée, je fais le plus vite possible.

— Merci.

Je n'entends pas de pas dans le couloir, ce qui signifie qu'elle est toujours derrière la porte. Et qu'elle veut que je sorte immédiatement. J'avais prévu de m'habiller d'abord afin d'éviter de connaître la même mésaventure que l'autre jour, mais je ne veux pas être une gêne pour elle. J'attrape vite mes affaires, m'enroule dans l'une de mes serviettes, entoure mes cheveux de la deuxième et j'ouvre la porte. Effectivement, elle est là et elle tape du pied. D'un ton suave, je lui dis :

— Bonjour, Dianne.

— Bonjour, répond-elle sur un ton acide.

— Je te la laisse.

— Merci.

Je me dirige vers la chambre de Jack lorsqu'elle m'apostrophe :

— Je ne voudrais pas faire d'histoires, mais ça arrangerait tout le monde que tu n'utilises qu'une seule serviette. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, les garçons ont très peu de linge de toilette et ils vont rarement à la laverie.

Je m'apprête à répondre que ces deux serviettes m'appartiennent mais elle me claque littéralement la porte au nez.

Garce. C'est sûr.

Jack doit prendre la navette jusqu'à l'aéroport JFK. Je vais donc aller au bureau toute seule, je n'ai pas envie d'attendre Mike et Dianne.

— A demain soir, alors ? demande Jack. Je t'appelle à mon arrivée, nous aurons le temps de dîner avant le spectacle.

Ah, oui, le spectacle. Je dois lui dire.

— Il me tarde d'y être.

Après tout, je l'ai invité en premier et j'ai vraiment envie d'y aller avec lui. Le problème, c'est que j'ai embrassé Buckley. Mais c'était une expérience, enfin, je ne veux pas dire qu'il ne m'attire pas, ou que je me suis jouée de lui. Je ne veux surtout pas le blesser, je ne veux pas blesser Jack non plus. Et surtout, je ne veux pas souffrir.

Voilà ce à quoi je pense alors que je regarde Jack s'éloigner dans le bus qui le mène à l'aéroport. Je sais que j'ai une grave décision à prendre dans les prochaines vingt-quatre heures. Mais quelle que soit ma décision, un chouette mec va souffrir. Heureusement que j'ai mon rendez-vous hebdomadaire avec mon psy ce soir après le boulot. Je sais parfaitement qu'elle ne me dira pas ce que je dois faire, mais ça va me faire du bien de parler de tout ça avec quelqu'un.

— Bonjour, Tracey, dit Merry en passant la tête dans mon bureau. Tu as pensé à emporter un plat ?

— Un plat ? je demande, étonnée, en mâchant mon muffin allégé — donc sec et insipide.

— Oui, pour notre petite fête.

— Quelle petite fête ?

— A midi, le repas de tous les flocons ! As-tu oublié ?

— C'est aujourd'hui ? Je croyais que c'était demain.

— On a changé la date parce que les créatifs avaient réservé la salle de conférences au dixième, et comme le traiteur que nous avons contacté voulait prendre plus cher en raison du changement de date, nous avons décidé de faire un pot commun, chacun apporte un plat et on partage. Je t'ai envoyé un e-mail.

— Je ne l'ai pas reçu.

— Donc, tu n'as rien apporté ? demande-t-elle en jetant un regard inquisiteur dans mon bureau.

— Inutile de chercher, lui dis-je, énervée, je ne cache pas un pot-au-feu sous mon bureau.

— Oh, il ne fallait pas apporter un pot-au-feu !

— Ah, non ? Et quoi ?

— Moi, par exemple, j'ai apporté une oie et une bûche de Noël.

Si j'avais le temps et l'envie de discuter avec elle, je serais curieuse de savoir où elle a pu trouver une oie en plein Manhattan et à quoi ressemble sa bûche de Noël. Mais je n'ai qu'une envie, qu'elle sorte de mon bureau.

— Je ne peux pas venir à ton pot. Désolée.

— Mais... c'est obligatoire !

— Non, ce n'est pas vrai, Merry.

— Si, Tracey.

— Zut, alors, tu veux dire qu'on a aussi oublié de m'envoyer le règlement des flocons par e-mail !

— Tu n'as pas besoin d'être aussi agressive, Tracey.

Oh, que si ! Parce que j'ai des raisons d'être énervée, j'ai deux billets pour demain soir et j'ai invité deux mecs. Alors sa petite fête, elle peut se la mettre où je pense ! Je regarde Merry fixement, m'attendant à ce qu'elle tourne les talons. Mais elle ne bouge pas. Je lui envoie un message par télépathie : « Va-t-en ! Si tu recules calmement et que tu sors d'ici, il ne te sera fait aucun mal ! »

Elle ne bouge pas.

— Tu dois absolument venir à ce déjeuner, Tracey. C'est...

— Si tu prononces le mot obligatoire encore une fois, dis-je en m'avancant vers elle le doigt levé, je vais...

Je vais quoi, au fait ? J'adorerais écraser mon muffin allégé sur son gros visage tout rond, mais je sais que j'en suis incapable. Je n'ai jamais été violente, je ne vais pas commencer aujourd'hui. D'abord, parce que ça ne se fait pas de se battre au boulot, ensuite, parce que ça reviendrait inévitablement aux oreilles de Jack et que je pense qu'il n'apprécierait pas du tout la plaisanterie.

— Hé, boss ! Que se passe-t-il ?

Mike est dans l'encadrement de la porte derrière Merry. Lui, avec son « boss », il commence aussi à me taper sur le système. Je serre mon muffin dans ma main.

— Tout va bien ?

— Mike, peux-tu dire à Merry que son déjeuner de flocons n'a aucun caractère obligatoire ?

— C'est obligatoire, répète Merry.

— Autant que l'était le flocon ? dis-je ironiquement.

— Oui.

— Et comment expliques-tu que je sois la seule à m'être fait piéger dans tout le département ?

— Moi aussi, dit Mike.

Je comprends que Merry a piégé tous les nouveaux qui n'étaient pas au courant.

— Je croyais que c'était obligatoire, dit Mike.

— Ça l'est, dit Merry qui ajoute à mi-voix, en quelque sorte.

Mike et moi échangeons un regard.

— Je n'irai pas à ton pot aujourd'hui, un point c'est tout, dis-je fermement à Merry.

— Alors tu ne sauras jamais qui était ton flocon, dit-elle en croisant ses gros bras sur sa large poitrine d'un air satisfait.

— C'est sans doute mieux comme ça, parce que si je mets la main sur cet abruti, je crois que je pourrais lui casser la figure tellement il m'a rendue malade en m'offrant des cadeaux aussi déplacés et hors de prix, alors que moi j'ai respecté les limites qui étaient imposées et...

C'est alors que je vois l'expression de Mike.

Et l'identité de mon mystérieux flocon ne fait plus aucun doute.

Une journée mal commencée risque de finir encore plus mal. Une fois Merry partie, Mike se confond en excuses pour m'avoir couverte de cadeaux aussi extravagants. J'apprends que c'était l'idée de Dianne qui était triste pour moi parce que cette année, aucun petit copain ne m'offrirait des cadeaux de Noël. C'est elle aussi qui a eu l'idée d'utiliser toutes ces choses que Mike reçoit de la part de magazines ou de chaînes de télévision. En fait, tout, à l'exception du bon d'achat de chez Sephora qu'il a acheté avec Dianne, lui a été offert par ses clients, même les billets de demain soir, qui ont été envoyés par une chaîne de télé.

— Désolé, boss, répète-t-il une centaine de fois.

Mais je garde un goût amer dans la bouche et le muffin n'a rien à voir avec cela. Je commençais à oublier l'épisode de ma chute malencontreuse dans le couloir, mais ces révélations jettent un froid entre nous. Je ne veux pas dire que j'aurais préféré qu'il paye tous ces présents, non, ce qui me choque, c'est qu'il ait eu à ce point pitié de moi. Lui et Dianne. Je me sens humiliée alors que je devrais me sentir reconnaissante. Mais la liste est longue des choses que j'aurais dû faire ou ne pas faire. Comme par exemple inviter Buckley alors que j'avais déjà invité Jack. Je dois en décommander un, mais lequel ? Je peux appeler Jack ce soir à son hôtel et le lui dire. Ou Buckley chez lui. Lequel choisir ? Je crois que j'ai déjà ma petite idée mais je ne veux pas prendre de risque. Je dois demander conseil. Malheureusement, celle sur qui je comptais pour m'éclairer me fait appeler en fin de journée. Le Dr Trixie Schwartzenbaum a glissé sur une plaque de verglas et s'est fracturé le poignet, toutes ses consultations sont annulées jusqu'à nouvel ordre. Comme je suis incapable de trancher, comme toutes mes copines me font la tête depuis l'histoire de Steeve Le Sexuel, comme je sais déjà que Kate me conseillera Buckley sans aucune discussion possible, il ne me reste plus qu'une seule personne vers laquelle me tourner.

Mon Dieu, aidez-moi !

La machine où tourne mon linge vient de se mettre sur le programme « essorage ». Malheureusement, je vais devoir attendre, Sally-la-chaussette squatte trois sèche-linge. Raphaël arrive à point pour me changer les idées. Il porte un gros sac de linge sur son épaule et un panier en osier dans la main droite. Dans le panier, reposant sur une serviette d'un blanc immaculé, il y a un shaker et deux verres.

— Pas de vodka pour moi, dis-je en lui montrant la bouteille de bière que je viens d'ouvrir. Je ne veux pas boire ce soir, j'ai une très grande décision à prendre, je dois avoir les idées claires.

J'attends qu'il m'interroge sur cette grande décision, mais il a la tête penchée vers son panier. Il se tourne vers moi et dit :

— Ce n'est pas de la vodka, Tracey, c'est du brandy Alexander en l'honneur du garçon que j'ai rencontré la nuit dernière au Boys Club. Devine son nom ?

— Euh, Joe ?

— Mais non, Alexander, bien sûr, répond-il, passant outre mon ton sarcastique.

— Et Carl ?

— Il est retourné chez son ex, dit-il sur un ton détaché. Tu verrais Alexander, il est superbe, blond comme Carl, grand, mais pas aussi dodu.

— Ah, oui, à propos, tu devrais essayer le Spécial Steeve le Sexuel.

— Miam, quel goût ça a ?

— Ce n'est pas un cocktail, c'est une horrible expérience et c'est un miracle que je n'ai pas viré de bord après avoir vécu cela.

Je lui raconte la soirée en détail. Contrairement à Jack qui a bien ri, Raphaël est horrifié. Pour lui, toujours en quête du beau, cette exhibition est une insulte. Il est effondré, me présente ses excuses et propose de m'envoyer, à ses frais, un copain de Fabuleux B, (vraiment très beau celui-ci !), à mon domicile pour une démonstration privée. Je décline poliment sa proposition.

— Ecoute, j'ai un vrai problème et j'ai besoin de ton aide. Dis-moi ce que je dois faire.

— Le laser, répond-il sans hésiter tout en faisant tourner le shaker au-dessus de sa tête. Je suis content de pouvoir en parler avec toi.

— Quoi ?

— On n'est pas en train de parler de ta lèvre supérieure, Tracey ?

— Non, pas du tout !

Machinalement, ma main se dirige vers ma lèvre récemment épilée, pas assez récemment selon Raphaël. Que voulez-vous, j'ai des origines méditerranéennes, moi !

Penser à prendre rendez-vous pour une épilation. A Brookside, ce sera moins cher qu'à Manhattan.

— Excuse-moi, Tracey, mais de quoi parles-tu alors ? demande Raphaël tout en admirant son reflet dans le shaker puis en se servant un verre.

Je lui prends celui-ci des mains et je le pose sur une des machines devant nous.

— Cela concerne Jack et Buckley.

— Délicieux, dit-il en fermant les yeux et en reposant son verre dont il a bu une gorgée. Pas aussi délicieux qu'Alexander lui-même, mais bien quand même.

— Raphaël, s'il te plaît !

— Oui, oui, je t'écoute, vas-y.

Je lui raconte tout, le flocon, les cadeaux, les billets, le baiser et la double invitation. Et pendant que je parle, je vois de mieux en mieux avec lequel des deux j'ai le plus envie de sortir. Ça tombe bien parce que Raphaël ne m'est d'aucune utilité. Pendant que je lui parle, il boit, sort son linge et le trie, à gauche, la couleur, à droite, le blanc. Je saisis à temps une paire de bas en velours rouge perdus au milieu du linge blanc. Raphaël a la tête plongée dans son sac, je lui demande s'il a une idée du degré d'alcool contenu dans son cocktail, il n'en sait rien mais me propose d'essayer. Ce n'est pas le moment de boire, j'ai besoin d'avoir toute ma tête pour ce que j'ai à faire.

Il décroche à la troisième sonnerie.

— Tracey ! Je pensais à toi justement.

— Tu fais quoi ?

— Des abdos.

J'ai aussitôt la vision troublante de son ventre musclé. Non ! Je fais barrage, ce n'est pas le

moment de penser à ça, alors que je m'apprête à lui dire que j'annule la soirée de demain soir. Du reste, je me demande bien pourquoi il pensait à moi alors qu'il était en train de faire sa gym. Est-ce parce qu'il trouve que j'en aurais besoin ?

— J'ai quelque chose à te dire.

— Oh, ça a l'air sérieux.

— Oui, en quelque sorte. Ecoute, j'en suis malade mais...

— Tu es en train de me dire que tu veux annuler demain soir ?

— Mais, euh, qu'est-ce qui te fait penser cela ?

— Je reconnais le ton que tu emploies, on me l'a déjà fait.

— Je suis désolée.

Et à ma grande stupeur, je me mets à pleurer.

— Ne pleure pas, je comprends.

— Vraiment ?

— Je crois que ni toi ni moi ne sommes vraiment prêts pour quelque chose de sérieux en ce moment.

— Tu es quelqu'un de bien, tu sais, dis-je avec le plus de sincérité possible.

— Je sais. J'espère que tu seras heureuse avec le spécialiste des capitales des Etats, dit Buckley.

Alors, tout en repoussant une petite pensée mélancolique pour tout ce qui ne sera jamais entre lui et moi, je le quitte en lui promettant, que oui, je serai heureuse avec Jack.

Le vol du samedi matin au départ de LaGuardia pour Buffalo est surbooké. Un instant, je suis tentée de laisser mon siège. Vision fugace d'un Noël à Manhattan avec Jack. Mais très fugace. Car je sais que Jack ne sera pas à New York pour les fêtes de fin d'année. Il va à Aspen où sa famille loue le même chalet depuis qu'il a dix ans. Et donc, si je ne vais pas à Brookside, savez-vous ce qui va se passer ? Je risque de passer les fêtes toute seule, un cauchemar pour tout être civilisé ! A part Will McCraw, bien sûr, qui n'a besoin de personne.

Je me renfonce sur mon siège et ne me porte pas volontaire pour débarquer. Apparemment, personne n'est intéressé par les bonus proposés par l'hôtesse. Dans ces cas-là, quand il n'y a pas de volontaire, on procède à un tirage au sort. Autant vous dire qu'en cette période de l'année, ce genre de chose est toujours mal vécue. Nous finissons enfin par décoller, le pilote nous souhaite la bienvenue pour ce « saut de puce jusqu'à Buffalo », comme il dit avec désinvolture. En fait de voyage tranquille, nous sommes ballottés en tous sens. Il neige, il y a beaucoup de turbulences et je me paie une crise de panique comme je n'en ai jamais eue auparavant. J'étouffe, je tremble, j'ai du mal à respirer, je me sens à deux doigts de la mort. Le type à côté de moi lit tranquillement le New York Times qui annonce que les touristes sont devenus les nouvelles cibles des terroristes. A ma gauche, une vieille dame récite son chapelet. Les yeux fermés, elle murmure des prières adressées à Jésus, l'air tellement concentré que je suis sûre que si nous nous écrasons, elle le rencontrera en personne.

J'essaie de me changer les idées en me plongeant dans le dernier Caleb Carr que Buckley m'a donné et que je n'ai jamais eu l'occasion de lire, mais finalement je ferme les yeux et je repense à la nuit dernière. Ça me change les idées et me fait un bien fou. Je revois Jack courant à ma rencontre le long de la Sixième Avenue. Je l'attendais devant le Radio City Music Hall et en voyant son visage rayonnant, j'ai su que j'avais fait le bon choix. Je me fiche royalement de tout ce que les uns et les autres ont pu me dire sur le sujet, ce que je sais, c'est que je l'aime beaucoup, qu'il m'aime beaucoup et que nous sommes bien ensemble. Et que la nuit dernière était fantastique. Tellement géniale que si mon avion s'écrasait, je quitterais cette vie le cœur joyeux, oui, enfin, façon de parler... Mais mon avion ne s'écrase pas, ma crise de panique s'estompe et finalement, je me retrouve dans le hall de l'aéroport en train de serrer ma sœur Mary Beth dans mes bras.

— C'est adorable de ta part d'être venue me chercher.

— Je t'en prie, j'en ai profité pour faire toutes mes courses de Noël chez Toy's R Us. Il y avait un monde fou, mais ça ne m'a pris qu'une heure. Je suis contente que ce soit fait.

— Où sont les garçons ?

— A la maison avec Vinnie.

Je sais qu'elle peut lire sur mon visage ce que je pense de son mari volage qui a réintégré le domicile conjugal après l'avoir copieusement trompée, car elle se justifie.

— Ecoute, Tracey, ça va beaucoup mieux avec lui, il a changé tu sais.

— Je l'espère, Mary Beth, pour toi comme pour les enfants.

— Il a vraiment changé.



Je me demande laquelle de nous deux elle cherche à convaincre. Pendant que nous attendons que mes bagages arrivent, elle me donne des détails sur la thérapie de couple que Vinnie et elle ont engagée. Elle me dit à quel point ses fils sont heureux du retour de leur père à la maison. J'essaie de partager sa joie, mais je connais le lascar, et je suis moins optimiste qu'elle.

— Et toi, Tracey, comment vas-tu ? Tu es maigre comme un clou.

— Merci.

— Ce n'est pas un compliment.

Je reconnais bien là la délicatesse habituelle de la famille Spadolini, mais je décide de ne pas m'en formaliser.

— Pour moi, c'est un compliment.

Mary Beth secoue la tête en me regardant de haut en bas. Je porte un pull noir à col roulé, un jean noir et de grandes bottes de cuir. Je porte mon manteau sur un bras.

— Tu fais la grève de la faim ?

— Mais non ! Je mange, mais moins qu'avant.

Et moins que toi, ai-je envie d'ajouter. Aussitôt que cette pensée me traverse l'esprit, je m'en veux, mais c'est évident qu'elle a encore pris du poids depuis Thanksgiving. Le mois dernier, le gilet rouge que je lui avais offert lui allait parfaitement. Aujourd'hui, les boutons bâillent sur sa poitrine généreuse. Ma sœur est en train de devenir une copie conforme de ma mère, qui est elle-même un clone de sa propre mère.

— Tu devrais faire attention, les hommes n'aiment pas les femmes maigres, dit Mary Beth sur un ton entendu.

Je me demande bien d'où elle sort ce genre de truc, ça vient sans doute de ma mère, en tout cas pas de son mari qui lui fait des réflexions à chaque bouchée.

— Je ne suis pas si maigre.

— Mais si, et tu ne t'en rends même pas compte. J'ai lu un article là-dessus, il paraît que ça arrive tout le temps. Les femmes comme toi ne se voient pas telles qu'elles sont.

— Tu parles des anorexiques. Rien à voir avec moi.

Mes bagages arrivent à point nommé pour nous éviter de nous lancer dans une discussion désagréable. Je guette le tapis roulant, cherchant une valise noire avec le ruban rouge que j'ai eu la bonne idée de mettre dessus. Comme une bonne dizaine de passagers de mon vol ont eu la même idée, ce n'est pas si simple, mais finalement, je récupère mon bien et nous sortons enfin de l'aéroport dans une véritable tempête de neige. L'air froid me glace les os. J'enfile vite mon manteau et le boutonne jusqu'au cou. Le manteau grand ouvert, Mary Beth avance sous la neige sans même s'en rendre compte.

— Il va tomber trente centimètres aujourd'hui et autant demain.

La neige. Aspen. Jack.

C'est dingue comme tout me ramène à lui. J'ouvre la bouche pour raconter à ma sœur que j'ai rencontré quelqu'un mais elle ne m'en laisse pas le temps. Elle s'est lancée dans la description détaillée du cadeau de Noël de Vinnie, une boîte à outils qu'elle a commandée par correspondance

chez Craftsman Tool Hour.

Deux jours plus tard, je n'ai pas encore parlé de Jack à qui que ce soit. Je pense que je repartirai sans avoir abordé le sujet. Ma sœur ne s'occupe que de Vinnie et de ses enfants, mes frères ne s'intéressent pas à moi, mes parents ne seraient pas ravis d'apprendre que je sors avec « un étranger ». Ils rêvent pour moi d'un garçon de Brookside, qui vivrait toujours à Brookside et qui n'aurait pas l'intention, jamais, de quitter Brookside. La seule personne à qui j'ai envie de raconter que je suis amoureuse est ma belle-sœur Sara, mais elle est au lit avec une gastro.

Cet après-midi, alors que la tempête fait toujours rage, ma mère, ma sœur et moi sommes dans la cuisine pour préparer les célèbres cucidati. Comme je suppose que votre culture culinaire italienne est plus limitée que la mienne, je vais vous expliquer de quoi il s'agit. Les cucidati sont des gâteaux de Noël de forme trapézoïdale aussi indispensables à l'ambiance de fête que les grosses ampoules rouges et ovales que mon père installe autour du toit de la maison au début du mois de décembre.

Quand je suis devenue adolescente, j'ai osé demander pourquoi nous n'installions pas plutôt des petites ampoules blanches sur le toit comme celles de la famille Gilbert plus bas dans la rue, et aussi pourquoi nous n'achetions pas nos gâteaux de Noël chez Top Market comme tout le monde et en particulier comme les Gilbert. Ma mère a pris un air pincé et m'a répondu que les gâteaux vendus à l'épicerie avaient un goût de plâtre. Personnellement, je pense que les cucidati ont un goût ignoble, et à choisir... Mais, bien sûr, je me suis bien gardée de le lui dire. Avant de s'installer dans notre rue, les Gilbert habitaient le Midwest et ignoraient totalement ce qu'étaient des cucidati. Je me souviens de ce jour de décembre, j'avais huit ans, maman m'a demandé d'aller leur apporter une assiette garnie de gâteaux pour leur souhaiter la bienvenue dans le quartier. C'était encore l'époque où l'on pouvait envoyer une petite fille de huit ans faire une course sans craindre, ni même penser, qu'elle puisse être agressée par une bande de serial killers pédophiles. Je me suis donc retrouvée avec mes nattes et mes dents de lapin, qui n'avaient pas encore rencontré un appareil dentaire, devant la porte de nos nouveaux voisins et tendant une assiette recouverte de papier alu à une Mme Gilbert très BCBG, qui m'a demandé sur un ton extrêmement poli mais néanmoins perplexe :

— Euh, c'est très gentil... Mais qu'est-ce que c'est ?

Malgré mes explications, elle n'a pas eu l'air de comprendre que ça se mangeait. Cela va peut-être vous surprendre mais jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais rencontré qui que ce soit qui sache ce que sont les cucidati et je ne connais personne parmi mes amis qui accepterait de passer deux jours entiers enfermé dans une cuisine étouffante afin d'en fabriquer vingt douzaines. C'est un travail pour trois hommes, ou plutôt trois femmes car dans la famille Spadolini, les hommes n'entrent dans la cuisine que lorsque la table est mise. N'en déduisez pas que je n'apprécie pas ce moment. J'aime assez cette ambiance féminine, un brin nostalgique, avec mes neveux sous la table qui jouent avec leurs petites voitures comme mes frères l'ont fait avant eux avec, en fond musical, les Ray Coniff chantant Silver Bells. Manhattan est à des années-lumière d'ici, un autre monde.

— Tu les fais trop épais, dit ma mère qui s'approche avec son rouleau à pâtisserie.

Elle prend ma place et d'un coup de main expert, aplatit le morceau de pâte comme il doit l'être.

— Tu as vu, c'est comme ça.

J'essaie à mon tour, la pâte s'émiette à la façon d'un crumble.

— Laisse-moi faire, dit-elle.

Elle me montre encore une fois, c'est parfait. A mon tour, catastrophe. Je le prends avec humour.

— Bon, on dira que c'est une nouvelle recette. Un cucidato façon crumble.

Ma mère, qui prend tous les préparatifs de Noël très au sérieux, ne rit pas du tout. Je tente une approche plus hypocrite.

— Peut-être qu'un jour, quand j'aurai ton âge, maman, j'y arriverai aussi bien que toi.

— Quand j'avais ton âge, j'étais déjà la reine des cucidati, répond-elle du tac au tac. J'étais mariée et Mary Beth était née.

— Moi aussi, j'étais mariée quand j'avais ton âge, dit ma sœur qui enfonce le clou.

— C'est vrai, ajoute ma mère. Tiens, à propos de mariage, Bruce Cardolini vient de se fiancer avec Angie Nardone, ils se marieront à la Saint-Valentin.

— Angie ? Mais elle n'a que dix-neuf ans !

— Elle en aura vingt le mois prochain.

— Tu as raison, ça change tout, j'ajoute sur un ton sarcastique.

J'ai failli oublier qu'à Brookside, les jeunes mariées sont encore des ados et que les filles de vingt-cinq ans encore célibataires sont considérées comme des vieilles filles. Ma mère reprend.

— Nous sommes tous invités au mariage. La semaine dernière, après la messe, Bruce m'a demandé ton adresse pour t'envoyer le faire-part.

— C'est très gentil, mais je ne sais pas si je serai libre...

— Tu pourras peut-être rencontrer quelqu'un, dit Mary Beth comme si cet argument pouvait me décider à revenir dans deux mois.

J'ai envie de leur dire combien la vie de célibataire a de charme, combien la vie à New York est excitante et trépidante, combien je suis heureuse, mais je m'entends dire :

— J'ai rencontré quelqu'un.

Elles pâlisent. Sous la table, Vinnie Jr., mon neveu, fait rouler une de ses petites voitures sur mon pied. Je ne bronche pas. Devant leur silence, je précise :

— C'est vraiment quelqu'un de bien.

— Tu vas te marier ? demande ma mère en se signant.

— Est-il aussi bizarre que Will ? demande Mary Beth.

Pourquoi n'ai-je pas pu tenir ma langue ? C'est trop tard, je ne peux pas revenir en arrière. L'interrogatoire en règle commence. Je prends sur moi et me lance.

— Non, il n'est pas bizarre, je le connais depuis quelques semaines et le mariage n'est pas d'actualité, mais je l'aime vraiment beaucoup.

— Il vient d'où ?

— Westchester.

Ma sœur, qui est une fidèle cliente de la vente par correspondance, réagit aussitôt.

— Ah, mais c'est le siège de QVC, en Pennsylvanie.

— Non, je te parle de West Chester County, près de New York.

— Il est originaire de New York ? demande ma mère d'un air déçu.

— Non, dis-je en soupirant, il est des environs.

— Et d'où viennent les siens ? insiste-t-elle en écrasant la pâte avec son rouleau.

— Quelle expression, maman ! Ce n'est pas un empereur !

Mais ma pointe d'humour ne la fait pas rire et c'est bien ce qui me chagrine, car je sais que ce que je vais dire ne va pas lui plaire.

— J'ignore d'où viennent ces gens comme tu dis maman, son nom de famille est Candell.

— Ce n'est pas italien.

— Qu'est-ce que tu en sais ? C'était peut-être Candellini ou Candello et ils l'ont raccourci quand ils ont émigré.

— Ah, oui, c'est possible, dit ma mère avec un sourire rassuré.

— Ou alors, c'était Candellinski, ou Candellowitz, dis-je, et pourquoi pas O'Candell ?

Enervée, ma mère me coupe la parole.

— Sa mère est peut-être d'origine italienne, tu crois que c'est possible ?

Dans la langue Spadolini, ça veut dire : quel était son nom de jeune fille.

— Comment veux-tu que je le sache ? Je ne l'ai jamais rencontrée, ni elle ni le père de Jack.

— Il s'appelle Jack ?

— Oui.

— C'est un diminutif de John ?

— Euh...

— Tu n'en sais rien ?

— Non.

— Ah, dit ma mère, les lèvres pincées.

— Alors, que sais-tu de lui ? demande ma sœur alors que ses fils font maintenant rouler leur mini-Harley le long de mon jean.

— Je sais que c'est un garçon bien, qu'il a du cœur et, euh..., il...

Ne dis pas qu'il connaît par cœur les capitales des Etats, elles se moqueront. Ne parle pas non plus de sa fortune, souviens-toi combien maman était exaspérée par celle des Carrington quand elle regardait le feuilleton Dynasty à la télé.

— Il quoi ? insiste Mary Beth.

— Il cuisine.

Elles ne peuvent rien dire, elles cuisinent elles-mêmes.

Ma mère fronce les sourcils tout en continuant à rouler sa pâte.

— Tu veux dire qu'il est Chef ?

— Non, il bosse dans la pub, mais...

— Tu veux dire qu'il cuisine pour le plaisir ? demande ma sœur. Comme un hobby ?

— Oui.

Apparemment, pour elles, c'est aussi excentrique que d'installer autour de son toit des petites ampoules blanches, ou d'acheter pour Noël des gâteaux tout faits.

— La semaine dernière, il devait me faire la surprise de préparer lui-même tout un dîner.

— Et pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

— Parce que j'étais malade.

— Parce que tu ne manges pas assez, dit ma mère sombrement.

Merde ! Je continue malgré tout.

— Jack m'a rapporté un pot de confiture de pêches d'Atlanta où il était parti pour un voyage d'affaires.

— Il m'a l'air bien enjôleur, ce garçon, encore un beau parleur !

Mais comment donc ! C'est connu, les mecs enjôleurs offrent des produits artisanaux pour séduire les femmes qu'ils convoitent !

— Fais attention à toi, dit ma sœur, qui a oublié qu'elle est la plus mal placée pour me donner des conseils de ce genre puisqu'elle est mariée au plus grand coureur de jupons du quartier. Je trouve que tu t'entiches un peu trop vite de ce garçon.

— Je ne me suis pas entichée de lui !

— Tu parles, tu as seulement dit que tu voulais te marier avec lui.

— Je n'ai jamais dit ça, c'est maman qui l'a dit !

— Pas du tout.

— Mais si, tu l'as dit, maman. J'ai dit que je venais de rencontrer quelqu'un et tu m'as aussitôt demandé si nous allions nous marier.

Ma mère soupire. Ma sœur intervient.

— Tracey, ton jugement sur les hommes n'est pas fiable.

Celle-là, elle est bien bonne ! Je tente de me défendre mais ma mère me lance :

— Ne le laisse pas te faire du mal !

Alors je jette les armes et je réponds, parce que je n'ai pas le choix :

— Promis, maman.

La veille de Noël, Sara nous révèle qu'elle n'a pas de gastro mais qu'elle est enceinte, ce qui a pour effet immédiat de détourner toutes les attentions féminines sur elle. Ma mère, ma sœur et ma belle-sœur Michaela tournent autour d'elle comme des abeilles et chacune y va de son conseil et de son souvenir. Je me tiens à l'écart. Je me sens dans l'attente. Dans l'attente de faire un jour moi aussi partie du club, ou tout simplement de repartir ? Je ne sais pas, je ne suis pas très à l'aise. Jusqu'à présent, Sara était un peu mon alliée dans la famille, je me sens un peu trahie et me voilà, Tracey, l'éternelle célibataire qui vit à New York, qui espère rencontrer un jour quelqu'un de

bien, mais qui pour l'instant est la proie facile de tous les beaux parleurs de la planète.

A 18 heures, nous partons tous ensemble chez ma grand-mère où nous attendent sept sortes de plats de poisson et des montagnes de strufoli, des petits pains au miel roulés dans du sucre, coloré pour l'occasion en vert ou en rouge. Nous irons ensuite, toujours en groupe, à la messe de minuit puis nous rentrerons à la maison où nous attendent le traditionnel vin épiced et les saucisses qui mijotent dans la cocotte en terre depuis des heures. A une époque, je pouvais sans aucun problème manger à 2 heures du matin des saucisses nappées de sauce au piment et aux oignons et arrosées de vin rouge. Puis j'allais me coucher et je dormais comme un bébé jusqu'à midi. C'était quand je m'habillais en quarante-huit.

Je pense à Angie Nardone qui va se marier, à Sara qui va avoir un bébé et j'ai envie de pleurer. Pourtant, je n'ai aucune envie d'être à leur place, vraiment. Mais c'est quand même difficile d'être célibataire. Non, c'est atroce ! Je veux qu'on m'aime, je veux compter pour quelqu'un. J'en ai tellement envie...

Mais je sais parfaitement que cela ne peut pas être Jack. D'abord, c'est beaucoup trop bien entre nous, et ensuite, de l'avis de tout le monde, il arrive trop tôt après ma rupture avec Will. Tout le monde sait que ce qui est trop beau pour être vrai est en général... trop beau pour être vrai.

De toute façon, je suis sûre que Jack ne me rappellera pas. Bon, il y a toujours Buckley. Non, impossible. Il a très bien réagi quand je lui ai dit que j'allais au spectacle avec Jack, mais je sais que je l'ai blessé. Il ne fera plus un pas vers moi désormais et je ne peux pas aller vers lui chaque fois que je me sens seule, ce n'est pas honnête. Son amitié m'est très précieuse mais je sais qu'entre nous deux, ce sera toujours platonique. Point.

Après une courte nuit et une horrible crise de cafard, l'odeur du bacon frit et la voix de ma mère me tirent de mes rêves tristes.

— Tracey ! Téléphone pour toi !

Je bâille, j'enfile un peignoir et je vais dans la chambre de mes parents. Celle-ci, à la différence du reste de la maison, est très simplement meublée. Un grand lit double, un bureau surmonté d'un miroir couvert de cartes de vœux. Sur un mur, la traditionnelle photo de mariage fait face à l'incontournable grand crucifix en plâtre. Je m'assieds sur le bord du dessus-de-lit en chenille et j'attrape le téléphone bleu sur la table de nuit, dont le fil est tout tirebouchonné. Je pense que c'est Kate qui a promis de m'appeler de l'Alabama à la seconde où Bill l'aura demandée en mariage. Mais ce n'est pas Kate.

— Joyeux Noël ! dit une voix que je connais bien.

Mon cœur se met à battre très vite.

— Jack ! Joyeux Noël !

J'entends de l'eau qui coule et des bruits de casseroles. Un instant, je me dis que cela doit venir de chez lui puis j'entends la voix de ma mère dire :

— Je ne sais pas si c'est lui. C'est une voix d'homme, c'est sûr. Ce n'est plus une gamine, je n'allais quand même pas lui poser des questions !

Oh, non !

— Un instant, dis-je à Jack.

J'écarte l'appareil et je crie :

— Maman, raccroche, s'il te plaît !

J'entends un claquement puis le silence.

— Bon, c'est mieux.

— Ta maman a eu l'air inquiète quand j'ai demandé à te parler.

— Elle croit que tu es un beau parleur.

— Quoi ?

— Laisse tomber. Comment va Aspen ?

— Il neige. Et Brookside ?

— Il neige aussi, dis-je en écartant le rideau pour admirer le spectacle féerique sous ma fenêtre.

— Tu me manques, me dit Jack.

— Tu me manques aussi.

— J'ai réalisé que j'aurais dû t'offrir un cadeau de Noël.

Waouh ! Beau parleur ou pas, trop beau pour être vrai ou pas, je me moque des conseils des autres, c'est si doux à entendre ! Je m'aperçois qu'il m'a vraiment beaucoup manqué et je crois bien que je suis amoureuse de lui.

— Tu m'as offert un pot de confiture.

— Non, je parle d'un vrai cadeau.

— Mais...

— Je sais, je n'ai pas osé et maintenant je le regrette.

— Moi aussi, tu sais, quand je pense à tout ce que j'ai acheté pour Myron... J'aurais pu t'en offrir un à toi. Une déco de Noël en forme de footballeur...

Il rigole.

— Pour l'avenir, sache que je suis un fan des Giants.

— Je m'en souviendrai.

Nous parlons quelques minutes et nous décidons de nous retrouver le plus vite possible à New York. Je raccroche avec un grand sourire aux lèvres et une grande douceur dans le cœur. Oh, non, il ne l'a pas oublié, mon cadeau de Noël ! Il vient de m'offrir le plus beau que j'ai jamais reçu !

Les semaines qui suivent passent à une allure folle. Kate est plongée dans les préparatifs de son mariage avec Bill. Celui-ci ne lui a pas offert de bague de fiançailles le soir de Noël mais le soir du Nouvel An. Elle m'a appelée chez mes parents dès le lendemain matin pour m'annoncer la grande nouvelle. J'avais une affreuse migraine causée par l'espèce de mousseux bon marché, servi la veille à la fête annuelle de la paroisse. J'ai félicité la future mariée et j'ai trouvé la force de me réjouir lorsqu'elle m'a demandé d'être sa demoiselle d'honneur.

Du côté de Buckley, ça va un peu mieux. Il sort de nouveau avec Sonja qui a promis de ne plus lui poser d'ultimatum concernant leur vie commune. Nous en avons parlé ensemble la semaine dernière, lors d'une partie de billard, et il m'a semblé qu'il commençait à envisager de vivre avec elle un jour.

Entre Mike et moi il n'y a plus de problème de flocon. Il nous arrive même d'en rire, ce qui n'est pas le cas de Merry qui tourne les talons ou regarde ailleurs quand elle me croise dans les couloirs.

Comme d'habitude, Raphaël a changé de coupe de cheveux, de style de fringues et de mec. Le nouveau s'appelle Terence. Eh oui, c'est bien celui qui a rompu avec Bentley parce que ce dernier a refusé de se faire enlever sa fameuse verrue sur le visage. Bentley la préférait apparemment à Terence, ce qui a fait les affaires de Raphaël.

Yvonne est rentrée en pleine forme de sa lune de miel. Le mariage lui réussit. Brenda et Paulie veulent avoir un bébé, Latisha et Derek aussi. J'ai demandé à Latisha si elle se marierait avant ou après. Elle m'a dévisagée, l'air étonné, en me disant que le mariage n'avait aucune importance. J'admire sa décontraction. J'aimerais, comme elle, ne pas avoir besoin du regard approbateur des autres.

Will m'a laissé cinq messages à propos des fringues qu'il veut absolument me rendre. Il est hors de question que je lui parle ou que je le voie avant que je ne parle à ma psy qui est encore indisponible cette semaine. Je m'en veux de me sentir encore si fragile par rapport à lui, après tout ce que j'ai fait pour tourner la page. Parce que j'ai tourné la page ! Raphaël n'est pas le seul à vivre une grande histoire d'amour ! Eh, oui ! Jack et moi formons un vrai couple, nous passons presque toutes nos nuits ensemble depuis début janvier, le plus souvent chez lui. Pourquoi pas chez moi ? Parce que j'ai oublié de payer mes factures avant les vacances et qu'on m'a coupé la télévision. J'ai trop dépensé chez Walmart en cadeaux de Noël, si bien qu'à mon retour, il ne me restait plus que quelques économies pour payer les factures les plus urgentes comme l'électricité et le téléphone. Je dois attendre la fin du mois pour revenir à zéro et reprendre un abonnement pour la télévision. Et comme Jack et moi, nous adorons regarder la télé tard le soir avant de nous endormir, nous avons pensé qu'il était plus logique que je vienne à Brooklyn.

C'est très sympa, même quand Mike est là. Le problème, c'est Dianne. Je vois bien que Jack ne la supporte pas. Quand elle ne fait pas la gueule, elle fait des réflexions désagréables, à Mike, à Jack et même à moi, ou alors elle envoie des piques odieuses. Elle m'a dit l'autre jour que j'avais du bol de pouvoir aller bosser fringuée n'importe comment, alors que justement ce jour-là je portais une supertenu. Ou alors elle me regarde de la tête aux pieds en fronçant les sourcils, puis



elle dit que je lui rappelle quelqu'un mais qu'elle ne sait plus qui. Alors Mike lui suggère gentiment que c'est Sandra Bullock ou Parker Posey, mais elle lève les yeux au ciel et s'exclame sur un ton ironique :

— Mais non, enfin ! Pas du tout !

Sous-entendant que j'ai plutôt une ressemblance avec une mocheté. Je suis quelqu'un de patient, mais là, elle commence à me taper sur les nerfs. Jack avait prévu de me faire enfin son petit dîner français, mais malheureusement, les deux fois où nous l'avions décidé, Dianne a tout fait capoter. La première fois, il y a deux semaines, elle a accidentellement cassé le bouton du four. On n'a pu le réparer que huit jours plus tard. Une deuxième fois, Jack a fait toutes ses courses. Tout était prêt pour notre petit dîner romantique... et bingo ! Dianne a attrapé un virus intestinal, si bien qu'au lieu d'aller skier avec Mike ou de rentrer se faire cajoler par sa mère, elle nous a gâché le week-end en squattant l'appartement et en se lamentant, couvée par un Mike aux petits soins. Bien entendu, dans la foulée, nous avons tous attrapé le virus. Pour ma part, j'ai passé vingt-quatre heures dans les toilettes !

Une nuit, alors que nous nous étions enfermés dans la chambre de Jack, enfin à l'abri du couple infernal qui voulait à tout prix jouer au Trivial Poursuite, j'ai demandé à Jack :

— Pourquoi ne déménages-tu pas ?

— J'aimerais bien, mais je ne veux pas quitter Manhattan et je ne veux pas vivre tout seul.

Il m'a parlé de ses parents, qui malgré leur fortune ne veulent pas l'aider. Je le savais déjà par Mike, mais Jack semble ne pas leur en vouloir. Selon lui, ils l'encouragent seulement à faire son chemin tout seul, comme eux l'ont fait avant lui.

— Tu devrais chercher un autre colocataire.

— Tu sais, tous mes copains qui cherchent un colocataire préfèrent en fait une petite amie.

— Et en passant par les petites annonces ?

— Non, je ne veux pas vivre avec un étranger.

— Tu préfères vivre avec Dianne ? Tu sais ce qu'elle dit dans ton dos ? Avant que je ne fasse ta connaissance, elle m'avait dit que tu étais un sale con.

Il rit.

— Elle ne se gêne pas non plus pour me le dire en face, tu sais. J'espère qu'un jour Mike la verra telle qu'elle est et qu'il s'en débarrassera.

Il me prend dans ses bras et m'embrasse, puis il me demande :

— Et pourquoi est-ce qu'on n'emménagerait pas ensemble tous les deux ?

J'ai un coup au cœur. Il plaisante, n'est-ce pas ? J'ouvre les yeux. Comment savoir ? C'est sûr, c'est une plaisanterie. Nous ne nous connaissons que depuis six semaines.

— Tu plaisantes ?

Il hésite, puis :

— Euh... oui.

Je mentirais si je vous disais que je ne suis pas déçue. Mais c'est ridicule. Les gens ne se

mettent pas en ménage après un mois et demi ! A part Bill et Kate. Qui vont bientôt se marier. Oui, mais Buckley et Sonja ont rompu alors qu'ils sortaient ensemble depuis six mois et ne vivaient pas sous le même toit. Et Will, qui ne me l'a jamais demandé, alors que nous étions ensemble depuis trois ans ! Evidemment que Jack plaisante !

Sauf que non. Il ne plaisante pas et me le dit lui-même soudainement.

— Je t'ai menti, Tracey, je ne plaisante pas, je suis très sérieux.

Je le regarde. Je feins d'ignorer ce qu'il veut dire mais mon cœur bat la chamade.

— A propos de la vie commune, je ne plaisante pas, tu sais, surtout que mon contrat de location s'arrête en avril.

— Mais nous sommes en janvier !

— Presque février.

— Donc avril est dans deux mois. Qui sait ce qui peut se passer en deux mois !

— Tu veux dire, au cas où nous ne serions plus ensemble ?

J'acquiesce. Ça me fait toujours aussi bizarre qu'il parle de nous comme un couple, alors que nous sommes ensemble depuis si peu de temps !

— Nous serons toujours ensemble, dit-il d'une voix assurée.

— Comment le sais-tu ?

Il m'embrasse, je frissonne davantage.

— Tracey, je veux que tu saches que ce que je ressens pour toi, je ne l'ai encore jamais ressenti pour personne.

Je me liquéfie de bonheur, mon cœur va exploser et soudain j'entends la voix de ma mère : « méfie-toi des beaux parleurs ! »

— Toi aussi, tu m'as dit que tu n'avais jamais ressenti un truc pareil.

Ah, bon, j'ai dit ça, moi ?

Je rougis. Je me souviens en effet qu'à plusieurs reprises, dans un de ces merveilleux moments d'abandon, je me suis laissée aller à dire ce que je ressentais, mais comme c'était au plus fort de la passion, je croyais qu'il n'avait pas entendu. Il insiste :

— Je ne veux pas te faire peur avec cette proposition, mais si nous sommes encore ensemble dans les mois qui viennent, nous devrions essayer la vie commune. C'est déjà quasiment le cas puisque tu es ici ou je suis chez toi. En plus, nous sommes fauchés tous les deux et ça coûterait moins cher de partager un loyer ainsi que tous les frais.

Il a raison. Alors pourquoi ai-je subitement envie de prendre mes jambes à mon cou ? D'habitude, c'est moi qui fais peur aux hommes. C'est moi qui ai envie de vivre en couple et qui fais fuir l'autre. Confrontée pour la première fois à ce type de relation, je suis paumée, je ne sais pas quoi dire ni comment réagir. En fait, j'aimerais prendre les choses comme elles viennent, avec insouciance... Et dire : « allons-y ! » Mais l'ancienne Tracey veille, elle défend à la nouvelle Tracey d'être heureuse et détendue. Elle me murmure d'être prudente, elle me dit perfidement que si j'ai envie de dire oui, c'est parce que j'ai peur d'être seule, et que je me jette à la tête du

premier type rencontré depuis ma rupture avec Will.

— Réfléchis calmement à ma proposition, dit Jack, d'accord ?

Bien sûr, je vais y penser... Mais j'ai tout de suite envie de lui dire qu'il est fou, car il n'y a aucune raison qu'il ait envie de vivre avec moi, et je ne vois pas pourquoi ça marcherait entre nous.

— Tu me promets d'y réfléchir, Tracey ?

— Oui, je te le promets.

— Tu vas être magnifique dans la gris perle, dit Kate en choisissant une nouvelle robe et en l'ajoutant à celles qu'elle a déjà sélectionnées et qui sont toutes dans les mêmes tons pastel.

Nous sommes chez Kleinfeld, un grand magasin de Brooklyn spécialisé dans les tenues de mariage. J'ai entendu dire que c'était bondé le week-end et les jours de soldes, mais heureusement, ce lundi matin, le magasin est vide. Kate m'a harcelée pour que je me fasse porter pâle au boulot et Jack m'a promis de ne pas me trahir auprès de Mike. Jack est parti tôt ce matin pour un voyage d'affaires à Seattle.

Il me manque déjà. Il ne revient que vendredi soir.

— Je vais être horrible en gris, dis-je à Kate, c'est le rouge, ma couleur. A la rigueur, le noir.

— Je n'imagine pas un seul instant ma demoiselle d'honneur vêtue de noir !

— Et pourquoi pas ? Ça se fait tout le temps !

— Oui, à New York, peut-être, mais je te rappelle que mon mariage aura lieu dans le Sud profond et en juin, par-dessus le marché. Et que fais-tu des huit autres demoiselles d'honneur qui rêvent d'une robe rose, ou à la rigueur lavande ? Je ne peux pas leur faire le coup de la robe noire !

— Et rouge ?

Kate me regarde, l'air suppliant.

— Tu veux bien passer la grise ? Pour moi ?

— D'accord.

Je me dirige vers le salon d'essayage. Bien entendu, Kate — qui veut toujours tout contrôler — m'emboîte le pas. Après tout, c'est normal, puisque c'est elle qui paie ma robe. Elle sait que mes moyens ne me le permettraient pas, d'autant que je dois économiser pour le billet d'avion jusqu'en Alabama en juin. Elle a déjà acheté sa robe de mariée à Mobile, et elle a prévu de se rendre là-bas tous les mois jusqu'au mariage pour les essayages !

— Si tu savais comme je suis stressée, dit-elle alors que la vendeuse referme la porte de la cabine derrière nous. Six mois, ce n'est vraiment pas suffisant pour organiser un mariage quand on n'est pas sur place ! On dirait que c'est six semaines et non six mois !

— A propos de six semaines, dis-je en saisissant la balle au bond, Jack voudrait que nous vivions ensemble.

— Tiens, je voudrais que tu passes d'abord celle-ci, dit Kate en prenant une des robes sur le portant. Que viens-tu de dire ?

— Jack veut que nous vivions ensemble.

— Quoi ? Il est fou ?

— Bien sûr que non, dis-je alors que c'est exactement ce que je me répète à moi-même.

— Et si tu acceptes, c'est que tu es folle, toi aussi, dit Kate sur un ton péremptoire.

Et bien que je pense un peu la même chose qu'elle, je proteste :

— Ce n'est pas juste, Kate, je ne t'ai jamais dit ce genre de choses quand tu m'as annoncé que Bill et toi emménagiez ensemble.

— Ça n'a rien à voir. Ce qui se passe entre Bill et moi est totalement différent de ta propre histoire, et nous avons emménagé ensemble pour des raisons très différentes.

— Que sais-tu des raisons qui nous motivent ? dis-je en enfilant la robe qui retombe en flots de satin sur mes jambes nues.

— La première de tes raisons, dit Kate sur un ton sentencieux, c'est que tu ne veux pas être seule.

Elle remonte la fermeture éclair d'un geste sec. Je me regarde dans la glace. J'avais raison, le gris ne me va pas du tout. J'ai beau avoir perdu des kilos en pagaille, ce satin clair souligne laidement mes hanches et mon ventre. Je m'adresse une grimace et murmure pour moi-même :

— Mais qui aime la solitude ?

— Ce que je veux dire, Tracey, c'est que tu crois que tu es incapable de vivre seule alors que tu n'as jamais essayé.

— Qu'est-ce que j'aurais dû faire, selon toi ? Hiberner pendant un an seule chez moi avant de sortir de nouveau avec un homme ?

— Mais pas du tout ! C'est très bien que tu sortes avec quelqu'un. Je suis la première à t'avoir conseillé de sortir avec Jack alors que tu te posais mille questions. Tu te souviens ?

— Oui, c'est pour ça que je ne comprends plus, Kate.

— Parce que je crois qu'il est trop tôt pour te lancer dans une relation durable.

Debout devant moi, elle m'assène sa vérité sur un ton calme et serein. Elle est très belle dans son pull blanc et son pantalon kaki, ses longs cheveux blonds attachés en queue-de-cheval. A côté d'elle, j'ai l'impression d'être déguisée. Nos yeux se croisent dans le miroir.

— Je ne peux pas porter cette robe, dis-je à Kate.

— Non, elle est affreuse.

Toutes celles qu'elle a choisies pour moi créent le même effet. Lorsque la vendeuse vient nous voir, je lui dis :

— Aucune de ces teintes ne me convient.

— Cela ne m'étonne pas, pourquoi n'essaieriez-vous pas du rouge ? Avec vos cheveux noirs et vos grands yeux bruns, vous seriez spectaculaire en rouge.

Je n'ose pas regarder Kate.

— Le rouge, c'est hors de question, dit-elle.

Mais je serais spectaculaire en rouge...

C'est la couleur que je portais le soir où je suis sortie avec Jack. Il est venu vers moi pour des tas de mauvaises raisons, mais quoi qu'en disent les gens, il est resté avec moi, et pour d'excellentes raisons.

Comme dit le proverbe : « Chat échaudé craint l'eau froide ». Je décide de ne rien raconter à Yvonne, Latisha et Brenda de la proposition de Jack. Elles ne m'en veulent plus de la soirée ratée à cause de Steeve le Sexuel, mais elles n'apprécieraient pas du tout de savoir que j'emménage avec le colocataire de mon patron. Elles seraient surprises de voir que notre relation a évolué à ce point car ces derniers temps, je suis restée assez discrète sur ma vie sentimentale.

Et pourtant, quelques jours plus tard, alors que Kate me tance pour que je n'habite pas avec Jack, je ne peux pas m'empêcher de leur demander leur avis. Nous sommes toutes les quatre devant un margarita et je déballe tout. Que voulez-vous ? J'ai besoin de conseils, et comme je ne peux rien obtenir du Dr Trixie Schwartzenbaum, je me tourne vers mes copines. Les amies, c'est connu, ne disent pas toujours ce que l'on a envie d'entendre.

— Ne fais pas cette bêtise, Tracey, dit Yvonne de sa voix rauque.

Apparemment, je n'avais pas envie d'entendre cela, car j'ai aussitôt un nœud à l'estomac.

— Dis-moi pourquoi ?

— Tu ne vas pas te mettre en ménage à ton âge ? Tu as tout le temps ! Reste seule et libre le plus longtemps possible !

— Mais j'adore être avec lui, dis-je pour me défendre et parce que je le pense.

— Tu peux être avec lui de temps en temps et garder ton appartement, dit Latisha.

— Mais nous passons tout notre temps libre ensemble. Est-ce que vous vous rendez compte que je n'ai plus la télé depuis des semaines et que cela ne me manque même pas !

Elles n'ont pas l'air convaincu.

— Et puis, il prend soin de moi.

— Si c'est le cas, pourquoi est-ce qu'il ne te propose pas de vous fiancer ? demande Brenda.

Je repense à Paulie qui, peu de temps après leur rencontre, regrettait de ne pas savoir conduire pour pouvoir aller lui acheter une bague de fiançailles. Ils se sont connus au collège, fiancés au lycée et mariés à la fin de leurs études. Pour eux, c'est comme ça que les choses doivent se faire. Comme à Brookside.

— C'est beaucoup trop tôt pour parler de mariage, nous ne nous connaissons que depuis six semaines !

— Comme tu dis ! Six semaines, c'est peu. Ça me fait peur de te voir entichée du premier type que tu croises alors que tu viens tout juste de rompre enfin avec ce salaud de Will, dit Latisha. Je trouve que tu devrais profiter de la vie.

— Et tu crois qu'en vivant avec Jack, je ne profiterai pas de la vie ? On est très bien ensemble ! Il est adorable avec moi, il cuisine même pour moi !

— Sans blague ? dit Yvonne en ouvrant de grands yeux. Et que fait-il ?

— Eh bien, samedi soir, il me prépare un dîner spécial. Nous ne serons que tous les deux. Mike emmène Dianne au ski.

— Et c'est ce soir-là que tu dois lui donner ta réponse ? demande Brenda.

— Pas du tout, il m'a dit de prendre mon temps et de réfléchir.

Mais je sais déjà ce que je devrais dire. Kate a raison, mes amies ont raison, je devrais dire non.

— Evidemment que tu dois dire non ! dit Buckley ce même soir, alors que nous nous retrouvons chez Barnes & Nobles pour feuilleter des bouquins en buvant un café. Ne crois pas que je sois jaloux, je trouve que, euh... c'est trop tôt.

— C'est ce que je pensais, euh, je veux dire, ce que je pense...

— Tu es sûre ? demande-t-il d'un ton soupçonneux.

— Non, je ne suis pas sûre du tout. Quand je suis seule, je me répète que c'est débile d'emménager avec quelqu'un que je connais depuis six semaines seulement. Et dès que je le vois, mon cœur chavire et je pense le contraire. Je suis...

— Amoureuse ?

Je souris.

— Oui, je crois que c'est le mot juste. Et je me dis qu'il faudrait que je prenne la vie de façon plus cool et que je prenne les choses comme elles viennent au lieu de toujours tout analyser.

— Et c'est à ce moment-là que tu te dis que tu pourrais vivre avec lui ?

— Oui.

Il soupire et reste silencieux un moment. Ses mains jouent avec le sac en plastique rempli de livres qu'il vient tout juste d'acheter.

— Où est le risque ? Ne dis rien, je sais, le risque, c'est que je me ramasse encore une fois... Mais Jack est différent de Will.

— Il a l'air bien, d'après ce que tu en dis, mais c'est aussi ce que tu disais de Will quand je t'ai rencontrée. Tu étais complètement aveugle.

— Je sais.

— Tu l'es peut-être encore.

— Peut-être.

— T'es-tu demandé pourquoi il voulait vivre avec toi ?

— Parce qu'il veut que notre relation passe à la vitesse supérieure ?

— Ou parce qu'il déteste la copine de son colocataire, qu'il déteste vivre à Brooklyn et qu'il sait très bien qu'il ne trouvera pas d'autre colocataire facilement.

J'accuse le coup.

— Je ne fais que te renvoyer ce que tu m'as dit toi-même, Tracey.

— Je sais bien. Tout ce que tu me dis est peut-être vrai, mais je sais qu'il tient à moi. Il est peut-être prêt à s'engager et il est peut-être fou amoureux de moi ! Qu'est-ce que tu réponds à cela ?

— J'espère pour toi que c'est le cas, Tracey.

Mon Dieu ! Et moi donc !

\*  
\*\*

Jeudi soir, je n'arrive pas à m'enlever Jack de la tête. C'est la pagaille dans mon esprit, tout se mélange... Ce que je pense, ce que je ressens, ce que m'ont dit mes amis. Ils me connaissent mieux que moi-même, ils savaient avant moi que Will ne me convenait pas. Si je les avais écoutés, j'aurais rompu avec lui beaucoup plus tôt et je n'aurais pas souffert autant. Et si je ne tiens pas compte de leur avis cette fois encore et que je me plante ?

Et si tu te passes de leur avis et que ça marche ?

Si tu prenais le risque d'être heureuse ? N'écoute pas l'ancienne Tracey, n'oublie pas que c'est elle qui t'a poussée à embrasser Buckley !

Oui, mais si je n'avais pas embrassé Buckley, j'aurais eu des regrets, et je me serais toujours demandé s'il n'était pas le bon. Maintenant, je sais que non. Et je peux concentrer toutes mes pensées sur Jack.

Je retrouve Raphaël à la laverie avec une tonne de linge à lessiver. La semaine dernière, je n'ai pas pu venir parce que Jack m'avait emmenée avec lui à une soirée organisée par un nouveau magazine. Raphaël ne m'en a pas voulu, tant il est obnubilé par Terence, son nouvel amour. Je leur donne deux semaines. Une seule si Raphaël met les pieds au Boys Club avant. Il m'attend avec des canettes de bières. Je pose mon gros sac sur le sol et je lui demande s'il a cassé son shaker tout neuf.

— J'ai décidé d'arrêter les alcools forts. Terence dit que c'est du poison.

— Et que pense-t-il de la bière ?

— Il pense que c'est meilleur pour la santé mais qu'il faut faire attention parce que ça fait grossir. Il m'apprend à mieux gérer mon alimentation. Je suis convaincu qu'il est important de vivre sainement. Oh, il faut que je te dise, il pense que nous devrions utiliser de la lessive hypoallergénique car nous risquons d'avoir des rougeurs ou des boutons avec celle-ci.

— J'ai l'impression qu'il a des idées sur tout.

— Presque tout. Il a eu ses diplômes avec mention très bien ! Ah, oui, en plus, il est médium.

Je lève les yeux au ciel. Mais je me demande bien ce que Terence pourrait me dire sur ma vie. Quoi qu'il en soit, je suis bien décidée à ne rien dire à Raphaël.

Et bien entendu, au bout de cinq minutes, je ne peux pas m'empêcher de cracher le morceau. Après tout, ce n'est pas juste, c'est le seul de mes amis qui ne m'a pas encore donné son point de vue ! En plus, je ne peux pas m'empêcher de penser à Jack, c'est dingue, je n'en dors plus. Il me manque, même s'il m'appelle deux fois par jour de Seattle, tous les matins et tous les soirs.

— Je pense que je vais vivre avec Jack.

Pendant quelques secondes, je pense que Raphaël n'a pas entendu. Il fixe Sally-la-chaussette d'un œil mauvais. Celle-ci s'en moque, comme d'habitude. Soudain, il se tourne vers moi et crie :

— Tracey ! Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Je vais sans doute vivre avec Jack.

— J'avais bien entendu ! Mais c'est impossible ! Tu ne le connais que depuis quelques semaines !

— Quelques mois maintenant. Toi, tu emménages avec des personnes que tu ne connais que depuis quelques jours, et même parfois seulement une nuit !

Je crois que je n'avais jamais réalisé à quel point tous mes amis se mentaient à eux-mêmes, en particulier Raphaël, avec sa fameuse nouvelle vie saine, qui vient quand même de s'envoyer deux bières en quelques minutes en fumant une cigarette entre les deux.

— Tu as parfaitement raison, dit-il, mais nous ne parlons pas de moi, mais de toi. Et je m'inquiète pour toi, Tracey.

— C'est vraiment gentil de ta part, mais c'est inutile, je crois que je suis assez grande pour le faire moi-même.

— Tu te trompes. Le meilleur exemple, c'est que tu te dis prête à emménager avec un type que tu ne connaissais pas il y a peu. Pourquoi ne profites-tu pas de ta liberté ?

— Parce que je déteste être libre ! J'aime compter pour quelqu'un et j'aime beaucoup, ou j'aime tout court, Jack.

— Et alors ? Ce n'est pas pour ça que tu dois vivre avec lui ! Pourquoi ne te contentes-tu pas d'être sa petite amie ?

— Oui, évidemment, mais...

— Mais, quoi ? Tu es sa petite amie, tu gardes ton appartement, et quand votre histoire sera finie, personne ne sera obligé de déménager.

— Peut-être que ça ne se terminera pas ?

— Toutes les histoires d'amour finissent un jour ou l'autre.

— Non, il y a des gens qui se marient.

— C'est pareil.

— Mais pas du tout, le mariage, c'est pour toute la vie, tout le monde ne divorce pas !

— Oui, mais tu connais un seul couple marié encore fou amoureux après des années ?

— J'en connais plein !

— Cite-m'en un.

Je pense à mes parents, à mes frères et à leurs femmes, Brenda et Paulie. D'accord, ils sont toujours ensemble et leurs couples ont l'air de bien marcher, mais cela veut-il dire qu'ils sont toujours fous amoureux ?

— Tu es cynique, Raphaël, c'est triste.

— Je suis réaliste, c'est différent.

Il me prend dans ses bras et me regarde dans les yeux. Pour une fois, il a l'air grave. Tellement sérieux que j'en ai des frissons.

— Je ne veux pas que ce mec te fasse du mal, Tracey, parce que tu es quelqu'un de bien et tu



mérites le meilleur.

Je suis si émue que j'ai une boule dans la gorge.

— Merci, Raphaël.

Je pense à notre conversation en attendant qu'un sèche-linge se libère. Ils ont tous raison. C'est beaucoup trop tôt ! Je ne peux pas m'installer avec Jack. Il faut que je trouve le courage de le lui dire. Je lui dirai samedi soir, me dis-je en regardant tourner la chaussette noire de Sally derrière la vitre ronde du sèche-linge. Je lui dirai samedi soir lors de notre dîner.

Jack me téléphone samedi matin. Cela fait quelques heures que je suis réveillée, mais je suis toujours au lit. Depuis que je n'ai plus de télé, je lis énormément. Et je réfléchis. Le livre de Caleb Carr ouvert à côté de moi, je me répète que vivre avec Jack ne serait vraiment pas une bonne chose.

— Bonjour, chérie, c'est moi, dit-il dès que je décroche. Je t'ai manqué ?

— Oh, oui ! Tu as fait bon voyage ?

— C'était long et je suis arrivé tard, après minuit. J'avais envie de te téléphoner mais je ne savais pas si tu dormais ou si tu étais sortie.

Je mens.

— Je dormais.

En fait, je n'arrivais pas à trouver le sommeil, repensant à ce que j'allais lui dire ce soir pour justifier ma décision de ne pas vivre avec lui. Et s'il décidait de rompre ?

« Comme ça, tu seras fixée », me dit perfidement la vieille Tracey.

Elle m'énerve ! Elle se réveille toujours quand les choses ne vont pas bien. On dirait qu'une partie de moi-même se réjouit que l'autre souffre, mais c'est quand même moi qui risque de me retrouver toute seule et le cœur brisé pour la seconde fois, non ?

— Tu fais quoi, aujourd'hui ? demande Jack.

— Je bouquine, et toi ?

— Je vais faire quelques courses. Tu n'as pas oublié le dîner de ce soir ?

— Non, dis-je en souriant à l'idée de notre petit couple serré sur la minuscule table de cuisine décorée de bougies et trinquant au champagne.

— Ecoute, à propos de ce soir...

Oh, non, mon Dieu, non ! Faites-le taire ! Je ne veux pas qu'il annule ! J'ai attendu ce dîner toute la semaine. Non, ça fait des semaines que je trépigne. Chaque fois qu'il devait avoir lieu, il y a eu un empêchement.

S'il annule, c'est un signe.

— Quoi, ce soir ? dis-je nerveusement en croisant les doigts.

S'il annule, c'est que notre histoire n'a pas d'avenir...

— Euh, ça t'ennuierait que nous regardions le match des Giants en même temps ?

Ma vision romantique de notre dîner en tête à tête s'estompe, mais grâce à Dieu, il n'est pas annulé.

— Non, euh, c'est pas grave, j'aime bien le foot...

Tu parles ! J'aime le foot comme la messe. Il y a des gens qui sont de vrais fanatiques, il faudrait peut-être que je m'y mette...

— Tu comprends, c'est très important. Ce soir, c'est la belle. S'ils gagnent, c'est le Super Bowl

!

— D'accord, dis-je en essayant d'adopter un ton enthousiaste. Je suis une fan des Giants, moi aussi.

— Ah ? Je croyais que tu soutenais les Bills ?

— Oui, quand ils parviennent à passer les différents éliminatoires, mais quand ils sont éliminés, je soutiens les Giants. Après tout, je vis à New York, c'est mon club local !

Même s'ils jouent dans le Jersey...

Nous raccrochons. Je reprends mon bouquin, j'ai lu à peine deux pages que le téléphone se remet à sonner.

— Oui ?

— Tracey ? Tu es là !

— Will !

J'aurais dû filtrer l'appel ! C'est bien la dernière personne à qui j'ai envie de parler !

— J'essaie de te joindre depuis Noël ! Tu es restée combien de temps chez tes parents ?

— Presque deux semaines.

— Ah ?... Euh, alors ça fait un bout de temps que tu es rentrée.

— Oui.

— Tu as eu mes messages ?

— Oui..., mais j'ai été débordée, je n'ai pas eu une minute pour te rappeler.

— Bon. Comment vas-tu ? Tu as passé un bon Noël ?

Je n'en crois pas mes oreilles. Will qui s'intéresse à autre chose qu'à lui-même !

Plus tu es distante avec Will, plus il te court après... A méditer...

Domage que je ne m'en sois pas rendu compte plus tôt, les choses se seraient peut-être passées autrement.

— Je vais bien et les fêtes se sont très bien passées. Et toi ?

— Je me suis reposé, j'en avais besoin.

— Bon, c'est bien.

— Tu fais quoi, ce soir ?

Que dois-je répondre ? Que je vois mon petit ami ? Jack est plus que ça pour moi et je veux que Will sache que j'ai quelqu'un de sérieux dans ma vie. En fait, j'aimerais pouvoir lui annoncer que je vais emménager avec Jack. Cela signifie-t-il que je ne suis plus amoureuse de Will ? J'ai remarqué que mon cœur ne s'était pas emballé en entendant sa voix, et c'est vrai que ça fait des semaines que je ne cherche pas sa silhouette à tous les coins de rue. Ce n'est pas très sympa, mais j'ai envie de le laisser un peu mariner. Chacun son tour, non ?

— Tracey ? Tu es libre ce soir ?

— Je suis prise, je sors avec quelqu'un depuis quelque temps et... on a prévu quelque chose pour ce soir...

— Ah, répond-il, déçu. Tu sais que j'ai toujours tes affaires, je me disais que ce serait bien que tu viennes les chercher.

— Ah, oui. Je t'ai déjà dit que tu pouvais t'en débarrasser. Je n'en veux plus.

Et je ne veux plus de toi non plus !

Oh, que c'est bon de prendre conscience que c'est fini avec lui !

— Tu es sûre que tu n'en veux plus ?

De quoi parle-t-il ? Ah, oui ! Des fringues !

— Sûre et certaine, Will.

A cent pour cent ! Pour les fringues et pour lui aussi !

Jack me rappelle une heure plus tard.

— Salut, dit-il.

Je sens qu'il est drôle, je veux dire, bizarre. Il y a quelque chose qui cloche dans sa voix.

Tu vas souffrir ma petite Tracey, prépare ton mouchoir !

Je le sais, je ne suis pas pessimiste, mais j'ai une longue expérience ! Trois ans avec Will m'ont appris à reconnaître immédiatement ce genre de ton.

— Il y a un problème, Jack ?

— Non, non, tout va bien.

Ce « tout va bien » sonne faux. Du reste, il enchaîne :

— Je viens de recevoir un coup de fil de mon copain Ben...

Vas-y, continue... J'ai mal, j'attends le coup de grâce.

— Ben, c'est celui que tu as connu au collège et qui est chef du département média chez OMD ?

— Oui, dit-il, surpris, quelle mémoire !

— Il lui est arrivé quelque chose ?

— Non, non, il va très bien. En fait, il m'appelait pour me dire qu'il avait quatre places pour le match de ce soir, c'est dingue, non ?

— Dingue, en effet.

Alerte rouge ! Au secours ! Dîner annulé, bip-bip, je répète, dîner annulé !

— Ce ne sont pas de très bonnes places, mais on s'en fiche, c'est tout de même un supermatch !

Reste calme, Tracey. Ça ne veut rien dire. Il n'a pas envie d'annuler le dîner, il ne veut pas rompre avec toi, il va te proposer d'aller au match en compagnie d'un autre couple, la copine de Ben est sans doute très sympa, vous allez vous amuser et il cuisinera une autre fois.

— C'est chouette, Jack, dis-je de ma voix la plus enthousiaste possible. Le match est à quelle heure ?

— Pas très tard, mais je dois partir d'ici assez tôt car Ben veut passer au Mall d'abord, il a une course à faire.

« Je » dois partir ? Je suis tellement surprise par ce « Je » que je reste sans voix. Je ne

l'accompagne donc pas. Il sort sans moi, avec Ben et... Et qui ?

— Tracey ? Tu es toujours là ?

— Oui. Qui sont les autres ?

— Oh, des copains. Je t'aurais bien proposé de venir mais ce n'est pas moi qui organise la soirée et Ben a déjà invité les autres.

— Ah.

Respire calmement, Tracey.

— Et tu y vas avec qui ?

— Euh... Eh bien... tu sais...

Non, justement, Jack, je ne sais pas...

— Ben, bien sûr...

— Oui, lui, je sais.

— Tommy, aussi, je t'ai déjà parlé de lui ?

— C'est lui qui travaille chez Godman Sachs ?

— Oui, exactement, tu as vraiment une supermémoire !

— Et qui d'autre ?

Je veux connaître le nom de ceux que je vais maudire jusqu'à la fin de mes jours.

— Pat, c'est tout.

— Pat ? Celui qui vit toujours chez ses parents ?

— Euh, non, celui dont tu parles ne vit pas vraiment chez ses parents. Il vit dans l'appartement que ses parents avaient installé pour sa grand-mère mais comme celle-ci est partie en maison de retraite et...

Je me fais des idées ou il bafouille ?

— De quel Pat s'agit-il ?

— Pat, ou plutôt Patty. Elle bosse chez Blaire Barnett, mais je l'appelle Pat...

Pat, Patty. Elle. C'est donc une fille. Et il a fallu que je lui tire les vers du nez pour qu'il l'avoue, le salaud !

— Je croyais qu'il n'y avait que des mecs.

— Oh, c'est tout comme ! Pat, enfin Patty, est superfan des Giants. En fait, elle est plus accroc que nous-mêmes et en plus, elle est la seule à avoir une voiture. On ne peut pas se passer d'elle.

Ben voyons ! Je me retiens d'éclater en sanglots. Mes amis avaient tous raison, c'est un salaud. Non, ils n'ont pas dit qu'il était salaud, c'est moi qui le dis.

— Tracey ? Ça va ?

— Non.

— Ça t'ennuie pour ce soir ?

— Oui, cela fait une semaine que nous ne nous sommes pas vus, tu me manques énormément...

— Je sais, moi aussi tu me manques.

— Tu parles ! Pourquoi fais-tu ça alors ?

— Je suis désolé. C'est seulement parce que Ben a des billets pour le match... J'étais supercontent, je n'ai pas pensé que ça pouvait te faire de la peine. Tu avais l'air si enthousiaste tout à l'heure quand je t'ai proposé de voir le match à la télé, j'ai pensé...

— Tu t'es trompé, Jack. Je n'aurais jamais cru que tu me ferais un truc pareil. Tu aurais pu au moins me proposer de t'accompagner.

— Je t'ai expliqué que c'est une soirée entre mecs.

— Et Patty ?

— C'est pareil !

— Ben voyons !

— Mais tu es jalouse de Patty ?

— Je ne suis pas jalouse de Patty, ni de qui que ce soit ! Je t'en veux parce que je croyais que tu étais différent, pas un salaud comme...

Comme Will.

— Apparemment, tu t'es trompée, dit-il sur un ton glacial.

Adieu monsieur le beau parleur...

— Apparemment. J'ai eu de la chance de m'en rendre compte avant...

Avant quoi ? Tu avais décidé que tu n'emménagerais pas avec lui ! Tu voulais même le lui dire ce soir !

— Je te souhaite une bonne soirée avec tes « copains ».

— Oui, fais-moi confiance, j'ai bien l'intention de m'amuser.

Je lui raccroche au nez.

Je pleure pendant une bonne heure, puis les plus gros sanglots se calment. Je vais dans la salle de bains pour m'asperger le visage. On dirait que je viens de disputer un match de boxe ! Je me dévisage dans le miroir et je me traite d'idiote et de naïve. Comment ai-je pu croire que Jack était différent ?

Parce que j'en avais tellement envie !

Et parce que j'ai voulu voir des signes significatifs de son attachement à travers tous les gestes qu'il avait pour moi, comme son idée de partager un appartement, de me faire à dîner ou de m'offrir ce pot de confiture de pêche.

Ma mère avait raison. C'est un beau parleur et il m'a bien embobinée. Mais comment a-t-elle senti cela alors qu'elle ne le connaît pas ? Et moi qui n'ai rien vu, comme avec Will. Est-ce qu'un jour je saurai écouter mes amis et ma famille plutôt que mon cœur d'artichaut ? Ils savent mieux que moi ce qui me convient et visiblement, ce qui me convient n'est pas Jack.

Jack...

Les larmes reviennent brutalement. Je n'arrive pas à y croire. Il avait l'air tellement sincère...

Je cherche un mouchoir mais la boîte est vide et j'ai été trop occupée ces derniers temps pour faire des courses. Un morceau de papier toilette fera l'affaire. Il n'y en a plus non plus. Il ne manquait plus que ça. Je sanglote encore plus. A la place du dîner romantique chez Jack, je vais devoir aller acheter du papier pour les cabinets. Je ne parle même pas du week-end solitaire et sinistre qui s'annonce.

Le téléphone sonne.

C'est Jack.

Il n'y a pas que Terence qui soit médium. Je sais que c'est lui. Il m'appelle pour me demander de l'accompagner, il regrette de m'avoir fait de la peine, je sais que c'est lui ! Non, il va me dire qu'il a annulé le match et qu'il va me faire son dîner comme prévu, qu'il est désolé. Le téléphone sonne toujours, je le regarde. Si c'est lui et s'il dit cela, c'est un signe. Un signe qu'il veut que ça dure entre nous. Je respire profondément, je décroche.

— Tracey ?

Ce n'est pas Jack.

— Oui, Will.

— Je pensais à un truc, je dois aller dans le Village tout à l'heure pour chercher un disque que mon prof de diction m'a demandé d'acheter, je pourrais en profiter pour te déposer tes fringues ?

Il pourrait en profiter pour me déposer mes fringues ?

Alors que je me tue à lui dire de les jeter.

— Will...

Après tout. Pourquoi Will ne viendrait-il pas ? De quoi ai-je peur ? Ce n'est que Will et ce ne sont que des fringues.

— Je ne serai pas long, je sais que tu es prise, ce soir...

Tout à coup, tout devient limpide. Il veut me voir et il insiste parce que justement je me refuse à lui. Il est jaloux ! Mais alors que je devrais sauter au plafond, ça ne me fait ni chaud ni froid. C'est trop tard.

— Bon, alors, je peux venir ?

J'ai une bouffée de haine, pour Jack qui me laisse tomber, pour Will qui m'a fait tant de mal mais surtout pour moi, parce que je sais très bien que les fringues ne sont qu'un prétexte pour me remettre le grappin dessus. Je le sais et il sait que je le sais. Je m'apprête à lui dire d'aller se faire voir ailleurs, mais je m'entends lui répondre au contraire qu'il peut passer.

Je passe une heure à faire un grand ménage dans mon appartement et l'heure suivante à me faire belle. J'ai peut-être le cœur brisé mais ça ne se voit pas, je n'ai jamais été aussi jolie. Je n'ai plus rien à faire qu'attendre. D'après mes calculs, Will devrait être là d'ici quarante-cinq minutes. Je m'approche de la fenêtre pour le guetter. Il fait gris et sombre, tant mieux. J'espère que Jack aura de la pluie pour son match, et même de la neige. J'espère que ce sera de la neige pour qu'il repense avec tristesse à notre soirée au Rockefeller Center. Tu parles, il s'en fiche ! C'est moi qui me suis fait des idées. J'ai une boule dans la gorge. Non, il ne s'en fichait pas, il ne jouait pas la comédie, ce n'est pas possible. J'ai beau essayer de me convaincre que c'est un salaud, je n'y

arrive pas.

La sonnette de la porte de la rue me tire de mes idées noires. Je regarde l'heure, étonnée. Will est très en avance. De toute façon, quelle importance ? Je n'ai rien d'autre à faire ! Je jette un coup d'œil au miroir en me dirigeant vers l'entrée et j'appuie sur le bouton qui déverrouille la porte de la rue. Il doit encore monter les quatre étages. Je ne peux pas m'empêcher d'admirer mon reflet. Je porte une robe rouge. Ce n'est pas celle de la soirée, elle est moins décolletée, mais elle me va aussi bien et sa couleur chaude fait ressortir mes cheveux noirs et épais et mes yeux paraissent encore plus grands. Je sais que quand Will va me voir dans cette robe, il va avoir envie de moi...

Mais moi, je ne veux plus de lui. Plus jamais. Cette prise de conscience me coupe presque la respiration. Je ne veux plus de lui dans ma vie, je ne l'aime plus, je n'ai plus envie de lui. Je ne vais pas me laisser avoir par ses jolies phrases, il va s'en prendre plein la figure et il ira se faire voir ailleurs ! Hors de ma vie une bonne fois pour toutes, Will ! Je serai seule ? Et alors ? De toute façon, vous savez quoi ? J'ai toujours été seule ! Pour une révélation, c'est une révélation ! Je n'ai jamais été aussi seule que lorsque j'étais avec Will. Et vous savez quoi d'autre ? Je n'ai jamais été « avec » Will. Si j'avais accepté de voir la vérité en face, j'aurais compris beaucoup plus tôt que je courais après un leurre ! Ce n'était pas de l'amour, mais de l'obsession !

L'amour, c'est autre chose... L'amour, c'est... c'est... Je ne sais pas ce que c'est, mais... On frappe !

Je prends une grande inspiration et j'ouvre la porte en grand.

Jack.

— Dianne avait raison, je suis un con.

Je le regarde. Il porte un blouson et un sweat-shirt des Giants. Il tient un sac en papier brun dans une main, dont dépassent feuilles vertes, et dans l'autre, le plus gros bouquet de roses rouges que j'ai jamais vu !

— C'est pour toi, dit-il en me le tendant.

— Mais...

C'est une folie ! Ce bouquet a dû coûter les yeux de la tête.

— C'est très lourd, je vais me débarrasser, si tu veux bien. Je crois que tu as un four, des casseroles et des plats ?

Je fais un signe de la tête, incapable de dire quoi que ce soit. Mon cœur bat la chamade, mes pensées se bousculent. Tétanisée, je regarde tour à tour Jack et son bouquet de roses. J'attendais un signe. Le voilà. Jack regarde le sol, puis il lève la tête.

— Pardonne-moi. Vraiment, je suis désolé. Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'avais très envie d'aller à ce match et je n'ai pas encore pris l'habitude de penser à l'autre avant de penser à moi, je sais que tu me prends pour un égoïste...

— Non, pas du tout !

— Je vais tout faire pour changer, je te le promets.

— Et le match de ce soir ?

— Nous étions arrivés au Lincoln Tunnel lorsque je me suis rendu compte de l'énorme bêtise



que j'étais en train de faire. J'ai sauté de la voiture et j'ai attrapé un bus jusqu'à Manhattan. J'aurais pu être là plus vite mais nous sommes samedi et je me suis arrêté chez le fleuriste et chez l'épicier.

— Pour moi... Tu as fait tout ça pour moi ?

— Oui. Je ferai n'importe quoi pour toi, Tracey.

— Même renoncer à un match des Giants ? Parce que tu sais que je n'ai toujours pas la télé ?

— Ce n'est pas important.

— Tu es sûr ?

— Je verrai le Super Bowl.

— Ils ne seront peut-être pas qualifiés ?

— Je ne veux pas te perdre, c'est ça qui compte pour moi. Est-ce que tu me pardonnes ?

Vous vous souvenez quand je jurais que plus jamais je n'écouterai mon cœur ? Eh bien, j'avais tout faux ! Je crois que le moment est venu de me faire confiance et de faire confiance à la vie. Il est grand temps de faire ce que, moi, j'ai envie de faire, au lieu de demander leur avis à tous ceux qui m'entourent. Et ce dont j'ai envie, voyez-vous, c'est de faire confiance à Jack. Il n'est pas parfait, mais personne ne l'est. Ni lui, ni moi, ni notre relation, mais c'est ça, la vraie vie. Je n'ai pas besoin de vivre seule et de passer par je ne sais quelles épreuves et autres introspections...

— Oui, je te pardonne.

Alors, Jack passe le pas de la porte, pose toutes ses courses sur la table et m'ouvre les bras. Je ferme la porte et je me love contre lui. Notre baiser dure longtemps. Puis il me dit :

— J'ai autre chose pour toi.

Il fouille dans sa poche, en sort un paquet plat et rectangulaire, qu'il me tend.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un cadeau. Quelque chose dont tu avais besoin.

Je déchire le papier avec des doigts tremblants.

— Un cadre à photo. C'est... vraiment très gentil.

— Oui, dit-il d'un ton ravi.

Et soudain, je comprends.

— C'est pour mettre notre photo !

Je me sens aussitôt coupable. Il faut que je lui dise la vérité.

— Jack, il faut que je t'avoue quelque chose.

— C'est grave ? demande-t-il.

— Je t'ai menti.

— A quel sujet ?

Je prends une profonde inspiration.

— Tu te souviens de ce matin où tu as vu cette photo ? Je t'ai dit que c'était une blague d'une de

mes copines ?

— Ce n'était pas vrai. C'était toi qui l'avais mise là.

— Comment as-tu deviné ?

— J'ai compris, c'est tout.

— Mais tu avais l'air de me croire.

— Je ne voulais pas te gêner. Je savais que tu étais mal à l'aise.

— Et ça ne t'a pas fait peur ?

— Peut-être un peu. Bon, pour être honnête, oui, j'ai eu la trouille. Puis je me suis rendu compte que tu me manquais et je crois que j'ai compris que je tenais déjà beaucoup à toi. C'est pour ça que je t'ai proposé de vivre ensemble.

— Tu en as encore envie ?

— Et toi ?

Oui, énormément !

Mais je lui dis :

— Tu me laisses un peu de temps ?

— Mais oui, mon contrat de location s'arrête en avril, tu as le temps.

Nous nous sourions. Tant de choses peuvent se passer en quelques mois. Tant se sont déjà passées en si peu de temps entre lui et moi.

C'est à ce moment-là que la sonnerie de la porte retentit.

— Tu attends quelqu'un ?

Petite pensée pour Will : « Dehors ! »

— Non, je n'attends personne.

— Tu as toujours la photo ?

— Oui.

— Où est-elle ?

— Dans le tiroir de mon bureau.

La sonnerie retentit une deuxième fois.

— Tu veux aller voir qui c'est ?

— Non, c'est sûrement une erreur.

— Bon... Alors, tu veux qu'on encadre la photo ?

Oh, oui !

Je la lui donne. Jack la place dans le cadre et le pose sur le rebord de la fenêtre.

La sonnerie de la porte, une troisième fois. Je souris intérieurement en voyant Jack déplacer les photos de mes amis et de ma famille pour mettre la nôtre en évidence, devant toutes les autres.

— Et voilà, qu'est-ce ça donne ?

Comme si elle avait toujours été là, à sa place.

Et cette fois, alors que Jack me prend dans ses bras, j'écoute ma petite voix intérieure. Depuis son cadre posé sur le rebord de la fenêtre, un grand jeune homme brun et une ravissante jeune femme en robe rouge nous regardent en souriant.

Également en vente ce mois-ci dans la même collection,

2 romans de Wendy Markham :

Vous avez dit célibataire ?

et

A quand le grand saut ?